

PER

p-285

BNQ

possibles

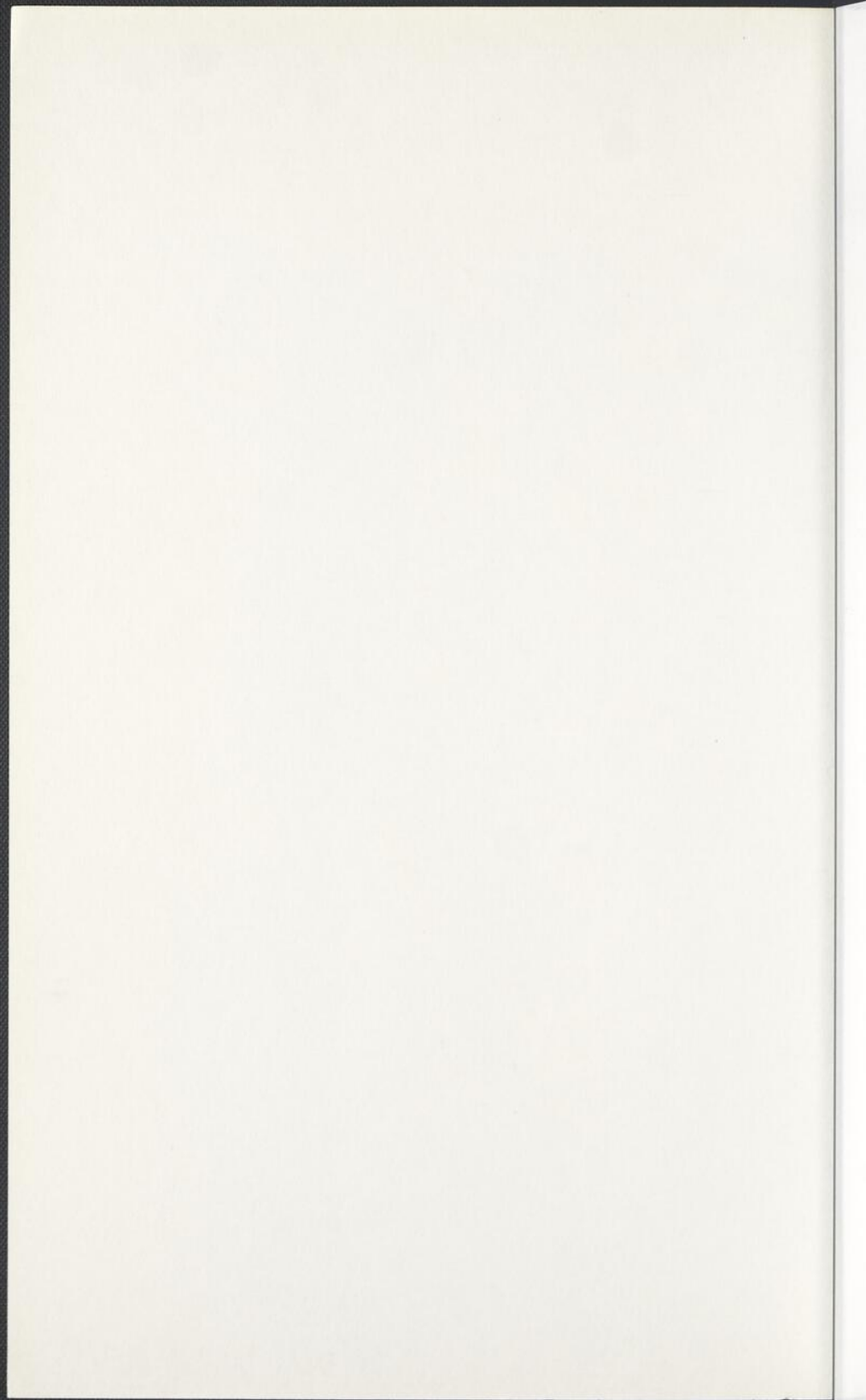
VOLUME 25, NUMÉRO 3-4, ÉTÉ-AUTOMNE 2001



Rêver
RESISTER

25^e

A N N I V E R S A I R E



possibles

VOLUME 25, NUMÉRO 3-4, ÉTÉ-AUTOMNE 2001

Rêver Résister

possibles

5070, RUE DE LANAUDIÈRE, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2J 3R1
TÉLÉPHONE : (514) 529-1316

COMITÉ DE RÉDACTION

Jean-Marc Fontan, Gabriel Gagnon,
Patrice LeBlanc, Jacqueline Mathieu,
†Gaston Miron, Jean Paquin,
Jacques Pelletier, †Marcel Rioux,
Raymonde Savard, Amine Tehami,
André Thibault

COLLABORATEURS(trices)

Rose-Marie Arbour, Yvan Comeau,
Francine Couture, Marcel Fournier,
Jean-François Lepage, Roland Giguère,
Jacques T. Godbout, Suzanne Jacob,
Suzanne Martin, Marcel Sévigny

RÉVISION DES TEXTES ET SECRÉTARIAT

Micheline Dussault

RESPONSABLE DU NUMÉRO

Jacques Pelletier

La revue POSSIBLES est membre de la SODEP (courriel : sodep@sympatico.ca ;
site Web : <http://www3.sympatico.ca/sodep>) et ses articles sont répertoriés dans Repère.
Les textes présentés à la revue ne sont pas retournés.

POSSIBLES est subventionnée par le Conseil des arts et des lettres du Québec.

Ce numéro : 10 \$. La revue ne perçoit pas la TPS ni la TVQ.

PRODUCTION : Mardigrafe inc.

CONCEPTION : Diane Héroux

IMPRESSION : AGMV Marquis inc. DISTRIBUTION : Diffusion Dimedia inc.

DÉPÔT LÉGAL Bibliothèque nationale du Québec : D775 027

DÉPÔT LÉGAL Bibliothèque nationale du Canada : ISSN : 0703-7139

© 2001 Revue POSSIBLES, Montréal



ÉDITORIAL.....	5
RÊVER	
Rêvez toujours.....	11
Roland Giguère	
L'épreuve du réel.....	14
Paul Chamberland	
Et cætera.....	27
Suzanne Jacob	
William des Amériques.....	35
Gaëtan Anderson	
L'envie de peindre.....	42
Philippe Haeck	
Quelques réflexions sur la fiction.....	53
Émile Ollivier	
Elle allait vers nulle part dans un compartiment qui n'était pas le sien.....	61
Francine Déry	
Des roses et des lilas.....	68
Yolande Villemaire	
Un clochard céleste.....	79
Joseph-henri LeTourneux	

L'opération écriture 83

Daniel Gagnon-Barbeau

Face au persiflage ambiant : le courage de l'engagement 94

France Théoret

Je ne rêve pas 101

Naïm Kattan

La mémoire, l'oubli, le rêve et l'utopie 108

Marc Chabot

RÉSISTER

**De Mexico à Québec... Le nouveau
paradigme révolutionnaire 117**

Louis Hamelin

**Non à la résignation et à l'impuissance
Le Sommet des peuples des Amériques 124**

Pierre Beaudet

**La « clause démocratique » peut-elle aider
au développement des pays du Sud ? 136**

François Demers

Exploitation et pluralité des dominations 149

Daniel Bensaïd

**Une poésie de l'espérance
Hommage aux poètes nicaraguayens 168**

Jean-François Lepage

Rêver, résister

Est-il encore possible de rêver et de créer dans une époque de désolation et d'esseulement comme la nôtre dans laquelle toute espèce d'espérance et d'utopie paraît désormais interdite?

C'est la question que nous avons soumise à une trentaine d'écrivains amis de notre revue. La moitié d'entre eux a bien voulu y répondre en toute liberté et dans la forme qui se prêtait le mieux à leur propos. On trouvera donc ici des analyses et des prises de position, mais aussi des poèmes et des récits qui, chacun à leur manière, constituent des plaidoyers en faveur d'une action dans et sur l'Histoire qui se défait et se refait chaque jour sous nos yeux.

La création elle-même, dans cette perspective, est une intervention. Par ce qu'elle donne à voir et à lire, elle propose un nouveau regard sur le monde, met en lumière ses incohérences et ses contradictions mais signale également ses richesses enfouies à partir desquelles on peut esquisser des projets et imaginer des possibles.

On ne saurait le nier : l'air du temps est maussade et l'époque est grisâtre. Elle n'offre rien d'enthousiasmant, elle incite chacun à se replier sur soi, à faire de son nombril le centre

de tout, à devenir indifférent à autrui comme à l'avenir du monde. Elle encourage la résignation, en fait la vertu cardinale d'une collectivité désormais sans centre et sans âme, réduite à une poussière d'individus sans attaches, menant une existence somnambulique.

Cette résignation, qui engendre démobilisation et retrait, est programmée et entretenue par les puissants, les nouveaux maîtres d'un monde sans frontières et sans États consistants capables de s'opposer vigoureusement à leurs visées de domination, de mise en coupe réglée de l'ensemble de la planète. Dans l'hypercapitalisme actuel, l'impérialisme sous hégémonie américaine a vraiment atteint le « stade suprême » qu'on lui prédisait au tournant du siècle précédent. Il s'impose partout, exploite tout, les hommes comme les richesses naturelles, réduisant d'énormes masses d'êtres humains à une forme inédite d'esclavage. Et il légitime son entreprise par une rhétorique fallacieuse promettant à chacun la complète maîtrise de son destin dans un monde désormais « ouvert » sans entraves et sans rivages, qui est très exactement la représentation fantasmatique, inversée, du monde réel déstructuré et disloqué dans lequel chacun d'entre nous est aujourd'hui appelé à vivre et à survivre.

C'est cet univers lunaire, squelette inhabité et inhabitable, que les écrivains « responsables » donnent à lire dans leurs fictions soit directement sur le mode critique, soit de manière oblique en proposant des univers parallèles qui appellent au dépassement de soi et à la transformation du monde. Ce faisant, ils pratiquent à leur manière et avec leurs moyens — la langue, l'imaginaire — une résistance que d'autres pratiquent sur le terrain de l'action sociale et politique.

Le rêve et l'action directe représentent en effet deux formes complémentaires de contestation du nouvel ordre mondial.

Si la domination impériale devient universelle, elle n'est pas pour autant totale, du moins pas encore. Elle suscite des résistances chez les individus, les groupes et les peuples qui s'y opposent à travers les nouvelles formes de lutte qu'impose la conjoncture.

Une internationale inédite — qui n'est plus tout à fait celle à laquelle appelait Marx — se construit pour faire contrepoids à celle des nouveaux seigneurs. Elle réunit aussi bien les organisations traditionnelles du mouvement ouvrier comme les syndicats et les partis de gauche que les réseaux de militants issus du mouvement social impliqués dans ce nouveau front de lutte.

Cette internationale s'exprime à travers la mise sur pied d'institutions qui lui sont propres, dans des Sommets qui lui appartiennent et qui traduisent les aspirations des masses populaires qu'elle réunit, et à travers des manifestations qui font appel à de nouvelles formes de résistance, plus carnavalesques et festives que les formes traditionnelles de protestation.

À Québec, au printemps dernier, on a assisté en même temps à ces deux modes d'intervention, conciliant réflexion et action dans un même mouvement de refus et de changement. C'est dans l'interaction dynamique de ces deux modes de résistance que se forge souterrainement un nouveau paradigme révolutionnaire adapté à l'époque de l'hyperimpérialisme.

L'Histoire, malgré les apparences, n'est pas finie, la lutte continue, empruntant de nouvelles formes et de nouveaux

visages, progresse en tâtonnant, témoignant modestement mais obstinément de la volonté de bonheur d'une humanité qui refuse de s'accommoder de l'asservissement.

C'est cette volonté tenace qu'expriment de diverses manières les textes réunis dans ce numéro de POSSIBLES, conjuguant liberté de l'imaginaire et désir de résistance.

JACQUES PELLETIER

POUR LE COMITÉ DE RÉDACTION

RÊVER

REVIEW

Rêvez toujours...

Il suffit parfois de quelques mots
qui coulent au creux de l'oreiller
pour dévier le cours de la nuit.

*

Ici la raison vacille et s'envole
laissant une place encore chaude
aux plus belles divagations.

*

On brise les aiguilles du temps
sur les pierres lisses et muettes
qui recouvrent le sentier sinueux.

*

Une roue tourne dans un lit de nuages
avec un doux sifflement de pinson
avant de s'arrêter à minuit juste.

*

On voile l'étang gelé sous nos yeux
qui cachait dans ses eaux troubles
nos plus secrets visages.

*

La clairière s'ouvre toute grande
Sur un champ de fougères tendres
où s'évadent mille amants.

*

Tout refléurit dans la chambre
quand passe un cortège de soleils
à travers les vertes persiennes.

*

Une main glisse entre deux feuilles émues
une fleur séchée un cœur mouillé
comme un ultime signet.

*

Nous suivons la marée qui berce le rivage
et les baigneurs ferment les yeux
sur les plus étranges coquillages.

*

La vie reprend de plus belle
dans de vieux décors de fortune
que l'on a repeints de couleurs nouvelles.

*

Flèche au coeur et plume au chapeau
un vent du nord nous mord la tête
quand nous poursuivons la seule étoile .

*

Nous avançons toujours en courant vers elle
nous planons comme un grand cerf-volant
qui se perd dans le bleu sombre des rideaux .

*

La main trace sur des sables mouvants
une ligne de vie qui croise le coeur
et s'évanouit dans la paume d'un soir .

*

Entendez le roulement du ruisseau
parmi les sirènes déchaînées
à l'orée d'une longue plage de silence .

*

Les malheurs glissent dans l'ornière
tandis qu'apparaissent à l'horizon
des centaines d'avenues possibles .

Roland Signère

L'épreuve du réel

PAR PAUL CHAMBERLAND

*L'actuel mécontentement concernant le monde
a visiblement des traits paniques. Qui ne sent pas
la panique n'est pas au courant, il vit probablement
à l'écart de l'agitation du monde, dans une caverne
anachronique, protégé, se protégeant, simple particulier,
peut-être même heureux, loin dans une province
où les nouvelles ne parviennent pas.*

PETER SLOTERDIJK
La Mobilisation infinie

Si nous échappons à l'anéantissement de l'humanité, ce sera de justesse. Nous ne le pourrions qu'en vertu d'une ressource si rare, si méconnue qu'elle semble à présent inaccessible. Je n'en propose en passant qu'une figure : celle de l'*humus* — l'humilité.

Au moment où j'écris ceci, un criminel est président de l'empire le plus puissant parmi les nations du monde. En faisant obstacle aux mesures d'urgence commandées par le réchauffement du climat planétaire, George W. Bush donne libre cours aux forces qui aggravent la dévastation de la Terre et sacrifie délibé-

rément les générations à venir. De puissants groupes d'intérêts croient pouvoir, grâce à lui, commettre impunément leurs forfaits.

Voici des faits. L'emprise du capital financier « globalisé » accélère la conversion en marchandise de toute vie, y compris l'humaine, sur Terre. Ses agents visent une croissance « économique » sans limite dans le seul dessein d'accaparer la richesse ainsi produite. Les conséquences échoient fatalement. La collision frontale entre le cours déchaîné de l'hypercapitalisme et la limite que lui oppose de par sa finitude la biosphère est, littéralement, catastrophique. En outre, l'écart sans cesse grandissant entre les riches et les pauvres, entre une minorité de privilégiés et une immense majorité d'exclus, d'êtres humains réellement ou virtuellement *jetable*s, précipite l'espèce humaine dans le désespoir, la désintégration des sociétés et la guerre. La conjonction et le renforcement, l'un par l'autre, de ces deux processus de destruction ne peuvent entraîner d'autre résultat qu'un chaos de terreur et de sang.

Qu'on me fasse voir, si on croit y parvenir, un autre cours du monde. Je cherche obstinément à discerner les ressources dont nous disposerions pour l'interrompre ou... le détourner. Il en est une. Dont il n'est pas sûr qu'elle suffise à elle seule à dégager l'avenir de la menace d'anéantissement. J'affirme toutefois que si on ne parvient pas à la tirer de l'abaissement et de l'oubli où elle est tombée, tout est perdu.

Je viens de dire à la fois une échéance et des faits. De ceux-ci à celle-là, le passage doit être pensé. Certains diront que ça n'est pas prouvé, d'autres, qu'on pourra toujours s'en sortir.

À de tels dires j'oppose une réplique abrupte : ils sont futiles. Parce qu'en défaut de pensée.

On croit savoir ce qu'on entend quand on dit : les faits. Certes, la prédiction d'une échéance n'est pas un fait. S'est-on par contre demandé qui l'on est quand on croit savoir à quoi s'en tenir à propos des faits ? Certainement pas si l'on n'admet, à titre de faits, que de l'objectivement établi.

Le sujet pour qui il en va ainsi pourrait bien être fortement perturbé s'il s'avisait de diriger son attention sur ce que lui fait *éprouver* la connaissance de certains faits — ceux qui font le cours du monde actuel. Il lui faudrait alors assumer l'épreuve du réel en tant que sujet.

La question a une tournure. Comment m'y prendre pour tourner l'expression de la pensée en moi selon l'adresse d'un sujet à un autre ? Qui rejoindre en moi, qui rejoindre en vous pour dire ce que nous fait le cours du monde ?

La tournure prise par la question rend incontournable l'expression personnelle de la pensée. Je n'attribue *a priori* à ce mode d'expression, d'énonciation, aucun trait de supériorité. Je l'assume, c'est différent : le seul critère, ici impératif, est la justesse du dire — pour quelqu'un.

L'expression personnelle comporte le risque de la complaisance. Je dois me tenir sur mes gardes. Ce n'est pas tout, ce n'est pas même l'essentiel en l'occurrence. *Je ne tiens pas à faire personnel*. La tournure de la question assigne à l'énonciation un « je », un sujet individuel — singulier. Mais il ne parle pas de lui, ou alors il ne le fait que dans la mesure où l'exige l'élaboration de la pensée. Il ne parle pas de lui, il parle *depuis* l'expérience qu'il

fait, qu'il est, à devoir subir la menace d'une déshumanisation, d'un anéantissement de l'humanité.

L'expérience a une tonalité, celle du sentiment de la fin. L'actuel cours du monde donne évidemment lieu à des propositions à teneur objective. Néanmoins sa réalité n'est aucunement « épuisée » par un savoir objectif. Il est aussi, de par sa nature même, le fait de sujets — un *fait* subjectif. Pas accessoirement, non. Car la tournure de la question, telle qu'elle s'impose à moi, peut ainsi s'énoncer : le danger que fait courir l'actuel cours du monde est celui d'une exténuation, d'une annihilation de l'humain *en tant que sujet(s)*. Ce que dit le mot déshumanisation.

Seul un sujet peut dire, en tant que c'est son fait, ce qui lui arrive selon qu'il s'en découvre affecté dans son existence — immédiatement. Les périls inhérents à l'actuel cours du monde, des énoncés objectifs peuvent en établir la factualité ; ils ne rendent pas pour autant superfétatoire l'expression de l'angoisse ou du désespoir. La validité de l'expression de purs faits subjectifs est carrément récusée par la pensée dominante aujourd'hui. Le technoscientisme (pas la technoscience en tant que telle !) trahit ainsi son dogmatisme, son fanatisme. Voilà pourquoi il est partie prenante de la menace de déshumanisation : il veut et œuvre à une énucléation du sujet humain. Aveuglement.

La tournure de la question, j'y reviens car je dois tenir compte de lecteurs *distracts*. Elle est personnelle : on croirait aisément savoir ce qu'il en est. Alors que s'insinue là un subtil mal-entendu. Je lis, j'entends. Par exemple, disons, tant d'éditorialistes, y compris au *Devoir*. Pas assez sur leurs gardes : ils laissent passer des notions et surtout des tournures de pensée qui relayent

le discours dominant. Parce qu'ils veulent se montrer *respectables*. Ils prennent pour acquis la « rationalité » de l'économisme, une idéologie habile à couvrir des forfaits. À leurs yeux, en ce domaine, l'expression personnelle n'a pas à être prise en considération. Elle ne communiquerait que des humeurs. Eux sont sérieux, ils se gardent bien d'être « excessifs », ils s'en tiennent aux faits, préjugant qu'il n'y aurait de faits qu'objectifs. Par inadvertance ? Ils déniaient à l'expression des subjectivités la part de factualité dont il faudrait au contraire prendre la mesure qui lui revient dans le cours du monde.

L'expression du désarroi peut certes se montrer indigente. Le désespoir de milliards d'humains, lui, n'en est pas moins un fait lourd, très lourd de conséquences pour le devenir planétaire.

Voilà ce qu'on ne peut dénier que par inadvertance, par distraction.

L'expression du désarroi, du désespoir, de l'angoisse de milliards d'humains est murée en chacun. Elle est chaque fois le fait d'un seul, c'est pourquoi je dis qu'elle est murée en chacun. Le fait subjectif, en tant que phénomène, ne peut être référé qu'à l'existence *singulière*. Le fanatisme de l'objectivité a pour effet, massif, de bâillonner, rabrouer l'expression des subjectivités au point qu'elle se délite, s'essouffle et s'épuise en bafouillages honteux. Car c'est à chaque fois un seul qu'on rabroue. Nous n'en sommes pas moins des milliards à subir pareille rebuffade.

Tel est le paradoxe du fait subjectif qu'il se dérobe sous d'innombrables singularités. Et telle s'impose en conséquence la tournure de la question : l'expression en est personnelle.

J'attire l'attention sur ce que j'appelle *l'anxiété planétaire*. Qui n'a strictement rien à voir avec la volubilité narcotique du premier narcissé venu s'ébrouant dans son « vécu », chez lui ou à la télévision. Je désigne un sujet singulier supportant, et assumant, la confrontation avec le réel — d'où surgit désormais une menace d'anéantissement. Ce sujet-là en vient à connaître sa tâche, et elle est impérieuse : engager dans l'épreuve de sa nue singularité tout l'exercice de la pensée. La tournure n'en peut être que celle du témoignage.

Selon le préjugé courant, objectiviste, l'énonciation de la subjectivité ne pourrait prétendre à des énoncés vrais. Tout au plus accordera-t-on valeur de symptôme à ce qu'elle dit quoi qu'elle dise. Le préjugé courant tire de ses accessoires de prêt-à-penser ce terme : *subjectivisme*. On ne s'avise même pas qu'on emmure alors en elle-même l'existence singulière — qu'on la déréalise. Se donne ainsi libre cours une sourde violence contre l'esprit.

À l'énonciation, ou à l'expression de la subjectivité peut au contraire correspondre une objectivité spécifique. Et il y a un lieu médiateur, un « milieu » où peut se manifester pareille objectivité : l'interlocution entre sujets là où il y va, pour chacun, de l'épreuve singulière du réel. Puisque la subjectivité, dans l'expérience qu'elle fait d'elle-même, peut répondre de sa confrontation avec le réel, elle vise expressément du coup à la vérité. Elle cherche à la dire, cette vérité, et veut qu'elle soit entendue par d'autres sujets. Rien là n'est pour autant avéré par preuve ou par démonstration. Telle est la difficulté, la pierre d'achoppement. Disant l'épreuve que je fais du réel, je ne dispose d'aucune assurance : alors que je tends au vrai, je n'oublie pas que jamais la teneur de mon énoncé ne s'autonomisera en « contenu de vérité » valant universellement. Ce que je dis ne peut être entendu et reçu

que par une autre subjectivité, elle aussi engagée dans l'expérience singulière de sa confrontation avec le réel. N'est avérable ici qu'un témoignage, donc selon le seul mode de la véracité : l'autre — à chaque fois quelqu'un — reconnaît ou non dans mon énoncé une teneur qui entre en résonance avec sa propre épreuve du réel.

À ce vrai, que je dis, un critère est cependant assigné, lui, hors de doute : aucun homme ne doit être humilié. Voilà pourquoi rien ni personne n'a autorité pour contester la validité d'un tel mode de viser au vrai. Or c'est exactement ce qu'on fait lorsqu'on réduit toute expression de la subjectivité au seul subjectivisme : on la relègue au territoire crépusculaire du fantasme.

Le réel est en cause : l'épreuve du réel commande un dire vrai. À quelles conditions peut-il être énoncé, ce dire vrai ? L'individu, depuis la conscience qu'il prend de son existence singulière, dit *ce qui lui arrive*. Il témoigne.

Je n'élaborerai pas, pour l'instant, une épistémologie du témoignage. Les propositions qui vont suivre, comme celles qui précèdent, ont, en regard d'une telle visée, valeur d'amorce. Mais pas seulement : je veux quand même établir, ne fût-ce que brièvement, les conditions de la posture d'énonciation du témoin.

Témoigner, en tant que dire vrai, repousse vigoureusement le dire n'importe comment. Or la rigueur exigée du témoin, il est malaisé d'en reconnaître et, à plus forte raison, d'en prescrire les conditions d'exercice. Je me porte sans délai à l'apparence d'un paradoxe. Qui témoigne, disant l'expérience singulière de ce qui lui arrive, n'obtient de lui de justes énoncés que dans la mesure où il assume une insurmontable *faiblesse*. Celle de l'individu qu'il est, seul aux prises avec sa finitude, sa précarité. Aussi bien dire les doutes, les incertitudes, l'inquiétude, voire la con-

fusion et l'agitation qu'il est bien forcé de constater en tant que témoin de lui-même. Cette irréductible incomplétude, qui est le fait de l'existence singulière, il ne la récuse pas, il n'en a pas honte, pas plus qu'il ne cède au misérable démenti compensatoire d'une exaltation (ou d'une déploration) narcissique de son unicité.

J'ai parlé d'une tâche pour la pensée, on peut la décrire comme un exigeant exercice de dégrisement. Qui y consent, jouant d'une part l'illusionnisme fantamastique, sait par contre n'avoir pas droit, dans son acte d'énonciation, aux propositions argumentées ou démontrées selon les savoirs objectifs. « N'avoir pas droit », l'expression est forte. C'est qu'il faut trancher. Celui qui témoigne de l'expérience singulière ne renonce pas, certes, à recourir aux énoncés objectivement établis, mais il n'oublie jamais qu'il n'en use, dans son discours, que comme de citations, provenues d'un autre sujet d'énonciation. Il doit veiller à ne pas confondre ce type d'énoncés avec ceux qu'il produit depuis l'expérience singulière de sa confrontation avec le réel. On ne réalise pas aisément pareille « performance ». La prescription, elle, ne s'en impose pas moins à qui s'astreint à témoigner, en tant qu'existence singulière, de ce qui lui arrive : il n'oublie pas à quel dire vrai il tend. Ainsi cherchera-t-il à ne jamais vouloir persuader, ni moraliser, ni donner pour démontrés ses énoncés, alors même qu'il ne se dérobe pas aux conditions de rigueur et de cohérence propres à l'exercice de la pensée. Étonnamment, il s'aperçoit qu'il lui faut incorporer à l'expression de sa pensée jusqu'aux bégaiements, aux bafouillages — aux suffocations.

L'épreuve du réel... Des choses arrivent, on en prend connaissance. Instruit, on ne tarde pas à redouter le pire. C'est ce que j'appelle le sentiment de la fin.

Au cours de l'été 98, je ressens l'anxiété planétaire à un degré tel que, certain jour, j'en suffoque. Physiquement, oui. Je m'étends à plat ventre dans l'herbe, le contact avec la terre parvient à m'apaiser.

Il n'est pas facile de dire ce que je vois. De témoigner de ce que ça fait à quelqu'un ce qui arrive sur Terre — et où ça mène. Je m'applique alors à scruter l'expérience telle qu'elle a lieu. Et je constate que je suis de la chair en détresse, que c'est en un nœud d'entrailles qu'est engloutie, comme par un trou noir, toute la pensée et que c'est depuis ce qui l'étrangle qu'elle est poussée, dans son exercice, à un extrême degré de tension.

Je sais que nous savons.

Et que nous taisons ce que nous savons.

Parce que nous avons honte.

L'inquiétude et la peur suscitées par ce qui arrive sont tournées en dérision.

Au nom des faits (?),

alors même qu'observations, preuves ou prévisions étoffent amplement désormais certains « dossiers ». Notamment celui de l'effet de serre. Et notamment aussi celui de l'emprise grandissante des prédateurs « mondiaux ».

Nous sommes contraints à l'épreuve de *ce réel-là*.

Ce qui arrive et qui vient arrive à quelqu'un. On n'en est pas quitte avec le réel une fois qu'on croit en avoir disposé comme de données rassemblées dans un dossier bien documenté et scrupuleusement argumenté.

On commettrait ainsi une inexcusable faute d'inadvertance.

Ni vous ni moi ne sommes des dossiers.

Il est inadmissible qu'on méconnaisse, au point de la tenir en dérision, cette part du réel dont ne rend compte aucun savoir objectif : les sujets que nous sommes.

Ce qui arrive sur Terre en ce moment plonge dans la détresse des milliards d'humains, qui savent le danger qu'ils courent. Quelle figure a ce danger ?

À l'été 98 je constate ceci. La détresse de la chair alertée jusqu'au plus intime dénude en moi le semblable de tout homme. Ce qui m'arrive dessus arrive à tous.

L'angoisse, l'effroi, la suffocation et l'étranglement de la pensée, voilà ce que connaît quelqu'un quand il voit ce qui arrive à tous.

L'épreuve du réel telle que je la supporte au cours de l'été 98 me met devant une évidence : nous savons, tous, ce qui est en train d'arriver. Mais ce que nous savons, tous, est muré en chacun — muré dans le mutisme sous le puissant bâillon de la dérision.

L'ascendant de la dérision équivaut à la charge d'une extrême violence — ravageant d'autant plus impunément qu'elle est, à la lettre, *inouïe*.

Je découvre à l'été 98 que ce qui est en train d'arriver sur Terre est tel que quiconque en prend connaissance est poussé au désespoir.

Nous savons, tous, ce qui est en train d'arriver, ne fût-ce qu'obscurément. Je découvre que *tous les hommes sont désespérés*. Et que nulle dénégation, aussi retorse soit-elle, ne peut faire que ce fait subjectif n'ait pas lieu.

Telle est la vue que m'oblige à supporter l'épreuve du réel. Le fait subjectif d'un désespoir commun est beaucoup plus qu'une « réaction » à l'actuel cours du monde : il en fait partie. Mis en boucle avec tous les dangers objectivement constatables ou prédictibles, il se déchaîne, au cœur de ce qui arrive, comme le plus menaçant.

Depuis l'été 98 je ne peux m'arracher que de rares journées à l'anxiété planétaire. Toute ma pensée se tend dans un face à face avec le commun désespoir des hommes parce que je l'éprouve comme la plus grave menace.

Dire le travail de sape qu'introduit dans le cours du monde ce désespoir-là me semble la plupart du temps une tâche impossible.

Cette proposition, « tous les hommes sont désespérés », j'y tiens. Ce n'est toutefois pas la façon exacte de rendre compte de la *décision* qui me fait y tenir. J'assume, mais cet acte vient en second lieu. Tout d'abord, il y a ceci, que cette proposition, telle quelle, s'impose à moi de manière impérieuse. Il n'y a pas moyen de la récuser, de l'écarter, car nulle autre ne dit plus justement la tournure de la question prise depuis l'épreuve du réel. Je m'en arrange comme je peux.

Le texte de ma réflexion tire à sa fin. Il me faudra conclure avec des considérations de méthode.

J'aurais pu, en principe, m'en tenir à des propositions manifestement prudentes, mesurées. Mais j'ai vu que l'inclination en ce sens est motivée par une stratégie discursive de persuasion : je me serais alors engagé dans une impasse.

Je touche au point le plus délicat, que j'avais déjà à l'esprit, parlant de la véracité qui fait le dire vrai du témoin. Certes, je ne perds pas de vue que ma proposition ne peut être reçue, en tout cas dès l'abord, que selon une portée heuristique. Je n'assène pas une prétendue vérité à mon interlocuteur, je m'adresse à des « chercheurs ». Seulement, le chercheur à qui je m'adresse est une subjectivité supportant, dans son existence singulière, l'épreuve du réel telle que l'impose le cours du monde actuel.

Ce que ça fait à l'âme prise au piège d'une chair alertée, pareille épreuve commande un registre d'expression soigneusement adapté à une subjectivité qui assume sans faux-fuyant sa finitude et sa singularité. Qui veut du même coup recevoir le témoignage de toute autre subjectivité consentant à la même épreuve.

Le mot « âme » s'est glissé. Quel mot dirait mieux que celui-là la subjectivité souffrante — qui *pâtit*? Le registre ici désigné est bien celui du *pathétique*, qu'il convient d'entendre selon sa dérivation depuis le radical « *pathos* ». Pâtir, supporter, ressentir, éprouver s'y conjuguent.

Le registre « pathétique », qui « place » le dire juste de l'épreuve et donne tournure à la question comporte bien des risques de « pathos », entendu cette fois selon l'usage courant. Certes, la complaisance dans la déploration ne sert pas la pensée. Néanmoins, pour couper court à la violence de la dérision, il faut pouvoir entendre jusqu'au bout la plainte de l'âme

parce qu'elle porte le désespoir de tous les hommes, considérés chacun, *singulièrement*, dans sa finitude et sa précarité. C'est d'abord à l'entendre, cette complainte, que l'exercice de la pensée, sauf de toute complaisance, peut seul rendre justice à la factualité subjective des existences singulières *partout sur Terre*.

Ici devrait commencer l'élaboration de la pensée accueillant le désespoir des hommes — pour dire ce que c'est, et ce que ça fait dans le cours du monde.

Je m'en tiendrai en terminant à une indication. Si le désespoir des hommes aggrave de manière à tout le moins non négligeable, *de par ses effets dans le réel*, la tournure que prend le devenir de l'humanité, alors seule l'épreuve entièrement assumée d'un tel désespoir donnerait de passer outre en vue d'une résistance à la fois résolue et dégrisée. Seule pareille épreuve, courageusement supportée dans la tension de la pensée, pourrait libérer la ressource dont disposeraient des sujets pour combattre une déshumanisation dont on ne prend toute la mesure qu'en reconnaissant l'insurmontable faiblesse de l'existence singulière : abaissée, humiliée, mais telle que prise aussi en son humus — à la Terre.

Et cætera

PAR SUZANNE JACOB

« **C**e qui a construit, a entretenu et nous a transmis la capacité d'imaginer un espace de futur qui nous projette au-delà de ce que nous savions déjà,

» ce qui nous incitait, dans la tension qui nous partageait entre ce que nous savions et ce que nous imaginions, à risquer nos acquis pour fonder ce que nous imaginions,

» c'était la nécessité.

« La nécessité de nous loger, de nous nourrir et de nous informer les uns les autres de ce qui était habitable, comestible, etc., a été ce qui a construit, a entretenu et a transmis la capacité d'imaginer le futur (la traversée du détroit de Béring, la traversée de la mer Rouge, et cætera).

« Maintenant que nous avons résolu la question de la nécessité, après des siècles et des siècles de culture et d'histoire patiemment élaborées pour la résoudre, maintenant que la nécessité est "loin derrière nous", maintenant que nous avons

transformé en objets de loisir et de tourisme tout ce qui était devenu inutile (la culture), tout ce dont nous avons cru devoir nous débarrasser (l'histoire), maintenant que nous avons formolisé et archivé les restes (bouts de viande et bouts de christ et cætera),

» la question n'est pas de savoir si nous pouvons encore créer ou imaginer, la question est de savoir s'il y a une nouvelle nécessité à laquelle nous devons apporter une réponse. Une nécessité telle que si nous n'y répondons pas, nous disparaîtrons.

« Mais voilà : sommes-nous sensibles à la menace de la disparition, ou est-ce que l'annonce de la disparition finale et inéluctable de notre système solaire nous aurait rendus insensibles à toute autre menace de disparition ? Aurait rendu obsolète (ridicule) le désir (la nécessité) de survivre comme espèce ? Alors, s'inventerait une ultime culture qui serait celle de la disparition en groupe ou en solitaire. Un ultime désir : "mourir dans la dignité" prendrait des formes différentes (les sports extrêmes : traversées de l'océan, du désert, du Grand Nord, départs collectifs pour Sirius, meurtres par compassion, réseau de délation des velléités suicidaires, et cætera). Aurait-on dû interdire la divulgation de la date de la mort du Soleil ? »

Et voilà ! J'ai fini de lire à un petit groupe d'étudiants en littérature l'introduction solennelle de la communication qui me rapportera deux cents dollars si je peux aller jusqu'au bout et ce n'est peut-être même pas nécessaire que j'aille jusqu'au bout, et d'ailleurs, je n'ai écrit que l'introduction, le reste devrait venir par cœur, là n'est pas la question, la question c'est que je ne suis plus du tout certaine de parler dans la bonne langue. Lorsqu'on était petits, nos parents avaient une deuxième langue pour nous exclure de leur couple. Ça y est, j'ai un vertige. Je n'aurais jamais dû penser à mes parents, et encore moins à mes parents à table

en train de se parler dans la langue d'exclusion des enfants. Dès que je pense à mes parents, table ou pas table, j'ai un vertige qui s'amène. À quatre-vingts ans passés, mes parents sont en état de grâce. Comme ils me l'ont écrit il y a à peine deux jours, ils sont en pleine forme, en pleine santé et en état de grâce, mais ça me donne tout de même le vertige d'y penser et je me raccroche au petit verre à pied en plastique qui me nargue de toute sa transparence. Je voudrais décroiser ma jambe et me redresser la colonne vertébrale, mais c'est juste bloqué, tout, tout est bloqué comme ça et ma main n'arrive pas à atteindre le verre à pied en plastique qui me nargue et qui fait bien de me narguer, sans quoi ma main l'aurait déjà scrouncé. Misère, reste tranquille, ma main, ne recommence pas à tout scrouncher. Scrouncher, c'est quoi comme mot?, c'est un mot d'une langue grouillant entre la langue commune et la langue de l'exclusion parlée par mes parents. Scrouncher, c'est salissant pour une salle de conférences du même genre qu'à l'Université de Sherbrooke, en plus modeste. En fait, je devais siéger à la tête de cette immensité d'un ovale très allongé, en plaqué quelque chose, pas chêne, pas érable, pas épinette, pas bouleau, c'est quoi donc? C'est du plaqué exotique peut-être, on trouve partout de l'exotique bien de chez nous, c'est une de leurs trouvailles, et des fauteuils rembourrés aux bras, au dos et au siège. Ce qui était prévu, c'était que je m'installe à la tête de cette table, mais je me suis plutôt laissée glisser jusqu'à la position moins dix. Si la table était une montre, je serais assise à moins dix, pour être plus loin, mais je ne sais pas au juste loin de quoi, loin de qui. Je pensais peut-être à m'éloigner d'une posture rhétorique qui appartient à la tête d'une table ovale ou d'une Dernière Cène ou d'un dîner de cons tout aussi bien, en fait, me tenir loin d'une posture qui aurait découlé du crucifix invisible qui penderait au-dessus de ma tête si j'occupais la place qui m'était destinée à la tête de l'ovale en plaqué exotique. Je fais face à la baie vitrée qui court sur toute la longueur du mur et je me

demande s'il y a des micros dans les murs, je me demande s'il y a une caméra à la place du crucifix dans le mur, « pour les archives », il neige encore, ça doit bien faire dans les trente centimètres de tombés et la lumière de la neige m'éblouit, si bien que je ne vois que des trous noirs au lieu des visages des étudiants qui tournent le dos à la baie vitrée de l'autre côté de l'ovale infini et je me demande ce qu'ils attendent. Ils attendent la suite, ça devrait couler de source, la suite, la suite ne devrait pas tarder à couler de source, par cœur, forcément, ça va jaillir de mon centre, je vais écouter ça, moi-même je vais écouter ce qui va jaillir de ma bouche et se distribuer, oui, je vais l'entendre grâce à la boucle rétroactive qui me permet de m'entendre, et c'est peut-être justement dans cette boucle rétroactive qu'un problème vient de survenir et que tout ce que je prononce, tout ce que j'articule me revient avec les accents d'une solennité désuète. C'est une distorsion, je ne sais pas, mais je n'entends plus du tout ce que je parle, est-ce dû à l'immensité de l'ovale inspirée sans doute de l'immensité ovale du Salon bleu où se réunit le Conseil des ministres? Ma sœur est morte d'un cancer généralisé quelques semaines après m'avoir interdit de prononcer le mot cancer devant elle, car le mot lui-même, pensé ou prononcé, était selon elle cancérigène. Elle obéissait alors à un *training* dispensé par un réseau d'aide spécialisé pour faire échec au cancer, et cætera. Grâce à des week-ends de *training* intensif, on peut arriver à obéir à n'importe quelle suggestion, à n'importe quelle table ovale vous inspirant une déclaration sur l'honneur, qu'est-ce que je voulais dire?

« *L'Hôtel blanc* de D.M. Thomas nous apprend qu'un événement futur peut *se manifester* par une somatisation : le corps (fécond) tente d'alerter la conscience. Avant *L'Hôtel blanc*, nous nous tournions automatiquement vers le passé des individus ou des groupes pour trouver une explication à une manifestation présente. Depuis ce livre, nous nous tournons plus librement vers

le futur des individus ou des groupes pour découvrir le sens de diverses manifestations. Dans les limites du raisonnable. Il ne s'agit pas de se ridiculiser. »

Ça y est, j'ai parlé de *L'Hôtel blanc* de D.M. Thomas, assise dans un fauteuil rembourré aux abords d'une immensité ovale plaquée exotique. Je l'ai fait, c'est fait. Donc et par voie de conséquence, je pourrais continuer des heures sur l'histoire de Lisa, sur le ghetto de Varsovie, sur la mort de Lisa à la gare de Varsovie en 194...?, puis je reculerais jusqu'en 1492 et on verrait les Juifs expulsés d'Espagne être autorisés à apporter avec eux la pierre tombale de leurs ancêtres, une pierre tombale par famille à gruger en cas de disette, je l'ai appris dans un livre de Max Brod, et après je reviendrais découvrir l'Amérique et je découvrirais que l'Amérique du Sud n'a pas été découverte exactement de la même manière que l'Amérique du Nord et que la différence a tenu, entre autres différences, à la visibilité de l'or au sud, et à l'invisibilité de l'or au Nord et cætera. *Personne n'aurait pu imaginer cette scène, parce qu'elle avait lieu* (D.M. Thomas). Personne ne peut imaginer ce qui a lieu sous ses yeux, c'est l'évidence, est-ce qu'on peut imaginer la réalité telle qu'elle est, et d'ailleurs, la réalité est-elle quelque part telle qu'elle est? Ça m'étonnerait, mais ce n'est pas le sujet. Pour le moment, j'ai réussi, en oubliant que je voulais le scrouncher, à m'emparer du petit verre à pied en plastique qui me narguait. N'empêche, dans *L'Hôtel blanc*, le futur est là, il est là, il crie, il hurle, il se débat dans le corps fécond, mais il n'a aucune preuve à fournir de son arrivée. C'est comme le manteau de saint Martin : pas de poches, too bad, ton manteau n'a pas de poches mon bon saint Martin, eh bien, ce n'est pas du tout un manteau et ton Pauvre n'en veut pas pantoute, tu peux te le garder. Pareil pour le futur. On le reconnaît à la condition expresse qu'il ressemble au passé ou à tout le moins au présent, avec des poches pour se fourrer les mains dedans. Sauf que s'il ressemble

au passé ou au présent, tout le monde le prend pour du passé, *double bind* et compagnie. Elle goûte drôle, leur eau, c'est loin d'être de l'eau d'Amos, l'eau de l'état de grâce, l'eau de l'esker millésimée de la dernière glaciation et cætera.

« La retransmission télévisuelle par satellite de la présentation de la nouvelle collection de maillots de bain pour hommes de Christian Lacroix déclenche-t-elle la même hilarité chez l'Inuit, chez le Parisien et chez le Dalaï-Lama? Cette hilarité est-elle une somatisation — manque subit d'oxygène, réponse réflexe du diaphragme, dilatation réflexe de la rate? Permettez-moi une parenthèse, c'est au sujet du Dalaï. J'ai reçu en cadeau un casse-noix tibétain en cuivre acheté en Inde à des Tibétains de la diaspora; je l'ai mis devant la télé pour que le Dalaï le voie, fin de la parenthèse. La nouvelle collection de maillots de bain pour hommes retransmise par la plus raffinée des technologies de communication — on voit le satellite se glisser entre les étoiles, etc. — est-elle une manifestation susceptible d'alerter l'Inuit, le Parisien et le Dalaï sur l'apparition imminente d'une nouvelle nécessité si impérieuse qu'elle rendrait obligatoire l'ouverture d'un nouvel espace de futur pour faire place à une nouvelle réponse? Au fait, sommes-nous bien sûrs d'avoir été scandalisés par la destruction des Bouddhas par les Talibans? Sûrs-sûrs? Plus scandalisés que par la destruction d'un sens qui dépassait nos existences individuelles?

« S'il reste au Soleil un milliard d'années à carburer, ça signifie qu'il reste encore la possibilité pour les humains de répéter combien de fois toute l'histoire de l'humanité depuis le premier primate? Si je pose la question aux ancêtres qui sont parqués au centre-ville de Montréal dans le Centre hospitalier de soins prolongés de la rue Labelle, ils me rient au nez, ils tapent tous ensemble leur coude sur la tablette de leur pupitre pour qu'on apporte le manger. »

Autour de l'immensité ovale, tout vient de sombrer dans un silence de mort. J'en profite pour rire un peu, c'est ma façon de m'oxygéner partout où c'est de l'air recyclé que je respire, ma façon de secouer le diaphragme, la rate, et du même coup l'épi de maïs en or qu'est l'organe de la création, le pancréas. Les étudiants-antes (douze) et les profs-ffes (quatre) ont posé leurs crayons dans le pli de leurs cahiers de notes. Ils-elles ont croisé leurs bras sur leurs chandails en polyamide. En sortant du Centre de soins prolongés, avant-hier, je me suis risquée à questionner les rêveurs-euses du square Berri : « Pensez-vous que nous sommes devenus insensibles à la menace de la disparition ? — Hey *man*, c'est quoi la question qui te stresse ? Tchèque ça, regarde-nous donc ! On est tous ici des enfants d'une disparition ! Regarde ! Regarde ! » J'ai regardé. J'ai aperçu l'Uqam dressée au-dessus des enfants d'une disparition. Je voyais les écrans dans l'Uqam et les tours des ordinateurs de l'Uqam au-dessus des Rêveurs-euses du Square Berri. C'est bien réel, l'Uqam et il y a un poète, là, dans les murs de l'Uqam, qui s'appelle Paul Chamberland, et un autre encore, qui s'appelle René Lapierre, et un autre encore, un qui s'appelle *Dieu sait quoi* (Pierre Ouellet), et cætera. « Regarde ! » Je regardais et je voyais le texte et j'entendais la voix des poètes appeler la nouvelle nécessité, la provoquer à se faire reconnaître. Quelle qu'elle soit, et même néant.

Même néant. Alors voici la petite fille de huit ans en selle sur le bicycle jaune du livreur. Ils traversent joyeusement l'immensité ovale de la salle de conférences style Salon bleu du Conseil des ministres. Lui, il est son esclave à elle, il est debout sur les pédales et il pédale à toutes bringues pendant qu'elle crie « victoire ! victoire ! » en se balançant les jambes et les bras à travers les voitures de la rue Sainte-Catherine. Si l'océan se retirait pour préparer le tsunami, le livreur pédalerait encore plus vite sur le sable enfin découvert, et elle crierait « victoire, victoire ! » Puis la

vague séismique les pognerait et les fracasserait contre les murs des hôtels en front de mer. Le Rêveur du square a fini par me tirer par la manche : « Hey, man, tiens, prends donc une poffe. » Ça fait combien de minutes d'écoulées ? J'ai oublié d'enlever ma montre et de la poser sur la table sous mes yeux. Impossible de voir les minutes s'écouler, impossible d'apercevoir les aiguilles d'une des montres des étudiants-antes qui sont de l'autre côté de l'immensité ovale. Normalement, on devrait être arrivé à la période de questions. Je suis venue pour lancer le débat, au fond, oui, pour lancer le débat. Eh bien, j'ai fini de lancer le débat, je ne sais plus dans quelle langue je l'ai lancé, mais en tout cas, elles ont répondu en posant deux gestes concrets, celui d'enfoncer leurs crayons dans le pli de leurs cahiers et celui de se croiser les bras.

William des Amériques

PAR GAËTAN ANDERSON

Isabel regretta presque d'avoir quitté le Chiapas sans accepter l'aide que sa mère lui offrait depuis qu'elle avait appris que sa fille attendait un enfant. Un vent froid comme la mort la traversa. Dans son ventre, le bébé se recroquevilla. Elle pleura un peu, mais William la réconforta. Il incarnait tout ce qu'on lui avait appris à détester. C'est pourquoi elle l'aimait. C'est pourquoi ils s'aimaient.

« Tu m'avais dit que c'était le printemps », lui reprochait-elle doucement.

Elle lui sourit pour se rassurer elle-même. Lui ne doutait jamais de rien. Dans les rues de San Cristobal, ils s'étaient tout promis.

« Ton père, le colonel, ne peut rien contre nous, avait-il dit.

— Jamais il ne t'acceptera, avait-elle rappelé. Le monde lui appartient. Son inextinguible soif de pouvoir et de puissance a détruit sa vie...

— Et surtout celle des autres ! Il se croit ordre ; il n'est que chaos. Il a tout pris de force. Il t'aurait inventé un amour si nous ne nous étions pas connus. Il n'a pas besoin de toi pour que tu existes dans ses chimères. N'importe qui eût fait

l'affaire. Ta malheureuse mère n'est plus qu'une loque entre ses griffes.

— Elle s'est projetée au-delà d'elle-même, dans un univers d'abandon et d'illusions, un champ de bataille où elle s'évanouit peu à peu dans la mémoire du colonel, et où elle triomphe.

— Seule, elle ne peut rien. Contre lui : la liberté ; contre nous : sa méprisable oppression.

— On le dénonce et l'adule depuis toujours.

— Dans son univers, l'amour et la haine sont les deux ignobles faces de la déraison. Elle engloutit ceux qui s'en approchent, leur proposant au passage l'éphémère vertige de la corruption.

— Qu'advendra-t-il du rêve que je porte ?

— Il nous transportera. Et tu m'oublieras.

— Comment pourrai-je ?

— En me choisissant, tu as choisi d'habiter un autre temps.

— Tes paroles m'effraient.

— *Querida...*

— Tu m'as parlé de ton pays vierge comme une page blanche. Tu m'as parlé de sa mémoire oubliée, de ses forêts décimées et des cristaux éblouissants de la longue nuit hivernale. Mais j'ignore tout de toi.

— Je n'éprouve rien qu'avec toi. Je ne crois qu'en toi et en notre cause.

— Ta famille m'acceptera-t-elle ?

— Elle ne s'accepte pas. Sans culture, sans projet, elle croupit dans le désert de son imagination. L'Amérique appartient à ceux qui la font, et elle ne fait rien. Ici, mon père serait à la solde du tien. L'acharnement qu'il met à m'ignorer n'a d'égal que celui que le tien met à me détester. »

Pâle et transie, Isabel embrassa les amis de William. Le voyage l'avait épuisée. Des images floues, sans doute ralenties par l'horrible froid, flottaient autour d'elle en lui tendant la main. Un vent violent s'insinuait à travers les carreaux.

« Saint-Sauveur, avait dit William.

— Quel curieux nom pour une telle grisaille, avait-elle murmuré. *San Salvador...* »

« N'as-tu pas laissé entendre que je pourrais rencontrer les tiens? » demanda Isabel.

Un printemps frileux tremblait autour des glaces que charriait le Saint-Laurent. Une lumière crue plongeait comme un couteau dans les rues de Québec cadénassée. On l'avait clôturée. Comme une prison dans laquelle on déciderait du sort des Amériques. Les présidents et les premiers ministres, à l'intérieur; le peuple, à l'extérieur.

« Quelle idée! s'exclama William. Tu en fais une véritable obsession. Si tu les rencontrais, ils jetteraient un regard dégoûté sur ton ventre. Faisant mine de s'inquiéter, ils s'informerait de moi. Ils te demanderaient si je me suis trouvé du travail, si nous sommes bien installés, prêts à accueillir le bébé. Le cœur léger, ils te lapideraient, toi, la mère de mon enfant, toi, l'étrangère. Tu n'y verrais que du feu : leur hypocrisie n'a d'égale que leur ignorance.

— Peux-tu vraiment vivre avec l'idée que notre enfant grandira coupé de son passé, issu de notre seul désir?

— Le passé me hante; laisse-le-moi. »

Cependant, Isabel n'en fit qu'à sa tête. Un soir où elle était seule, elle se rendit chez les parents de William. Elle sonna à leur porte et attendit longuement qu'on lui ouvrît. La lune éclairait la galerie où elle se tenait. Les trottoirs étroits serpentaient entre les façades décrépies des maisons et la chaussée poussiéreuse. Des chiens aboyaient.

« Qu'est-ce que c'est? grogna-t-on soudainement devant elle.

— Bonsoir, monsieur », fit-elle.

Quoi que William eût pensé, elle ne pouvait envisager un retour à San Cristobal : son père, le colonel, avait juré qu'il ne les laisserait plus salir son nom impunément.

Son avenir la hantait. Toutefois, William n'en avait cure. Il croyait pouvoir déjouer les machinations du colonel. Il croyait pouvoir le dénoncer encore et encore sans coup férir. Mais, s'il lui avait enlevé sa fille, il ne lui enlèverait pas son honneur.

La famille de William n'était pas comme il la lui avait décrite. Isabel avait passé son enfance à s'inquiéter pour les pauvres paysans qui travaillaient pour son père. Elle avait toujours apprécié leur franchise brutale et leur orgueil de petites gens. Tout comme eux, les parents de William n'étaient pas maîtres de leur destin. Et, au lieu d'en accuser le monde, ils se méprisaient eux-mêmes, se rabaissaient, se réfugiaient dans un fatalisme désarmant. Ceux pour qui William se battait étaient comme sa famille, aussi ne se serait-il jamais battu pour elle.

« Tout nous sépare et tu en rajoutes », s'indigna William quand Isabel lui raconta sa visite.

« Ils souffrent comme nos amis du Chiapas.

— Comment peuvent-ils souffrir alors qu'ils sont inconscients? Comment peuvent-ils comprendre ce qu'est la souffrance?

— Si tu les juges, juge aussi les miens, ne te bats plus contre la misère que le colonel et tous ses semblables des Amériques imputent à la faiblesse et à la peur!

— La méchanceté n'anime pas les paysans de ton père.

— Ce n'est qu'un peu de mauvaise foi de la part des tiens...

— Ils doivent en rire encore, trop heureux de t'avoir trompée, de t'avoir laissé croire que tu les intéressais! »

Elle se sentit blessée par cette dernière remarque. Mécontent de sa maladresse, William se pinça les lèvres.

« Je croyais que tu attendrais la manifestation pour déverser ton fiel », soupira-t-elle en s'assoyant.

Son petit visage rond et intelligent illuminait la pièce. Son ventre se durcit. Elle ne voulait pas que William fût témoin de sa douleur. Il s'agenouilla devant elle.

« Pardonne-moi », murmura-t-il.

Il déposa sa tête sur ses genoux.

« Je n'ai rien à te pardonner. Le Sommet des Amériques, le bébé qui sera là d'un jour à l'autre. Nous sommes fatigués. »

Elle caressa ses boucles blondes et ils s'assoupirent ainsi.

La ville cadennassée s'était finalement libérée des congères que le printemps tardif avait oubliées. Elle retenait son souffle, se reconnaissant à peine dans les reportages où l'on vantait encore ses charmes et sa beauté. La ceinture qu'on lui avait mise l'étouffait.

Les coups du bébé réveillèrent Isabel.

« *Corazón...* » susurra-t-elle.

William ouvrit les yeux. Il se sentait étrangement calme et reposé. Bien qu'il n'eût dormi qu'un instant, il eût juré avoir parcouru tous ses souvenirs.

« Il est temps », bâilla-t-il en s'étirant comme un chat.

« Tu iras seul. Je ne sais si le bébé pourra attendre ton retour.

— Il attendra, fit-il, confiant.

— Bien sûr, l'encouragea-t-elle. Et moi aussi, je t'attendrai. Notre enfant est notre rêve.

— Tu lui apprendras la sincérité.

— Avec toi, il dénoncera tout ce qui nous avilit.

— Il sera plus fort que nous.

— Plus fort que l'idée que nous nous faisons de lui. Plus fort... que notre amour.

— Peut-être, mais alors nous ne serons plus.

Elle sourit. Son assurance et sa candeur la ravissaient.

« Lorsque je reviendrai, je ne m'occuperai plus que de toi », continua-t-il.

Ils s'enlacèrent.

Au-dessus d'eux, dans le ciel immaculé, des hélicoptères vrombissaient comme des frelons.

Avec leurs masques à gaz, les manifestants se ressemblaient tous, qu'ils fussent de Québec, de Montréal, de New York ou de Seattle.

La journée avait été longue, très longue. Épuisé, William s'assit dans un coin, à l'abri des regards. Ses mains écorchées d'avoir trop frappé et son front ensanglanté lui faisaient mal.

Une rafale emporta les gaz lacrymogènes plus loin. Il en profita pour retirer son masque et s'asperger les yeux et le visage d'eau que des résidants de Saint-Jean-Baptiste lui avaient donnée entre deux charges des policiers.

Mais une fourgonnette noire surgit en trombe et s'immobilisa à quelques mètres de lui. Des manifestants qu'il avait côtoyés toute la journée en descendirent et s'emparèrent de lui sans ménagement, l'assommant presque.

« C'est bien lui », entendit-il vaguement quand on le projeta tête première dans l'habitacle.

Les coups et les injures s'abattaient sur lui.

Des agents doubles, eut-il quand même la force de penser avant de perdre connaissance.

Tard dans la soirée, Isabel se fit accompagner à l'hôpital : l'accouchement était imminent.

À chaque contraction, elle entrevoyait dans son esprit le visage de son enfant et celui, évanescent, de William. Plus la délivrance approchait, plus ce dernier pâlisait, s'évanouissant dans la rumeur de l'émeute qui grondait au loin.

« Je ne te mettrai pas à mort », délira-t-elle au moment où une contraction plus forte que les autres la terrassait.

William s'éloignait. Ses boucles blondes dansaient dans une étrange lumière blanche. Elle tendit les mains et crut toucher le bout de ses doigts avant qu'un éblouissement ne la saisît et fît disparaître à jamais l'image de son amour.

Lorsqu'elle revint à elle, elle jeta un coup d'œil étonné sur le nourrisson qui se blottissait contre son corps tremblant.

« C'est son père, murmura-t-elle à l'infirmière qui la bordait. Déjà, ces petites boucles, ce regard dur et tendre. William des Amériques... »

« Où suis-je? Que me voulez-vous? » articula William.

Ligoté, les yeux bandés, il essayait tant bien que mal de maîtriser la peur qui le tenaillait.

« Vous n'avez pas le droit! » protesta-t-il.

Un solide coup de poing dans l'estomac le fit taire.

Une main rude lui retira son bandeau. Aveuglé par une lumière insoutenable, il ne reconnut pas tout de suite l'homme qui se tenait à contre-jour devant lui.

« Cher enfant, se moqua-t-il.

— Cette voix! Comment est-ce possible? » hésita William.

L'homme se plaça devant le faisceau de lumière. Le visage de William se décomposa.

« Colonel?! »

L'envie de peindre

PAR PHILIPPE HAECK

Hcroit aux rencontres, il lui arrive de les provoquer ; il dit qu'il faut de temps en temps nous secouer, sortir de notre cercle, aller vers un autre, une autre. Il a proposé à une peintre de trente-trois ans d'aller dans son atelier deux heures par mois pendant dix-huit mois pour faire son portrait : il la dessinerait avec des phrases, tenterait de se libérer à travers elle de la question qui ne cessait de revenir : qu'est-ce que je fais de ma grande envie de couleurs vives. Après chaque rencontre, il lui a envoyé un compte rendu de deux ou trois pages. C'est sur un livre consacré à Frank Auerbach que Blonde était penchée la première fois que H l'a rencontrée dans une galerie d'un gros immeuble ; elle était seule avec sa rêverie autour des portraits à l'empâtement lourd. Cela a commencé ainsi : une liseuse, il a pensé à Rembrandt, un peu de doré — une queue-de-cheval — au milieu d'un espace peu éclairé ; il était surpris de voir que c'était cette jeune femme qui avait peint les portraits un peu sombres accrochés aux murs, les fleurs, les insectes reproduits dans un numéro de magazine sur la mystique, qui lui paraissaient dans la lignée du travail d'Odilon Redon. Il pensait que c'était une femme usée comme lui, lui avait écrit un mot pour la saluer. « Il y en a qui veulent voir la mer parce qu'ils ne l'ont jamais vue et quand ils l'ont vue, que

*font-ils, ne l'oublient-ils pas. Qu'est-ce qu'ils voulaient voir qu'aus-
sitôt vu ils oublient : il me semble que c'est la fraîcheur de l'im-
mensité. Cette expérience que la plupart mettent des années à faire
n'est-elle pas semblable à une autre : s'étendre par terre, ouvrir les
yeux, regarder tout le ciel qu'on peut — encore une fois un petit ver-
tige vient en nous, c'est la même fraîcheur. Ces grandeurs infinies à
notre œil, la mer et le ciel, ne se trouvent-elles pas dans un seul vi-
sage : comment peut-on finir de regarder un visage qui s'abandonne,
se laisse voir tout entier. Où mettre nos yeux. Ne sont-ils pas mouillés,
embrouillés par les vagues, les nuages qui l'emportent, l'effacent.
L'infini est dans l'autre qui se laisse voir, mais il n'y en a pas beau-
coup qui, capables de voir, n'oublient pas ce qu'ils ont vu : pourquoi
est-ce que je pense, amie inconnue, que tu as cette force. Est-ce parce
qu'au lieu de regarder le modèle, tu vois à côté de toi un autre vi-
sage qui t'aimante. Tu as la patience d'atelier : tes yeux ne sont pas
pressés, ils flottent sans savoir ce qu'ils voient, ils se contentent de se
laisser traverser. » J'ai extrait de chaque compte rendu un passage.*

« Quand le monde a l'air d'être peint, tu es au paradis. »
C'est avec cette phrase, trouvée dans un album pour enfants sur
la table de cuisine, *Le Merveilleux Voyage à travers la nuit*, que je
suis allé à la première rencontre. Blonde habite un loft de 1 200
pieds carrés dans un coin plein de compagnies, un coin un peu
désert — elle dit j'ai toujours habité des coins semblables. Je
pense à la chambre de Virginia Woolf qui était divisée en deux :
un côté pour le sommeil, l'autre pour le travail. De grandes
bandes de toile blanche séparent l'atelier de l'espace où elle pré-
pare ses repas, s'assoit pour lire, dort.

Pourquoi Blonde s'intéresse-t-elle tant au portrait. Elle
dit qu'elle aime travailler avec un modèle, que cette présence la
stimule. Je lui demande s'il est possible qu'un jour elle bascule
du côté du non-figuratif. Elle ne le sait pas. Aime-t-elle Egon

Schiele. Elle préfère Kokoschka qui n'accentue pas les lignes, les contours, raconte qu'il disait à ses élèves de mettre dans leur poche des crayons de différentes couleurs et de les sortir au hasard pour apprendre à faire de nouveaux rapports entre les couleurs. Elle dit qu'il faut travailler avec l'accident comme Francis Bacon, ne pas suivre de théorie quitte à refaire les mêmes erreurs jusqu'à ce qu'on trouve.

J'envie son grand mur blanc; si j'avais un tel mur j'essaierais d'y reproduire des aquarelles de Karl Bodmer représentant des Indiens des plaines américaines dans les années 1830. Voilà le passé auquel je tiens, qui me parle; nous avons peut-être tous un ou des passés qui animent notre présent, nous permettent de continuer à vivre, nous lient à une histoire qui nous dépasse. Sur ce mur, Blonde aimerait voir en permanence une toile de chaque moment important de son cheminement; elle regrette de ne pas avoir gardé une toile de chacun de ces moments: pour avancer, elle a besoin de voir ce qu'elle a fait, de le comprendre. Devant ce grand mur, nous avons conversé tranquillement au milieu de l'après-midi, alors que la plupart travaillent pressés par l'agitation moderne. La conversation n'est-elle pas un geste du passé à l'époque du courrier électronique.

En me rendant en autobus à l'atelier en janvier, je continue à lire *Henri Matisse, roman* et j'arrive à ce passage où le peintre « à soixante-douze ans déclare qu'il a fini ses études, et qu'il va commencer à peindre ». J'aurai sans doute toujours envie de peindre, mais je commence à savoir que je ne peindrai sans doute jamais — je sais trop le travail, la patience qu'il faut pour arriver à faire passer l'énergie qui me traverse à travers un livre: il y aura probablement jusqu'à la fin un livre qui poussera en moi, demandera à sortir. Il va falloir me contenter d'aller dans l'atelier des peintres que la vie m'amènera à croiser pour être plus près

de ce travail que j'aurais aimé faire — je pense souvent au premier atelier que j'ai vu, celui de Jean-François : c'était l'été, il m'avait invité après m'avoir entendu à la radio, écrit quelques fois, il me semble que j'ai encore en moi la lumière de cet après-midi, la grande table où tout était bien rangé, la petite chaise berceuse, ça sentait le travail, le recueillement.

Sur une table dans le coin où elle travaille, un grand livre est ouvert, un livre sur Anselm Kiefer, son maître, dit-elle, celui dont on parlait toujours quand elle étudiait dans les années 1980 ; elle y retrouve les champs bien labourés de sa campagne, le paysage de sa jeunesse, mais elle doit surtout trouver en lui un compagnon qui utilise, comme elle, des techniques mixtes, et réussit à faire, ce sans doute à quoi elle aspire, des œuvres où sont entremêlées délicatesse romantique et angoisse brute. Elle dit vouloir écraser ce qui est fleur bleue, ce qui est immédiatement beau dans ses toiles ; il me semble qu'au contraire il faut trouver des formes résistantes pour sauver la fleur bleue, il faut rendre la délicatesse résistante.

Je lui parle de la petite toile que Jean-François a faite à partir d'une courtepointhe amish : depuis qu'elle est dans mon bureau, sa beauté simple m'apaise : un losange mauve dans un rectangle jaune entouré de bordures de différentes couleurs : vert, orange, jaune, mauve, turquoise, rouge. Pourquoi cette petite géométrie colorée m'apaise-t-elle : tranquillité de la symétrie, léger tremblement des lignes, présence nette de chaque couleur qui invite à je ne sais quelle fusion. Cette simplicité me fait penser au grand insecte, peint sur vinyle, qu'elle m'avait donné le jour où je lui avais acheté le portrait d'une jeune femme qui ressemblait à Pâque — cet insecte avec ses deux antennes, ses six grandes pattes fines me donne un apaisement semblable à celui de la courtepointhe amish.

Aujourd'hui, elle travaille dur, c'est une ouvrière en bleu de travail qui prépare ses toiles, fabrique les châssis, met des angles de métal pour éliminer les torsions, tend la toile de lin achetée au rouleau avec une pince, applique le gesso plus commode qu'une préparation traditionnelle qu'elle a essayée et qui a craqué. Demain, elle reçoit dans son atelier un groupe d'étudiants. Vont-ils aimer le grand dessin en noir et blanc qui représente sa sœur Catherine couchée — j'aime bien ce dessin, il me semble que Catherine est vivante, qu'elle va se lever de la toile. Il y a aussi un autre dessin en noir et blanc que j'aime, collé dans le coin où elle peint : un autoportrait plus large que haut où elle est nue et assise. Elle dit : la prochaine fois, il va y avoir plein de toiles. Elle va installer sur le grand mur dix toiles de 38 pouces par 28, va travailler de l'une à l'autre — l'huile met plus de temps à sécher —, faire des études de couleurs : elle a acheté de nouveaux tubes, veut en acheter d'autres, a envie de mettre plus de peinture sur ses toiles. Shitao : « mon cœur est sans trouble, et quand le cœur est sans trouble, la peinture peut naître ». Peut-être peint-on, écrit-on pour arriver à avoir un cœur sans trouble, pour prendre pleine conscience de ce qui bouge en soi.

Ces temps-ci, elle a envie de faire des autoportraits. C'est ce qu'elle fait aujourd'hui. Elle s'assoit par terre devant un long miroir étroit, se regarde rapidement, peint tout aussi rapidement. Il y a deux étapes : une première où elle bâtit la toile, une seconde où elle va chercher la vie. Dans la première, le pinceau danse sur la toile, elle ne se regarde pas vraiment — il me semble que je vois un bouddha à un moment donné —, elle mêle souvent trois ou quatre couleurs ensemble, il s'agit d'établir le rapport entre les ombres et les lumières — le blanc ou le clair sont ajoutés à la fin. Dans la seconde, beaucoup plus difficile, il faut s'arrêter, aller chercher des détails qui vont donner vie à l'ensemble. Peu à peu elle apparaît, mais celle qui apparaît ce n'est pas celle que je vois

devant moi, mais une femme ressemblant à un autre autoportrait déjà vu ; je suis toujours surpris par ce phénomène : si je reconnais bien Catherine sur les toiles, je ne la reconnais pas — à quoi cela tient-il : elle est plus ronde, plus robuste, où sont ses joues un peu creuses, son corps plutôt délicat même si elle va régulièrement au gymnase pédaler sur une bicyclette qui n'avance pas. Il y a quelque chose d'amérindien dans ces autoportraits, il me semble qu'il y a de la terre dans les couleurs ; elle se regarde comme le ferait un petit suisse, des coups d'œil rapides pour s'approprier le monde, marcher vers son avenir.

Elle dit qu'il ne sert à rien de vouloir changer l'autre ou de passer son temps à se lamenter ; il faut apprendre à être indépendante, à accepter l'autre comme il est. Elle a hâte de se remettre au travail, elle me montre plusieurs photos d'elle en train de bouger avec un ami, qu'elle a fait prendre par une amie photographe : lui, torse nu, porte un jean, elle, une petite robe sans manche. Les photos sont belles : il me semble qu'il y a toujours quelque chose d'émouvant à voir un homme et une femme se croiser, se rencontrer, bouger l'un près de l'autre — un mélange de sensualité et de gravité. Jusqu'à maintenant Blonde a fait beaucoup de portraits ; le portrait est une abstraction, il nous donne à voir un individu seul, alors que dans le réel personne ne peut vivre seul : nous avons besoin des autres, nous vivons avec eux. Le portrait est apaisant parce qu'il sort l'individu de ses activités, un peu comme le moine retiré dans sa cellule, ou celui qui fait zazen — j'ai longtemps regardé ces jours-ci *Une femme avec un écureuil* de Hans Holbein comme si cette toile avait quelque chose à me dire, me disait quelque chose qu'il fallait que je prenne le temps d'entendre. Le portrait nous force à nous recentrer, à nous arrêter. Je lui ai dit que la représentation d'un couple sur une toile allait sans doute être un gros travail : comment donner à voir, à sentir tous ces mouvements d'attrance ou de fuite entre un homme et une femme.

Une femme avec un chandail-cosmos fait son autoportrait. Six heures à se regarder dans deux miroirs pendant que dehors le bruit du monde continue. Prendre le temps de se voir, de sortir de soi, de se dessiner avec de grands yeux ouverts, des lèvres moqueuses. Toute seule avec l'univers. L'atelier : des tables pleines de pots de couleurs, de pinceaux, des murs couverts d'images, de dessins, de toiles, le plancher taché. Chaque individu est un atelier — qui ouvre la porte de son atelier.

Blonde me montre des photos. Une jeune femme franchit une porte. Il y a plein de murs de chaque côté de la porte. Elle sort d'un labyrinthe. D'où vient la lumière. Une femme peint de grandes toiles où une femme seule avance dans sa vie — elle n'est pas seule, à côté d'elle, il y a comme l'ombre d'un homme. Ce n'est pas avec une ombre qu'elle veut marcher, elle veut donner sa main à une vraie main, parler à un homme présent à côté d'elle. Elle a envie de partir ailleurs pour trouver l'homme capable de la sculpter. Elle a envie d'un homme qui lui ressemble, invente avec ses mains des objets-miroirs.

Une femme encore jeune offre à un homme usé et tranquille une tasse de café. Il n'aime pas le café, lui dit qu'il se contenterait d'une tasse d'eau chaude. Elle fait bouillir l'eau dans un chaudron, la verse dans une tasse ébréchée, tachée au fond par le marc de café. Il pense à quelques poteries ébréchées qu'il a chez lui : il aime les brèches, les taches. Il y a des œuvres qui refusent de vous accrocher, de vous séduire, de vous faire de l'œil, de vous en mettre plein la vue, les oreilles. Pas de feu d'artifice, pas d'éloquence, pas d'effets spéciaux. Seulement un travail tranquille, patient, pour éprouver nos représentations usées. Si vous êtes pressés, vous ne verrez pas ces œuvres parce que vous ne voyez que les grands spectacles. Nous vivons dans un monde où des œuvres fortes ne seront jamais diffusées : elles auront été la façon

que des hommes et des femmes auront prise pour mettre un peu de clarté dans leur vie et dans celle de leurs proches.

Il y six grandes toiles accrochées au mur. Toutes, sauf une qu'elle préfère, ont une fenêtre par où la lumière arrive. Où est la lumière de celle qui n'a pas de fenêtre. Les peintres depuis des siècles nous font le même cadeau : la lumière. Elle peint deux séries de tableaux à la fois : l'une la repose de l'autre. Il lit plusieurs livres à la fois : les uns éclairent les autres. La force de la création vient-elle de la variété des objets : quand vous avez senti comment tout peut être vu autrement, comment un désastre peut être un soleil, comment un succès peut être néfaste, vous gagnez une légèreté que les autres considèrent comme une folie.

Je lui raconte un film qu'elle aurait aimé voir. De la fin septembre à la mi-décembre 1990, pendant que la guerre du Golfe se prépare, un homme d'une cinquantaine d'années peint le cognassier qu'il a planté dans sa cour quatre ans auparavant. D'abord une peinture à l'huile d'un mètre par un mètre cinquante, ensuite un dessin de la même dimension. Pour lui le plus important est d'être près de l'arbre, ce n'est pas le résultat — pas question pour lui de peindre d'après une photographie. Être près d'un petit cognassier chargé de gros fruits — une de ses filles dira quand viendra le temps de les cueillir : comment un si petit arbre peut-il produire autant de fruits —, attendre le soleil, se réjouir de la beauté de la lumière, des fruits, chanter de vieilles chansons, sourire tout seul de tant de beauté, mettre un abri par-dessus le cognassier et le chevalet pour pouvoir travailler les jours de pluie. Recevoir des gens : un ami peintre avec qui il a étudié — tu sais ce que j'aimais le plus à l'école, c'était qu'on était ensemble —, un couple asiatique — la jeune femme vive fume avec plaisir une longue cigarette mince qu'il lui a offerte —, sa femme qui dessine à l'aide d'une grosse loupe, ses filles venues lui faire essayer

un veston et des chaussures, un jeune peintre qui tisse ensemble formes réelles et formes abstraites, deux couples d'amis. Il aime la symétrie, il a bien cadré l'arbre avec des piquets, des cordes, a tracé sur sa toile avec une grande règle la ligne d'horizon et la verticale qui sépare la surface en deux — la symétrie, c'est le rappel de l'équilibre du corps humain. Il se rappelle une expression d'un professeur qu'il n'a pas comprise jeune, qu'il a comprise plus tard : le professeur en regardant une toile disait souvent qu'il fallait que ce soit « plus intègre ». Il n'avait jamais osé lui demander ce qu'il entendait par là, l'ami peintre n'en est pas étonné puisque les étudiants vouvoient leurs professeurs — il est heureux que les étudiants d'aujourd'hui pratiquent le tutoiement.

Je rêve à un peintre qui sur une première toile fait son autoportrait, sur une deuxième : deux amis en train de boire une tisane, sur une troisième : trois fillettes sur le chemin de l'école ; sur une quatrième : quatre hommes en train d'émonder un arbre ; sur une cinquième... Sur un dessin, le nez d'une femme ressemblait à un pénis. Créer, c'est transformer, déplacer, effacer, coller. Les créateurs montrent depuis longtemps le fonctionnement de l'inconscient et de l'univers : tout se touche, tout est lié, la monstruosité comme la beauté sont des agencements d'éléments divers.

Elle s'est mise à faire des paysages après avoir fait beaucoup d'autoportraits à partir de photos qu'une amie avait prises. Elle est souvent très belle sur les photos. À quoi tient sa beauté : au plaisir d'être regardée, photographiée, à l'amour qu'il y a entre son amie et elle, à la joie de bouger librement, de n'être pendant quelques moments qu'un corps habité par un souffle. Sa joie quand elle se voit belle : oui c'est moi en joie, je ne suis pas toujours tourmentée, fatiguée, je ne dis pas toujours « sacrament ». Elle ouvre une trentaine de petits pots, commence un paysage,

vite il y a trois bandes : le ciel bleu, le milieu blanc gris (le ciel, la terre qui se touchent), la terre brune comme de la merde. Avec un papier elle écrase une partie de la peinture qu'elle vient d'appliquer pour faire disparaître les coups de pinceau. Elle travaille vite, a du plaisir à bouleverser le paysage qu'elle invente. Un petit trait orangé vient d'éclaircir toutes les couleurs environnantes. La création est peut-être une petite ligne de couleur qui fait apparaître toute la lumière de nos vies.

Vous êtes un homme qui a des amies, tient à elles parce que chacune est une source de chaleur dans un monde froid-menteur. Chaque amitié est unique, chaque nouvelle amitié une belle surprise de la vie. Vous vous trouvez chanceux de ces femmes, de ces hommes qui s'assoient tranquillement en vous. Blonde est assise avec vous à sa table chargée de livres, de tasses, de photos; quand vous pensez à elle, vous pensez à Sandra Fisher assise avec Frank Auerbach dans la toile de Kitaj, *Two London Painters*.

« Car par-dessus tout nous plaçons le désir d'être connus. » C'est cette phrase de « Unter den Linden » de Christa Wolf qui traverse notre dernière rencontre. Nous mangeons un repas léger au marché. Il fait beau, c'est le deuxième jour de l'été. Que s'est-il passé dans nos dix-huit rencontres, quelle chimie. Il me semble que nous avons appris à rire de nous, que j'ai trouvé une amie avec qui parler loin, que je sais encore plus que chaque être est un mystère — l'acharnement de Blonde à peindre ne s'explique pas, il se vit —, que nos liens amoureux ne sont pas sans effet sur notre travail, que mon envie de peindre est toujours vive.

Quelques réflexions sur la fiction

PAR ÉMILE OLLIVIER

La cause est maintenant entendue : nos yeux ne verront ni le Messie ni le Grand Soir. Les grandes utopies qui se sont révélées meurtrières nous ont laissés abasourdis et désespérés ; les grandes narrations qui ont fanatisé des foules en leur servant d'opium se sont effondrées en emportant avec elles des catégories fondamentales de pensées héritées des Lumières telles que l'Espace, le Temps, le Progrès, le Mouvement. Maints philosophes et analystes ont profité de cet effondrement pour proclamer à hue et à dia jusqu'à en faire des truismes la mort de Dieu, la mort du sujet, la fin de l'Histoire. Doit-on pour autant conclure que le débat est clos ? Il semble que non puisque, contre vents et marées, les créateurs se sont accrochés à ces catégories et continuent à en faire les ressorts fondamentaux de leur création.

Malgré le basculement du monde, bien que nos vies se déroulent désormais en accéléré, dans un réel de plus en plus appauvri au profit du virtuel, alors que le temps des réseaux a remplacé celui du récit et que les sociétés occidentales se sont

désaffiliées du passé et de l'avenir pour s'installer solidement dans la niche d'un présent perpétuel, ne faudrait-il pas s'élever contre cet appauvrissement de la réalité, contre ce dévoiement de la fiction qui caractérisent de nos jours une certaine esthétique? N'aurions-nous pas, aujourd'hui encore, besoin de la fiction pour combler le vide de ce temps de manque? Récits mythiques, mise en intrigue, imagination, imaginaire ne peuvent-ils pas servir encore de recours pour illustrer le lien social et fournir des explications sur l'essence de la vie? Bref, la fiction ne demeure-t-elle pas la planche de salut dans un monde sans dieux, sans repères, sans boussoles? Tenter des réponses à de telles questions demande de se tenir aussi loin que faire se peut tant des utopies ordinaires que de la matérialité néolibérale.

L'appauvrissement de la réalité

Des séries télé comme *Survivor*, *Big Brother*, *Loft Story* font actuellement fureur aux États-Unis, en Europe et gagneront probablement bientôt le Canada et le Québec. Ces programmes fondés sur l'enfermement, la résurgence de fantasmes tel celui de l'île, indispensables à toutes les utopies, nous proposent d'assister en temps réel à la naissance d'une socialité. Dans un espace clos, pendant une longue période, des hommes et des femmes, pour des raisons vénales, acceptent de vivre en promiscuité, vingt-quatre heures sur vingt-quatre sous l'œil constant de la caméra, faisant fi de toute intimité, se livrant ainsi en pâture à des spectateurs transformés en voyeurs régressifs, narcissiques et morbides. On est tout aussi loin des gladiateurs romains qui jouaient leur vie réelle dans le cercle de l'arène que de la formule reality show où les gens viennent raconter leur névrose et prendre le public comme témoin thérapeutique. Là, le moins que l'on puisse dire est que fiction et réalité ont tendance à interférer sur des modes nouveaux.

Ces émissions sont présentées par une certaine presse comme le *nec plus ultra* de la modernité et de la libération des mœurs, témoignages d'une époque où il n'y a plus rien d'interdit. Mais, constituent-elles vraiment une rupture, une avancée vers plus de liberté comme naguère la lutte contre la censure et le puritanisme? Peut-on comparer leur impact à celui de Zola dénonçant dans *Germinal* les dames patronnesses faussement effarées par la liberté des mœurs sexuelles des prolétaires? Ces émissions, véhiculant ce qui est devenu la représentation dominante de l'humain et du social : une collection d'individus dont on cherche le témoignage dans ce qu'il a de plus singulier, de plus privé, n'attisent-elles pas une forme de curiosité malsaine qui, disons-le sans détour, est l'apanage du voyeurisme?

De plus, n'assiste-t-on pas à une perversion radicale du sens de la socialité? N'est-on pas à l'opposé du bien vivre ensemble puisqu'il s'agit non d'une saine compétition mais d'une lutte à finir qui vise à éliminer les autres? Et pour atteindre ce but, tous les moyens sont acceptables. Ce qui brouille encore les choses et les rend plus délicates, c'est le décalage qu'il faut noter entre ces joueurs, faux acteurs qui jouent, à visage découvert, à être ce qu'ils sont, à être les acteurs du jeu de leur vie, et la vraie fiction dans laquelle les héros convient le lecteur dans leur monde, lui insufflent l'envie, la volonté d'aller plus loin. Car la vraie littérature, condensé de vie, apprend à vivre.

Le dévoiement de la fiction

Au sujet de ces émissions, les promoteurs parlent de « *fiction réelle* ». Ne conviendrait-il pas alors de définir la fiction? Même si aucune formule décisive, même en recourant au dictionnaire, ne parvient à la cerner, cependant, la fiction, faux-semblant ludique, art de mentir vrai, jeu de miroirs déformants, implique dans tous les cas une prise de distance de la réalité. Sans ce

décalage, il est difficile sinon impossible pour le créateur de façonner le chaos du monde pour en donner une lecture susceptible de renseigner sur les mythes profonds qui agissent en nous et sur nous. En ce sens, plaquer devant le spectateur la quotidienneté n'équivaut-il pas à une dérive, à un dévoiement de la fiction? Si les émissions qui s'y attachent accrochent le téléspectateur et remportent un indéniable succès d'immédiateté, cela ne tiendrait-il pas essentiellement à la satisfaction d'un certain voyeurisme et non à la reconnaissance d'un fait artistique nouveau? Seule la fonction symbolisante de l'art permet de figurer la quotidienneté, de la désactualiser et de la rendre intelligible. Seule la stylisation permet de rendre supportables certaines scènes de la vie quotidienne.

Contre cet appauvrissement de la réalité, il faut continuer à créer car la fiction, si elle a une finalité, c'est d'élargir le langage de l'auteur et du lecteur de façon à construire un langage mixte qui oblige chacun à faire place, dans son langage, à la possibilité du langage de l'autre. On n'est pas seul au monde; dans la fiction, on est coprésent au monde et cela permet de se déprendre de soi-même, de se voir à partir d'autres points de vue. Cela oblige le lecteur à se déplacer, à se replacer dans l'intrigue, dans l'histoire. Voici réunis lecteurs et protagonistes, contemporains dans le malheur et dans le bonheur. On touche ici un point essentiel : la fiction, du fait qu'elle met en scène l'espace et le temps, les rapports entre les personnes, indispensable à toute utopie, du fait qu'elle donne à voir comment agissent et interagissent les lois, les règles de vie, les relations de pouvoir, de séduction, de désir... est un opérateur d'universalisation et contribue à la soudure sociale. Contre la machine à fabriquer l'indifférence renvoyant chacun à son île, la fiction est un hymne à la différence.

Le monde, disait Günther Grass, ne peut plus continuer son allant, avec ce gaspillage de ressources, la combustion croissante des énergies fossiles, la hausse de la démographie, la destruction de la couche d'ozone ; à cela, il faudrait ajouter quantité d'autres désastres qu'il ne mentionne pas : la faim, la dérive de sous-continents entiers, la marginalisation croissante de larges couches de la population. Contre cet état de fait, Grass conviait à chercher des perspectives pour un monde qui s'est perdu dans le pragmatisme, à trouver une nouvelle utopie qui ne soit pas seulement utopie, mais moyen de sortir de ce cercle vicieux, de ce cercle infernal.

L'homme d'aujourd'hui tend vers l'a-chronie, c'est-à-dire vers un projet qui ne reconnaîtrait aucune autre catégorie que celle d'un éternel présent. La mise en intrigue, la mise en sens du monde à travers un récit, est donc devenue, dans les sociétés modernes, extrêmement problématique.

Dans un temps qui est celui de la mondialisation que l'on perçoit collectivement comme le temps où l'immédiateté, la simultanéité, l'urgence ont pris quartier avec aisance dans le champ social, comment le récit, qui cherche à vaincre l'aporie du temps en réinventant une Histoire, en proposant une genèse, un parcours et un dénouement, peut-il continuer encore à exister ? Que devient la mise en utopie dans un monde qui a tendance à s'aplatir, aveugle d'avenir, enlisé dans un gigantesque trompe-l'œil, zapant d'un bord à l'autre de l'Histoire, dans une sorte de vide qui forme la base de la nouvelle *société* ? Le monde ancien a disparu. Qu'est-ce qui le remplace ? On a l'impression que l'existence humaine est envahie par un déluge d'images et de mots.

Avant, la bipolarisation du monde présentait un caractère d'éternité. Son effondrement, en même temps qu'il faisait

tomber des murs, des barbelés, des miradors et autres résidus de la guerre froide, a mis bas aussi les discours et les représentations. Il ne reste aujourd'hui pour socle qu'un grand gouffre dominé par la peur, l'angoisse et l'argent. Sur le plan individuel, l'uniformisation érigée en mode de vie rend de plus en plus difficile une posture de la singularité.

L'individu, on le sait depuis quelques lustres, n'est pas une donnée anthropologique constante. Il constitue un système complexe qui se transforme dans les différents contextes historiques. Le problème aujourd'hui réside dans le fait que nous assistons à une mutation majeure qui s'accélère avec l'arrivée d'une prise de conscience intensive de la mondialisation. L'ego se définit de moins en moins sur la base de normes collectives. La normalité est désormais à recomposer sans cesse et exige un travail sur soi et dans les rapports avec les autres, alors que s'effacent les modèles de référence. L'identité qui traditionnellement était octroyée par la société, est désormais personnellement à construire, sur des traces de soi, des débris de valeurs et des retailles de récits. Cette nouvelle situation, génératrice d'angoisse, impose paradoxalement une solide épreuve, alors que l'individu est de plus en plus dépourvu de fil narratif, mécanisme capital de la fabrication identitaire.

Dans un tel tableau, on comprend sans peine que le récit qui se présentait avec l'idée d'une concordance entre temps vécu et temps raconté, concordance médiatisée, assurée, assumée par un narrateur, est mis à mal. On comprend également que dans un tel univers, il soit dans l'impossibilité de ramasser des personnes disparates, sans commune destinée, n'ayant dans la plupart des cas de figure, aucune référence à un bien commun, à une appartenance commune créatrice de valeurs et de sens. Et cela d'autant plus que le récit, qu'il soit national ou singulier, n'est pas remplacé par un récit mondial, car si la mondialisation ren-

voie à un réseau de connexions d'imaginaires, elle n'en constitue pas pour autant un récit.

La fiction comme don

Tout récit, qu'il soit individuel ou collectif, livre une réalité d'un point de vue complètement impersonnel au sens où le *phrasé* descriptif et narratif construit une image du monde ou d'une conscience singulière qui est de l'ordre du don. Du même coup, l'accusation faite à la littérature d'être le lot d'une conscience narcissique, tombe. Certes, il n'y a pas d'écriture sans narcissisme. Mais ce narcissisme est aussi bien celui de l'auteur que celui du lecteur. En constituant le récit, le créateur, par le don d'un univers chargé de sens et de signification, offre au lecteur l'occasion d'être un autre. Est ainsi proposée une sorte d'identité solide coïncidant ou non avec le sujet collectif ou individuel. Et ce processus d'échange est fascinant. Sur ces lisières, la littérature n'a pas seulement sa finalité en elle-même, mais elle propose un rapport au monde, une vérité de soi aussi bien morale qu'éthique. Est-ce cela que les Anciens appelaient *ethos*?

L'ennemi alors n'est plus l'autre; ne serait-il pas tapi en chacun de nous? La fiction, une fois de plus, ne peut-elle nous aider à le débusquer, à le mettre au jour et à le vaincre? Les créateurs ne devraient-ils pas prendre acte de ce déplacement des enjeux de l'extérieur social vers l'intérieur corporel? Ne faudrait-il pas construire une phénoménologie qui, loin d'opposer ces univers, les superposerait pour donner ainsi naissance à une autre réalité? Ne faudrait-il pas les orchestrer de manière polyphonique, développer une nouvelle esthétique du corps? Après les techniques primitives du corps évoquées par Marcel Mauss et Lévi-Strauss, après la formidable entreprise de Michel Foucault pour reconstituer les formes de socialisation du corps (corps malades, corps érotiques, corps prisonniers) dans l'histoire moderne, ne

s'agirait-il pas maintenant de rendre compte d'un corps non plus subissant les déterminations et les actions sociales mais engendrant lui-même et activement les stratégies textuelles? Cela n'ira pas sans difficulté, sans exigences, sans refus de pensées hâtives. Car au fond, ce qui est vraiment à l'ordre du jour, c'est de trouver une philosophie de la vie qui nous apprendrait à nous débrouiller avec un monde qui n'est plus un champ d'expérimentation isolable du reste de la planète où les enjeux sont devenus plus âpres, plus complexes.

Elle allait vers nulle part dans un compartiment qui n'était pas le sien

PAR FRANCINE DÉRY

*Si vous proclamez la république pendant mon absence,
prenez tout ce qu'il y a chez moi, ne vous gênez pas ;
j'ai des terres, donnez-les à ceux qui n'en ont pas ;
j'ai un jardin, faites-y paître vos chevaux ; j'ai une maison,
faites-en un hospice pour vos blessés ; j'ai du vin, buvez-le ;
j'ai du tabac, fumez-le ; j'ai mes œuvres imprimées,
bourrez-en vos fusils.*

GEORGE SAND

Lettres d'un voyageur (29 avril 1835)

RÊVER n'est pas interdit à la condition que le rêve soit répertorié au catalogue *Trompe l'œil* de l'industrie factice ; cette dernière étant hautement cotée à la Bourse internationale des illusions. Ouvertement lié aux abus des pouvoirs, ce rêve-là gouverne en maître absolu de notre dépossession individuelle,

collective, humanitaire. Pendant que nous nous éloignons de ce que nous sommes ou devrions être, le grand leurre triomphe. Il va de soi que notre passé ne nous a rien appris... que l'oubli. Parce que, au fond, nous savons bien qu'il s'agit d'un savoir endormi. L'humanité n'en relèvera sans doute jamais, le prix à payer étant, lui, trop élevé.

Malgré la mauvaise qualité du matériau, le *mur* des objets s'érige avec la même rapidité que l'affaissement des consciences. La protection de l'indifférence est assurée par des spécialistes de renommée numérique mondiale voués à l'asservissement systématique des populations, en premier lieu séduites, puis assises. Ces prestidigitateurs, régulateurs d'obéissance, soutiennent que l'arme la plus efficace de dépersonnalisation dans le processus d'assouplissement des cerveaux, est le travestissement de l'objet de consommation en idéalité de remplacement. Publicitaires et informateurs étant habilement orchestrés à cette fin, l'idéologie du savon triomphera-t-elle de nos ultimes résistances?

Ce monde est viable par ses opposants. « Z » aujourd'hui affronte LEA.

L'AUTRE RÊVE, celui que je nourris, est frappé d'anathème. Le rêve d'OR éjecté du chaos, germé en terre inviolée des origines, rêve né au creuset du JE, généré à la lumière de connaissance. Beauté voilée sans cesse revendiquée. Dévoilée, violée, re-voilée. Revisitée, assassinée. Dans l'apanage de l'éternel retour aux sources. Prospection dans la fragilité des profondeurs pour en extraire l'*information* antérieure à la conscience. Ce mouvement de descente au souterrain et de remontée s'avère les prémisses de l'œuvre de Beauté qui fait du poète et de l'artiste les transmetteurs de la vision porteuse de la Parole, *ad æternam* réincarnée.

Toutes les époques l'ont maintenu sous contention parce que le rêve d'OR, manifestement mis à jour, déstabilise. Il ébranle les fondements des erreurs et détourne le torrent des foules. La diffusion de l'*information* grand-ancestrale éveille des énergies enfouies. Elle active la roue de la révélation dans la vision des poètes et de l'artiste en s'inscrivant au tableau de bord de toutes les révolutions.

Ce qui doit advenir, toujours advient. L'œil fait son œuvre. Un soleil noir crève le cœur décousu des poètes qu'un chien immortalise en le sublimant dans un jappement sidéral. Le fil reste tendu entre la grotte et l'étoile.

Le problème est ici. Le Temps dévore ses révolutions et le messianisme est douteux. Il faut bien *squatter* en quelque galaxie en imaginant Sisyphe heureux et ne jamais perdre de *vue* l'Essentiel qui est invisible.

La poète tire les mots de sa substance en combustion pour les graver en lettres d'Or dans sa pierre de Feu. Créer. « Sans espoir mais avec conviction » [...] « Voir, c'est agir »¹.

Elle interroge la Mémoire en se rappelant que seuls les petits enfants ont le courage de planter un rêve dans les cendres du futur.

LA VITESSE. LE TEMPS. *Elle allait vers nulle part dans un compartiment qui n'était pas le sien.* L'extrême vitesse du trans-

1. Patrick Straram le bison ravi, *La Faim de l'énigme*, Montréal, L'Aurore, 1975.

portable l'empêchait d'admirer les milliers d'images qui défilaient dans le cadre d'une fenêtre. Les images fuyaient à l'horizontale en codes-lignes troubles. Sa mémoire n'allait en retenir que le flou d'une bande striée comme le coup de pinceau de l'artiste qui barre toute la surface de la toile. Un noir de gris avec un peu de vert mêlé. C'était l'été. Les feuillus peuplaient la forêt, les prés. Elle voyageait sans papier(s) puisqu'il le fallait. Elle n'avait pas le choix. Ce qui avait d'abord constitué son *travail alimentaire* s'était au fil des ans métamorphosé en *chaîne*. Sa *chaîne alimentaire*.

Dans la petite communauté qu'elle avait quittée le matin de la même journée, elle avait entendu les habitants répéter sans relâche un refrain lourd et monotone :

« C'est comme ça, on n'a pas le choix. »

À force de scander ces mots, certains furent atteints de la maladie d'angoisse. La plupart, dès la tombée de la nuit, s'entassaient dans les bars jusqu'à l'heure de fermeture et troquaient le... *pas le choix* pour un alcool engourdissant. Les autres, qui n'avaient pas d'autre choix, épuisés qu'ils étaient par l'attraction persistante de la *Chose* qui s'exécutait sur les comptoirs de ventes, dans les cubicules du ministère, aux archives de la mairie, de l'hôpital et de la morgue, rentraient vite chez eux, vidés. Ils sombraient dans un sommeil perturbé par l'écho des mornes tonalités du *pas le choix*. C'était la vie! Jusqu'à cette après-midi-là, on s'en souviendrait longtemps, un éclat de rire général envahit la Place et l'Hôtel de la Gare.

Elle allait vers nulle part dans un compartiment qui n'était pas le sien... L'étrangère descendit, traversa le boulevard puis pénétra dans le petit hôtel. Elle avait remarqué deux graffitis sur le mur du vieil immeuble à gauche : *La vitesse tue, la souris veille*

et juste au-dessus, tracé en lettres hautes et *hurlantes* NOUS HABITONS PAYS DE NEIGE BLANCHE OÙ LA MONDIABLISATION NOUS TEND UNE \$OMME EMPOISONNÉE.

Pendant qu'elle mangeait, attablée au restaurant de l'hôtel, un petit groupe s'était formé à l'entrée. On y discutait ferme et le même nom toujours s'insinuait dans les conversations. Des femmes, des hommes, jeunes et vieux, des enfants aussi, tous et toutes disaient le nom *Paul Choua*. Après s'être restaurée, l'étrangère, voyageuse et curieuse, rejoignit le petit groupe qu'elle avait observé. Elle osa les interroger sur Paul Choua dont tout le monde parlait. Un personnage connu, influent, qu'il faut craindre, une célébrité peut-être ? On lui répondit par un tonitruant éclat de rire suivi de :

« Vous l'avez, vous, le Choua ! » qu'elle ne comprit d'ailleurs pas.

Gênée par cette réaction teintée de mépris dont elle fut l'objet, ce n'est que le soir venu, dans sa chambre à l'hôtel, qu'elle décida qu'il lui faudra elle-même et à tout prix percer le mystère de l'*identité* de ce Choua.

Elle allait vers nulle part dans un compartiment qui n'était pas le sien... En ouvrant l'œil, la voyageuse fut momentanément aveuglée par un soleil éblouissant qui faisait vibrer continûment les stries noires de gris et de vert dans la fenêtre et à la vitesse du transportable. En se frottant les yeux, la femme se remémorait les rêves, pas tout à fait cauchemars, qui avaient troublé son sommeil dont elle sortait à peine. Elle se leva, prit un petit bagage et marcha en direction du lavabo. Elle revint à l'*ordre du jour*, grande et svelte, droite et coiffée. Tailleur marine finement ligné de rouge dont le chic et l'élégance attiraient les regards en

les figeant. Elle affichait la respectabilité-type qu'exigeait d'elle la Société qui l'embauchait. Elle profilait le caractère idéal destiné à générer des clientèles en assurant la performance et la rentabilité de ladite Société.

Dans le compartiment elle tira du filet au-dessus de la banquette, deux autres petits bagages. L'un des deux semblait contenir échantillons et flacons. L'autre, une boîte rectangulaire qu'elle posa sur ses genoux en s'asseyant, était un bel objet de matière plastique noire de 35 cm par 15, et haut de 6 cm. Comme elle s'apprêtait à l'ouvrir elle fut emportée par la danse du soleil sur une mer de plastique noir. Le couvercle du portable devenait écran où s'agitaient les branches des feuillus de la forêt qui passait. Leur mouvement épousant celui de la vitesse du transportable mettait en scène le spectacle d'une mer argentée par le feu du soleil. Des vaguelettes y bruissaient en dressant leurs aiguilles de cristal vers un ciel bleu cru. La voyageuse imagina des océans de formes et signaux comme elle le faisait, enfant, dans le jardin du grand-père quand, penchée sur un gros baril rempli d'eau de pluie, elle scrutait les profondeurs qui donnaient à VOIR. Sur le portable hermétiquement clos, l'étrangère voyageuse et curieuse assistait au défilé des silhouettes de personnages réinventés ou revenus. Ils apparaissaient, saluaient, s'estompaient. Pendant qu'un éléphant fonçait, un loup hurlait. Un fou se tordait de rire en faisant éclater la chaîne qui le clouait au **mur**. Un oiseau sortit d'une baleine. On allait au bal dans un incendie. L'oiseau est tombé. Une dent qui lui servait de perchoir est tombée. Le général d'une armée de fourmis marchait sur un jeune soldat inconnu couché sous un arbre. Une petite fille penchée sur un baril d'eau de pluie... Puis, le transportable à très grande vitesse s'engouffra dans un tunnel et la BOÎTE redevint boîte.

Le transportable s'immobilisa dès la sortie du tunnel. La femme descendit. Les deux petits bagages restés sur la banquette furent relégués à la consigne des objets trouvés. Jamais réclamés.

Je vois l'étrangère sur un chemin de campagne. Je la vois, cheveux lâchés, sandales aux pieds, illuminée. Je sais qu'elle ira là où les miroirs ne mentent pas, où brille un soleil *jamais trompeur*. Je sens sur SA peau la caresse du vent doux. Je communie aux mêmes ivresses des champs, fenêtres et jardins. À l'éclosion des grandes fleurs, nous partagerons leurs effluves. NOUS nous déploierons. À la cérémonie des blés d'OR nous marcherons. Rêver, oui. Avec conviction. **Il faut imaginer l'Étrangère au rendez-vous des conjuré-e-s.**

Montréal, avril 2001

Des roses et des lilas*

PAR YOLANDE VILLEMAIRE

Le jour où tu es rentré à Montréal, j'avais un rendez-vous du côté de la Bastille. Un ami m'ayant demandé de passer le prendre à la librairie où il travaille, j'en ai profité pour me procurer *Passion fixe* de Philippe Sollers qu'on ne trouverait pas avant des semaines au Québec. J'avais envie de cent autres titres, mais j'ai appris à voyager léger.

Mon copain m'a emmenée déjeuner — comme on dit là-bas — dans un bistrot du quartier, puis je me suis arrêtée chez une fleuriste où j'ai choisi des roses pâles qu'elle a parsemées de lilas parce qu'il ne lui restait plus de verdure. J'ai chantonné à mi-voix : « Mon amour, la rose et l'œillet mon amour et les lilas... »

La jeune femme s'est mise à bavarder tout en créant le plus beau bouquet que j'avais jamais vu. C'était pour Nane qui m'avait invitée à dîner chez elle ce soir-là. Ma cousine Nane vit à Paris depuis des années et elle est devenue la quintessence de la France. Discrète dans son strict petit tailleur Agnès B, elle tient

* Extrait du roman *Des petits fruits rouges*, à paraître.

une conversation toujours légère, aérienne, nimbée d'un vent doux de cerisier en fleurs.

On se voit de temps en temps, à Paris surtout, quand je suis de passage. On se téléphone, on s'envoie des cartes postales, des vœux d'anniversaire, des lettres et depuis la fin des années 90, on s'est mises au courriel toutes les deux. Des petits messages brefs, laconiques, car ce qu'on préfère, c'est se voir en personne. Aller marcher dans les jardins Albert Kahn, boire des *margaritas* à La Perla dans le Marais, déjeuner avec une de ses copines parisiennes puis aller voir les *Sept Branches de la rivière Ota* de Robert Lepage à Créteil avec des amis québécois, s'attarder dans un resto tibétain près de la Sorbonne, parler de notre enfance, de grand-maman Yelle, de Matane.

Nane m'avait invitée à souper pour sept heures et demie. J'avais quitté le studio à sept heures en me disant que je pourrais passer par la promenade plantée pour me rendre jusque chez elle, à deux pas de la gare de Lyon. Mais il faisait déjà noir et un peu froid : j'ai décidé de me rendre à la tête de taxi de la Bastille. On était samedi soir et le stand était envahi par de jeunes Beurs qui se bouscuaient en criant. Je suis restée là pendant un quart d'heure, à attendre un taxi qui ne venait jamais, au milieu d'un tourbillon de sons discordants, mon bouquet de roses et de lilas à la main.

La dame au volant de la voiture qui s'est enfin arrêtée, m'a tout de suite avoué ne conduire un taxi que depuis une semaine. J'ai su que je serais en retard quand elle m'a demandé de lui expliquer comment se rendre à l'avenue Daumesnil. Le sens de l'orientation n'est pas mon fort mais là, guider une voiture-taxi autour de la gare de Lyon, ça m'a semblé, tout à coup, au-dessus de mes forces.

Depuis mon arrivée à Paris, j'avais travaillé sans répit à la communication que je devais prononcer au congrès de la Fédération internationale des professeurs de langue française et j'étais lessivée. J'avais juste envie de me retrouver au plus tôt avec Nane dans son petit appartement silencieux. Je me suis fait déposer devant la gare et j'ai rapidement retrouvé le passage tranquille où elle vit depuis qu'elle s'est installée à Paris, où elle travaille comme traductrice à l'UNESCO.

C'est seulement devant la porte de son immeuble que je me suis aperçue que je n'avais pas le code. J'avais pris mon petit sac et mon agenda était resté dans ma sacoche. J'étais déjà en retard d'un bon dix minutes. J'ai attendu un peu, mais personne n'est entré ni sorti de l'édifice.

J'ai marché jusqu'à un restaurant de couscous tout près. C'était encore désert et le patron a bien voulu me laisser utiliser son téléphone. Mais je n'avais pas le numéro de Nane. Je sais son adresse par cœur, c'est facile de se souvenir d'une adresse parisienne, mais je ne lui téléphone pas assez souvent pour avoir pris la peine de mémoriser son numéro. J'ai voulu appeler l'information, mais ça ne marchait pas. Je faisais le 411, mais le patron a expliqué qu'il fallait faire le 12 et il a ajouté : « De toute façon, la ligne est bloquée. On ne peut pas appeler l'information depuis ce téléphone. »

J'ai demandé s'il avait un bottin. Il a fallu que je dise annuaire avant qu'il ne comprenne ce que je voulais dire ou alors c'est le contraire. Je ne sais plus. J'ai commencé à paniquer. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai commencé à paniquer.

Je suis tombée sur une homonyme de Nane, dentiste dans le 15^e arrondissement. Son numéro à elle, je n'arrivais pas à le trouver.

J'ai alors essayé d'appeler Pierre au studio, mais je ne savais pas le numéro non plus et l'appartement hôtel où on était descendus venait de changer de nom et de numéro de téléphone. J'ai passé quelques coups de fil au numéro général de la société de location puis à leurs succursales à Concorde et à Nation mais je ne tombais que sur des messages enregistrés.

Le patron s'impatiait. J'ai payé les téléphones et je suis revenue devant chez Nane. Une passante m'a demandé si je savais où se trouvait l'impasse Roland Barthes. J'ai cru me rappeler que c'était vers la gare et je me suis épanchée :

« Moi, je n'ai pas le code...

— Il faut hurler ! »

Je suis allée dans la petite rue derrière chez Nane et j'ai crié son nom. Je me suis sentie ridicule et gelée.

Je suis retournée au restaurant de couscous. J'ai demandé s'il y avait une boîte téléphonique d'où je pourrais joindre l'information. J'ai voulu acheter une carte-téléphone. Je me suis alors rappelée précisément le moment où, une heure plus tôt, j'avais choisi de ne pas emporter ma carte-téléphone dans mon petit sac, en me disant que je n'en aurais pas besoin. J'ai trouvé ça exagéré d'avoir voulu voyager si léger...

D'un geste de la main, le patron un peu excédé, m'a indiqué où était la poste, par là. C'était de l'autre côté de l'avenue Daumesnil. Je me suis arrêtée devant le flot de la circulation pendant un moment. Dans l'état où j'étais, il valait mieux ne pas traverser. C'était sûrement fermé et même s'il y avait un distributeur automatique, je n'avais pas de monnaie.

J'ai remonté la rue suivante : il y avait des cabines téléphoniques partout. Je suis entrée dans une brasserie ; un garçon détestable m'a dit que pour une carte-téléphone il fallait aller dans un tabac. J'ai demandé où je pouvais trouver un tabac. Il a répondu :

« Gare de Lyon. »

J'ai dit que c'était loin, découragée. Il a rétorqué que ce n'était pas sa faute.

Sur la petite place devant la brasserie, il y avait au moins trois personnes avec des portables. J'avais compté 443 portables depuis mon arrivée à Paris. Je les comptais, comme si je m'attendais à quelque révélation par les chiffres. J'ai failli demander à un inconnu en manteau de cachemire de me prêter son téléphone, mais je n'ai pas osé. J'avais froid dans mon manteau de printemps. J'ai fondu en larmes, au beau milieu du trottoir, à Paris, un samedi soir vers huit heures et demie, un bouquet de roses et de lilas à la main.

C'était un désespoir tout à fait irrationnel et je le savais. J'étais à deux pas de chez ma cousine qui m'attendait avec du champagne et des petits plats, à dix minutes de taxi du studio que je partageais avec Pierre qui ne sortirait pas avant neuf heures parce qu'il attendait des amis pour l'apéro. D'accord, je n'avais ni le code, ni les numéros de téléphone, ni de carte-téléphone, mais j'avais plus de 500 francs sur moi, Nane m'attendait, Pierre volerait à mon secours n'importe quand si je le lui demandais. Je pleurais maintenant à chaudes larmes, un goût d'enfance dans la bouche, indifférente aux quelques passants que mes sanglots intimidaient. J'étais en train de me transformer en statue de sel, paralysée, impuissante. C'était tragique.

J'avais le sentiment que les eaux avaient crevé et que tout le liquide amniotique s'était écoulé : je me trouvais tout à coup dans un monde aigu, aux angles coupants. L'instant d'après, je baignais dans un voile sanguin de sons lourds, la ville était une oreille rouge et sourde. J'étais piégée dans mon for intérieur, traversée par un courant de *neutrinos* venus de la nuit des temps, une tempête solaire lointaine qui, par je ne sais quel hasard, venait seulement de m'atteindre.

J'étais une enfant qui pleurait enfin, toutes vannes ouvertes, dans le noir du noir des environs de la gare de Lyon. Ma vision brouillée de larmes, j'ai alors enfoui mon visage dans le bouquet de roses et de lilas, j'ai respiré le parfum céleste des fleurs, pensé à ma mère, à son amour pour moi, à ce souvenir délicieux où elle chatouille les joues de la bambine que je suis avec un bouquet de lilas qu'elle vient de cueillir pour sa mère à elle en me disant que je vais avoir « Une belle belle vie ».

Et je prie. Je prie, là, au beau milieu du trottoir comme Lola aux cheveux rouges quand elle court dans le film allemand, *Cours, Lola, cours* dans la version où ils ne meurent ni l'un ni l'autre. C'est une prière noire, animale, animiste, amérindienne, une flèche lancée contre ma citadelle de douleur, une fontaine d'or qui fuse dans le ciel comme la nouvelle tour Eiffel quand elle danse dix minutes à toutes les heures tous les soirs depuis le début du nouveau millénaire.

Je prie je ne sais qui ou quoi, de Notre-Dame-du-Cap à Notre-Dame-de-Grâce en passant par la Vierge de Guadeloupe et toutes les autres vierges noires de ma petite enfance catholique. Je prie une fraction de nanoseconde pour que la vie me reprenne dans ses bras et que j'y puise la force qui me manque.

Et je marche, somnambule, jusqu'à la gare de Lyon, à la recherche d'un tabac. Je traverse le boulevard Diderot et je m'arrête sur un îlot, au milieu de la circulation, juste à la sortie des parkings souterrains, effrayée, épuisée. Une bonne Samaritaine qui attend le feu vert sur l'îlot minuscule, m'entend *lyrer* et tourne vers moi un visage étonné. Je bredouille que je cherche un tabac, le numéro de ma cousine, que je n'ai pas le code. Elle m'offre d'utiliser son portable, si c'est juste pour quelques minutes. Je ne me vois pas demander le numéro de Nane à l'information, debout au milieu des voitures qui nous encerclent et vrombissent dans toutes les directions. Je décline sa proposition, je la remercie. Elle repart, je pivote et je marche dans la direction opposée, vers la gare de Lyon. J'entre dans la gare. Le son est moins fort, ça fait du bien.

Je demande à quelqu'un qui range des chaises où trouver un tabac. Il me montre un escalier roulant, sur la droite. Je ne trouve pas. Je tourne en rond en pleurant. Je finis par trouver. Je monte. Sur ma droite, encore, un relais, un de ces stands à journaux qui doit bien faire partie de la catégorie « tabac ». La caissière m'apprend, presque avec joie, qu'il ne reste plus de cartes-téléphones. Elle voit que je pleure, les autres clients voient que je pleure.

« Mais il reste des cartes à code... »

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est pareil.

— Comment ça marche ?

— C'est tout écrit. »

Dans la cabine téléphonique, quand j'insère la carte à code, l'afficheur indique : « anomalie technique ». J'essaie un autre téléphone, deux autres, dix autres. C'est toujours : « anomalie technique ». Je retourne au relais. Je pleure maintenant sans vergogne, mon mascara coule sur mon visage, mais ça me fait du bien de pleurer et je pleure.

Un femme en dossard rouge sur lequel on peut lire le mot « relais », s'approche alors de moi et d'une voix douce comme une aile d'archange, me demande :

« Que puis-je faire pour vous aider ? »

Son empathie me tue et, au lieu de lui répondre, je me mets à sangloter. La gérante attend. Je hoquette :

« Ma cousine... pas le numéro... pas le code... une carte à code... ça marche pas ! Elle m'attend depuis sept heures et demie... »

— Écrivez-moi son nom sur ce bout de papier. Je vais chercher sur Minitel. »

Minitel : le mot magique ! Je n'ai jamais su exactement ce que c'était, mais je sais que ça fait des miracles. Je la remercie, j'éponge mes larmes, je l'attends. Elle revient avec le numéro de Nane sur le bout de papier. Je touche sa main :

« Merci, vous êtes bien fine. »

Ils disent pas ça en France, fine, pas dans ce sens-là, mais ça m'est complètement égal.

J'insère la carte à code dans l'appareil : « anomalie technique ». J'enlève encore une fois mes lunettes pour lire les minuscules caractères, je fais bien 3055 plus l'étoile mais ça me donne toujours « anomalie technique ». Je retourne au relais pour demander comment fonctionne cette maudite carte à code. La caissière explique :

« Ah non, la carte à code, il ne faut pas l'insérer, il faut faire le 3055 puis l'étoile et ensuite votre code.

— Oui mais quel code ?

— Mais le code de la carte évidemment !

— Et il est où le code de la carte ? Je ne vois pas.

— Il faut gratter là, c'est écrit dessous. Voilà ! C'est ça : 2345 5497 337. C'est votre code. Il faut composer ces chiffres-là et ensuite le numéro que vous voulez rejoindre. »

À la radio, Andrea Bocelli chante : *Con te partiro...*

C'est à ce moment-là seulement que j'ai compris que c'était toi que je pleurais. Je pleurais ton départ.

Paris, sans ta ramifiante et fluide présence, Paris n'était plus du tout le même. Il n'y avait plus cette joie physique qui danse dans chaque cellule de mon corps quand je bouge dans la même membrane d'espace-temps que toi, cette petite source d'eau douce qui bruit dans mon cœur quand tu parles tu parles tu parles et que ta voix ta voix ta voix jusque dans mes retranchements les plus sauvages me caresse et m'apprivoise et m'attire,

plus rien de cette chaleur que j'absorbe et qui me réconforte quand tu me touches et que je danse d'extase, enveloppée, magnétisée, électrisée par le contact de nos corps et du poids de ta réelle réalité. Il n'y avait plus que le souvenir de m'être noyée dans le *rap* excitant de ton odeur et dans tes yeux tes yeux tes yeux, les plus beaux yeux du monde, leur lumière de fusain sur la neige quand Montréal s'estompe dans une tempête de glace qui nous transforme en animaux silencieux sur les trottoirs de notre premier hiver, tu te rappelles mon amour, quand nous n'étions pas encore tout à fait ensemble?

On marchait rue Sherbrooke en revenant du cégep qui avait manqué d'électricité. Un collègue nous avait emmenés de Lachine jusqu'à Atwater, mais il n'y avait plus ni métro ni autobus. C'était ce que les médias appelleraient plus tard « le vendredi noir ». Nous avions emboîté le pas aux centaines de piétons qui se déplaçaient vers l'est dans la neige fondante. Tous les immeubles étaient plongés dans l'obscurité, les feux de circulation ne fonctionnaient plus. La seule source de lumière était les phares des autos. C'était beau et effrayant à la fois. On ne savait pas encore qu'une des lignes d'alimentation de la baie James avait cédé sous le verglas et qu'on risquait de manquer d'eau potable, mais on sentait le danger.

Tu te tenais là, à mes côtés, et je n'avais peur de rien. Tu étais mon ange gardien ce jour-là au milieu du *black-out*. Je respirais dans une bulle rose légère comme un parfum, un cocon de lumière, marchant avec toi dans la pénombre de Montréal, le bruit étouffé des pas, réconfortée par ta présence comme quand j'étais une petite fille et que j'allais au village avec Raphaël, humant l'enivrante odeur de pain frais qui nous accueillait chez le boulanger.

Montréal exhale plutôt des odeurs de laine mouillée tandis que nous luttons contre le vent et la pluie verglaçante, que la voix d'Andrea Bocelli retentit de nouveau dans les haut-parleurs, me ramenant brutalement à la gare de Lyon où je me retrouve seule, désorientée, perdue.

— *Con te partiro...*

Tu me manques. Tu me manques comme tu ne m'as jamais manqué.

En rentrant au studio à Paris ce soir-là, pour ne plus jamais être seule dans un monde sans merci, j'ai appris par cœur ton numéro de cellulaire.

Un clochard céleste

PAR JOSEPH-HENRI LETOURNEUX

Je ne l'ai pas revu depuis ce cruel décembre. Pour ma tranquillité je veux croire que tout est fini, que cette abomination de la vie s'est éteinte, son anonymat parfaitement accompli, comme si tout n'avait jamais été. De l'absolument net. Et sans possibilité de retour.

Alors paix. Ce serait un crime si mes mots le ressuscitaient. Mais moi, je n'aurai la paix, idée saugrenue, qu'en inventant quelque simulacre capable d'illustrer ce sans-nom, canoniser un damné, diable, si je savais. Extraire un éclat du vulgaire galet de ma cervelle.

Solitaire, insolite, impénétrable aussi, je ne l'avais que très rarement aperçu, ici ou là qui se défilait, farouche. Une seule fois s'est-il approché. Je m'en détournai violemment, comme assailli. Son terrible aspect me lacérant les yeux. Je le crus possédé, investi de forces surnaturelles. Impossible que cette apparition ne sorte que du fourré de ce monde-ci.

Le soir de ce cruel décembre, il ne vint pas vers moi. Simplement, il passa. Je rêvassais dans l'ombre du porche sans être vu,

le dos au chambranle, à l'heure de l'ancien angélus, car je tendais l'oreille à de lointaines envolées de cloches anachroniques naviguant dans l'air humide. Je me mêlais à la mélancolie de ces voix noyées, aggravée par la rentrée de l'hiver, quand après la première neige naïve, tôt décimée, le froid maléfique et brutal précipitamment débarque de la nuit déserte pour jeter un sort à la terre, dont toutes les aspérités sur le coup se renfrognent et blessent tel le silex.

Je le vis s'engager résolument sur l'allée de ciment qui mène à la porte centrale de la haute maison voisine, laquelle m'apparut condamnée par la saison ténébreuse et la lumière blafarde du réverbère. Quant à lui, il avançait, peut-être espérant — mais non, pas lui — que cette porte s'ouvrît, livrant passage à une bouffée chaude et odorante. Je dois dire aussitôt ce que j'ai vu et entendu sur ce parcours, avant que l'animal ne tourne court à deux mètres du seuil comme s'il allait être frappé. Une zone maudite et interdite l'encerclait, son aura d'enfer. Elle l'exaltait, le défendait, jaune, délavé, traînant une filasse emmêlée, si raide que je crus voir un gant pantelant de vieux crin s'agripper à un squelette en marche, lui, la tête un peu de travers à bout de cou mal cassé, ébouriffée comme de la bourre qu'on aurait enragée.

Ce que j'ai vu je l'aurais vite oublié, le chassant par d'autres images — si volages sont les yeux — n'eût été ce que j'entendis alors et que je sais à jamais gravé dans ma pauvre tête, ce lieu commun. Je le sais, car chaque approche de la détresse déclenche automatiquement le terrible enregistrement.

Ce fut un triple cri, à la fois râle et braillement, si caractéristique de la plainte humaine, mais là, du fond d'un abîme, impatiente et rageuse. Une nuit, déjà, je m'étais jeté par la fenêtre, vers quelque petit être éploré au pied du mur de briques. Mais il avait disparu devant un individu de cette insolente espèce ap-

paremment domestiquée, dont les geignements d'alarme au timbre aigre des voix de nouveau-nés raclent le sans-fond du manque. À présent la chose, ce vagissement de fantôme, était si rauque, si éraillée, se traînant sur des cordes vocales si usées que je l'entendis se casser en un lieu ravagé, terre d'aucun homme que propageaient les échos du mystère qui s'écroulait en un fond de vieillesse étranglée par un savoir que je crus si désolé, si certain de l'éternelle futilité dans la cruauté, que ce désastre ne pouvait être que l'effraction de l'Être lui-même sur le trottoir. Le malheur comme destin, je le voyais sur pattes.

Je ne bougeai pas, sidéré, de surcroît envahi par la nuit exsangue et glaciale qui glissait du lampadaire fiché sur la Place des P. La nuit du réverbère, que je voyais s'illuminer comme une hystérique, s'agrippait de toute sa stérilité à mes épaules transies. Je l'appris par la suite, ce clair de lune électrique giclait des ongles frénétiques de la triple Hécate.

Elle existe, quoi qu'on dise. Et elle me tient. Que je m'absente, coure ici ou là n'est qu'apparence. Et si je fais ceci ou cela, sur place un soupçon surgit, une interdiction. Les psychiatres que j'ai consultés me répètent que c'est l'Hydre de l'Herne, fumant le cigare et sœur du Ver Solitaire, l'ophidien à ventouses, le terrible Ténia qui me parasite. Je ne cesse pas de me débattre comme en rêve contre une paralysie sans fin. Le peu que je m'approprie je le contamine, affecté par une amertume qui me dépasse.

Ceci est mon cas. Une résonance. Je ne suis responsable de rien dans cette affaire. Ce clochard funeste, c'est lui, moi, simple résonance. Je me trouvais là, coordonné à des circonstances banales : temps mort, arrivée de l'hiver, apparition, disparition de la neige, les cloches qui s'embarquaient, quand le clochard absolu m'a saisi. Il me hante, le triple cri aux solitudes

mortes. L'incantation de la sirène à la fin m'ahurit, secoue tous mes mots. Ma syntaxe se sépare, me quitte. La transparence me noie. Ma raison de m'exprimer, je le sens, je la perds, elle périt, comme le Sexe qui s'échappe tout le temps, c'est inutile, métaphore ou pas. Je calque ce qui se répète, autrement dit je redis ce qu'on dit et qui ne dit rien, la biographie, le roman. C'est la vie qui débarque, la vie, hasard-naissance-contretemps, refus-rejet-répugnance, détresse-errance-spectre, cou raide, coups bas, jambes arthritiques, tête épatée, tête mal équarrie, proéminences étranges au-dessus des orbites, tignasse de tiques teinte au vomit des chats. Chère Vie, lui aussi peut-être? — à ton sein jeune et tendre, enjoué et fripon? Non. Déchets cela. Un moment, jadis. À nulle étoile du soir et du matin un regard. Jamais. Tout brûle à présent dans la vérité de l'exécration.

Un tel être peut-il dormir? Ou si en son désastre où sévit l'éternel décembre, ange maudit et banni, sans cesse il veille? Que fait-il ici sur ces enfilades de bungalows stupides, fermés comme des chambres fortes? Encore, s'il rôdait dans le sud, le sud amène et grouillant, ou chez les fermiers d'ici, à l'est, maraîchers et éleveurs, ce serait un semblant de salut, se glisser dans les étables où les rats ont leur quartier général dans le remugle. S'il appartenait aux espèces grégaires. Ç'en est vite fait de la bête épuisée que distance la troupe sur les savanes d'Afrique, et dans la toundra, du caribou blessé que la harde compacte piétine. À ses trois rôles effrayants rien n'a frémi, ô nature. Il s'éloigne, Tu ne le rejoins pas, pas même avec une idée de noyade ou d'écrasement sous des roues, cette banalité. Celui que tu as gâché t'échappe. Il ne s'est pas ému à la mort de l'Illuminé? Comment le pouvait-il? Il est avec lui de l'autre côté de la mort déjà en ce monde-ci, l'extase antagonique du Transfiguré. L'intouchable, le lucifer, il dure dans l'extinction. Et pas de connivence. Rien à faire avec ceux qui rient. Jamais. Et point d'apaisement auprès du Grand Assis qui a souri.

L'opération écriture

PAR DANIEL GAGNON-BARBEAU

L'opération écriture, oui comment sortir de cette corvée, comment concrètement, trouve-t-on la porte de l'évasion, sans sombrer dans la modernité littéraire, dans les fameuses techniques froides et réactionnaires des études littéraires, comment concrètement fuir au loin, comment conjurer tous ces maléfices, toute cette machine maléfique, comment exorciser leurs anathèmes aux mille visages qui tuent? Tout se passe comme si la littérature descendait du saint siège de ces académies, de ces écoles, de ces universités où l'on enseigne la théorie mais où on ne sait pas écrire deux mots de fiction, on puise dans les œuvres sans le dire quelques-unes des phrases fondatrices qui sont transmutes et déguisées pour servir de barème, d'étalon de la mort, car on pourrait écrire ici sur la littérature sans que cette littérature même existe.

Voilà où l'on veut nous mener, sur les chemins non pas de la liberté mais sur les sentiers de notre belle mort, et tout le milieu s'est ligué contre l'expression, encensant n'importe quel salmigondis de bêtises et de choses creuses, hanté par la performance, par l'œuvre nationale, par le coup de cœur. J'aime

imaginer qu'il y aura un jour un roman magnifique déchet inclassable, pourri jusqu'à la moelle, dégénéré et étouffant, haineux, pour répondre aux œuvrettes actuelles, éviscérées et persifleuses, qui marchent toutes comme des sangsues de bénitier sous la férule de la pensée unique.

En avant la musique! Et la personnalité dans tout cela? Et le style? Où est passé le style? Où sont passées les machines de guerre qui s'opposeraient à ces certitudes dogmatiques, où sont passés les récits fantastiques, les inventions, les inspirations, il semble qu'il n'y ait plus ici que l'institution qui règne, qui réduit tout à rien, longue conversion soporifique étouffant tout lyrisme, affreuse dissertation qui évacue l'écriture enchantée et sincère et son infinie variété de talents, de formes, de dires, de voix et de gestes, tout cela est brisé.

Et pourtant, la trace dans notre littérature d'œuvres vibrantes permet de ne pas seulement être inspiré forcément par la répugnance des morts, le désir, la joie impayable et la folle et immense vie y pointe son acuité encore dès nos premiers livres, on peut entrer en littérature avec cette dette je crois, ces influences de nos ancêtres courageux, qui ont défendu la parole vive eux aussi contre les empêcheurs de tourner en rond, ils ont fait la nique à tous les pouvoirs, ils ont ri, ils ont composé, ils ont rivalisé d'amour et de virtuosité, amateurs de bagatelles, de jeux, de poésie et de voyages littéraires, ils ne pouvaient purger tout le milieu de ses méchancetés et de ses obsessions, ils ne pouvaient tuer tous les bien-pensants aux phrases creuses et au bon parler, ils ont lutté eux aussi, à n'en pas douter.

Et pourtant, je ne veux pas croire qu'il ne nous reste qu'à écrire l'épithaphe de cette littérature, et si ce n'était que cela, ce serait déjà beaucoup, il y aurait une certaine mémoire de nous

dans l'histoire, une mémoire en silhouette dans une éclipse de quelques pauvres petits siècles américains.

Je voudrais que les mots soient comme des bulles de champagne, qu'ils aient une façon de bondir de joie. Ou alors que chaque syllabe soit coupante, acérée, que chaque mot soit une giffe, mais qu'il se passe quelque chose de pas trop raisonnable.

Je me remets à ma table de travail, la gorge serrée, avec en moi une envie d'agir, avec sur moi une pression indéfinissable, intenable. Réussirai-je à sortir de ma panne d'écriture ?

La plume Waterman que je tiens dans ma main droite surplombe la page blanche, je tends le bras en avant, je veux entendre le froissement doux de la pointe de la plume sur le papier, des personnages sommeillent sous ce chuchotement, dans l'encre, ce serait pure félicité de les faire venir, ils seraient contents, comblés, ils apparaîtraient...

Je pense à tous ces mots, à tou(te)s ces auteur(e)s, à leur enfance, à leurs lignes, il y a un axe, une relation, faite de jalousie, de rivalité apparente, mais faite de solidarité secrète, de proximités évidentes et de connivences incontournables, d'intelligence, je pense à toutes ces amitiés qui pourraient avoir lieu mais qui restent impossibles, à tous ces chemins cassés, je pense à tous ces hérauts, ces courageux éléments pensants, à ces hommes et à ces femmes qui écrivent, qui s'insurgent à leur façon contre le réel abrutissant de la vie civilisée, vengeresse et méprisante, ils se battent dans l'ombre, dans une quête pénible, sans ressources, réfractaires, dans le délabrement physique et la pénurie, fragiles et insécures, acculés au chômage et à la disette, ils racontent malgré tout leurs rêves pour effacer l'immonde avancée de la sclérose

des institutions vendues au commerce, vendues au diable, et qu'est-ce que l'infiltration du diable dans nos vies sinon cette indifférence, ce pessimisme qui étouffe tout chant, toute envolée créatrice, que cela vienne de nos bienfaiteurs ou de nos malfaiteurs, on ne sait plus parfois où se trouve l'ennemi, non, on ne les fera pas taire les dépréciés, les bannis, les escogriffes de la plume, non, il faut faire sauter la cage, dynamiter la prison de la langue de bois, incendier le langage mort, usé et récupéré par le pouvoir cynique, par la publicité sans scrupule, l'imagination intempestive aura raison du matérialisme à tous crins, l'effervescence de l'âme, le débordement du cœur vaincra, l'imprévisible montera à l'assaut des certitudes, le charme brisera l'horreur, la cacophonie harmonieuse cassera la rudesse et la dureté, le désir et la légèreté secoueront la mollesse et décaperont l'engluement des mots.

Oui, il faut des livres sages, des livres conformistes, des œuvres sans colère, sans impatience, c'est cela qu'on veut, c'est cela qu'on subventionne et encense, des livres à la prose trop belle, sans tripes, des livres au style léché, lisse et poli, fausse monnaie des affaires culturelles et des médias, publions à tour de bras, en accéléré, pour empêcher la parution des vraies bombes, des révoltes, des insurrections de l'imaginaire si menaçant, il faut ces livres, ces mauvais livres, puissants et fiévreux, déchaînés et anti-littéraires, pour répondre à l'hypocrisie des beaux écrits.

Bien sûr, on ne réussira qu'à demi, mais cela vaut mieux que ne pas se défaire de la névrose, de la morose philosophie actuelle, il faut la piétiner, il faut démonter morceau par morceau tout le langage officiel, il faut retrouver notre voix nue, pauvre et inutile, dépouillée, il faut dénoncer la fraude de cette écriture à la si belle forme, aux pages magnifiques et soporifiques, et sur lesquelles les subventions pleuvent.

La littérature n'est plus hélas feuilles au vent et broussailles enivrantes, foisonnements colorés ou folies, elle est devenue guindée, rampante et passive, grasse et pourrie, étrangère. Elle s'est empâtée, et son rapport à la conscience a disparu dans sa viande avariée, elle a perdu sa sauvagerie et son ineffable ampleur, sa diversité joyeuse, sa turbulence, ses colères et ses amours, elle ne bondit plus hors des cahiers, elle rampe et se prolonge sans fin en répétitions fastidieuses et se délecte de ses petits succès, quel ennui!

Tout est dit, la partie est jouée, à quoi bon faire encore des livres insipides, impénétrables et sans complicité avec le cœur, positifs et définitifs, manuels sans étoffe, sans intimité, guides d'emploi réduisant la vie à une sorte de problème mathématique sans épaisseur, aliénés et aliénants, à quoi bon? où est la poésie là-dedans? Ou bien l'on dit quelque chose, ou bien l'on se tait, et se taire vaut mieux qu'un discours odieux et idiot, cela vaut mieux qu'une petite fiction idiote, attentive et prétentieuse et pernicieuse, acceptant aveuglément toute l'injustice contemporaine et se servant de la langue glauque et totalitaire des régimes de terreur actuels, mondiaux *ad nauseam*.

Au diable, nous ne fabriquerons pas une âme nouvelle avec un troupeau de moutons, ni l'homme de demain avec des imbéciles, autant retourner aux camps, c'est le Goulag, c'est tout comme si ces horreurs n'avaient jamais existé, on fait comme si, amnésiques, ne profitant aucunement de l'avancée de l'Histoire. Toutes ces ruines, toutes ces dépouilles ne semblent pas avoir parlé à la conscience, et hop on poursuit à qui mieux mieux dans le mensonge l'avancement de soi, avec des empilements de petits livres qui passent à côté de nous et de l'Histoire. Disparaissent, cela vaudrait mieux! cela serait moins honteux!

Voilà, les choses ne sont pas drôles, c'est la paix infâme, l'aveuglement bête dans notre belle province poule mouillée, on ne s'enflamme plus pour une cause, on marine dans son slip, on reste confit dans son pot, on se glorifie l'un l'autre, on s'opprime à qui mieux mieux, on déprime, on fait des grimaces, où est l'inquiétante œuvre, la lumineuse et terrible œuvre, qui donne de l'effroi et de la stupeur, du dégoût... l'œuvre démente qui inspire et remue?

Une œuvre qui a tort, une œuvre qui n'entend rien, qui n'attend pas les bonnes raisons de se taire, une œuvre où il y a un texte, une œuvre qui insiste et qui marque au vif, qui fustige, un tract, une déclaration qui affirme et écrase, une œuvre qui dérange nos belles habitudes masturbatrices, une œuvre qui massacre, qui lynche, qui scandalise et revendique à cor et à cri, où est cette œuvre?

Mon dégoût de la chose écrite. Que j'aie décidé de ne pas écrire ne change rien, je m'en rends compte, l'écriture a un grand pouvoir, mais une fois que vous avez décidé de vous conformer et de faire le mouton, il ne reste pas grand-chose à l'horizon. Il reste la course aux places, la bataille rangée des attachés de presse et des clans, des chapelles. Votre signature, avec les années, est de plus en plus émoussée, vous vous êtes forgé une belle plume, mais peu honorable, intelligente mais insensible, et pas du tout courageuse, ni intègre. On vous félicite.

Une belle critique vous fait plaisir, mais après, vous vous retrouvez encore face à vous-même. Votre roman est-il bon, vous ne voulez pas y penser, est-ce que cela, au fond, a de l'importance? Vous continuez à écrire l'entière fausse vérité, à vous fouiller les entrailles, même si c'est la catastrophe en vous, vous ne vous dévoilez pas, vous ne dites rien de vos maux, de vos

échecs, du sentiment d'être votre premier ennemi, vous vous prenez plutôt pour un athlète de l'écriture, un pisse-copie, vous ne vous querellez jamais avec votre éditeur, vous ne rompez pas les ponts, votre roman est quelque chose qui vous donne la nausée, ironie du sort il se vend bien, vous ne sortez pas de votre veulerie.

Vous trouvez toujours facile de critiquer votre éditeur, évidemment, il a cru assez au roman pour le publier tout de même, de cela vous lui êtes reconnaissant, mais il est frileux, il a froid aux yeux, presque tout le temps. S'il voyait que le roman n'allait pas marcher (il a envoyé des exemplaires de presse partout dans le vide), il vous abandonnerait carrément. Mais n'en parlons plus, du côté des revues littéraires, il y aura bien toujours quelqu'un pour s'intéresser à votre gâchis (c'est bien écrit quand même, non ? trop bien écrit ? il y a trop de mots ? c'est inégal ?).

En fait, vous ne savez plus si vous devriez continuer à écrire, car vous ne réussissez pas à vous imposer, à franchir la barrière. Le marché est petit, grugé par les assauts des littératures françaises et américaines réunies.

Pourtant, vous voyez un Yves Beauchemin, à la façon de Yves Thériault, faire l'homme d'affaires, le vrai écrivain public et se balader de librairies en librairies pour signer les exemplaires de ses livres, et les vendre. C'est bien, ce travail sur le terrain est efficace, il rapporte, les lecteurs et lectrices pensent enfin faire connaissance avec un écrivain, Beauchemin se rend utile, mais par quelle aberration, par quelle ruse l'écrivain est-il parvenu à sortir de son livre, les lecteurs ne comprennent rien à ce dédoublement et en restent éberlués, en fait cette belle apparition n'est pas seulement douteuse, elle est proprement mensongère.

Ici après toutes nos misères historiques, notre abandon par la France, notre seul clergé qui a tenu longtemps le flambeau de la culture (et quelle culture à la saint Thomas d'Aquin!) pour la petite élite parmi les longues périodes de vaches maigres où nous étions tous cultivateurs, ouvriers et pêcheurs, alors c'est utile, oui, à bien y penser, qu'il y ait une rencontre avec l'homme, la femme de lettres, c'est impressionnant même pour les gens, il y a une grande pudeur, je l'ai expérimenté, ils tournent autour du livre comme des bêtes effarouchées, piqués par la curiosité, décochent des œillades par en-dessous tout en feuilletant quelques pages au hasard et tombant sur des choses intimes, ils rougissent...

Oui, sur le terrain, tranquillement, patiemment, faire connaissance avec le public lecteur. Une Chrystine Brouillet par exemple réussit à attirer assez de jeunes avec sa littérature aux éditions de la Courte Échelle pour qu'on fasse la queue devant sa table de signature au Salon du livre, parfois c'est pour faire autographier un signet ou un livre déjà acheté et lu, mais tout de même, on vient à la rencontre de l'auteur, on veut un autographe, un petit mot écrit de la main de l'auteur, personnalisé.

Ce n'est pas qu'on n'aime pas les auteurs, au contraire. Que se passe-t-il donc dans mon cas, par exemple, pourquoi cette distance si grande? Sans doute suis-je responsable, moi le premier, de ce fossé entre le public et l'auteur que je suis. J'ai d'abord, tout au début, heurté la critique, de sorte que mes tout premiers livres, un peu sanglants, un peu rouges par excès de désir de communier avec le public, ont choqué, personne n'en a voulu et ce fut le silence, jusqu'à ce qu'une agente littéraire me fasse accepter dans une maison d'édition.

Il y a un silence, un mur du son à franchir ici. Banni de son pays, de ses sentiments, apparence, abandon, l'écrivain manque

tout simplement d'imagination, il met en scène des images idylliques qu'il présente sans y croire, il se balade dans les mots par jeu et oublie les émotions particulières, spécialiste incontesté du vide, ne mettant jamais le doigt sur la vraie faute, la vraie faille dans ses rapports au monde, il accepte tout, avale tout, prodigieusement émerveillé par sa propre prose, camouflant ses tendances suicidaires, ses tares, exécutant sommairement tous les autres écrivains.

Que ce soit le silence de Gaston Miron, son impossibilité d'aller plus loin, d'écrire encore, que ce soit le suicide de Hubert Aquin, la clandestinité de Réjean Ducharme et sa littérature infantile, que ce soit le silence prolongé de Gérard Bessette, de André Langevin, l'exil de Anne Hébert, celui de Marie-Claire Blais, tout cela montre dans quel pays nous sommes, pays où la parole n'émerge pas, où la littérature pour la jeunesse fonctionne bien, mais où la parole adulte n'est pas. On a tout fait pour la contourner, on l'a folklorisée, ce qu'aiment tant les Français, on s'est fait Hurons et Iroquois, on a fait l'enfant, on a joué avec les mots, mais on n'a pas parlé, car la réalité ici nous échappe.

Nous faisons face en ce moment à un problème d'écriture. On publie encore à tour de bras de belles petites histoires bien ficelées pour remporter quelques prix, mais souvent non exportables tant elles souffrent de ce vide. C'est Émile Nelligan qu'on laisse moisir dans un asile, ce mal de la parole, parole absente. Un tournant. Les romans sont trop écrits, trop distants, détachés, doctrinaires, politiquement généreux, récits mièvres, petites histoires journalistiques, il vaut mieux lire le *Journal de Montréal*. Où est la littérature? Où est le mouvement de la conscience, les cheminements fous, les dés jetés, les pages incendiaires, les rêves, les explorations, les cris, les révoltes, les dévouements, les mal-aimés, les passionnés, où sont les personnages enfin, où est la grandeur, l'engagement et la générosité?

Belle contradiction, les auteurs ne savent pas raconter une histoire, notre histoire, ils ne savent pas écrire une histoire, cela ne vient pas, leur plume se casse, ils s'endorment sur leur copie, pourtant, les lecteurs adorent les histoires, adorent les contes, j'adore les récits, les biographies et toutes les romances.

Alors, les progrès sont lents, il y a beaucoup d'étapes dans la longue marche de l'écriture. Certains voudraient peindre plus joyeusement, moins lourdement ce qui est navrant dans le spectacle de notre histoire, son ombre sur nous, trouver des raisons pour déplorer notre destin, ne pas garder le silence, certains ont fait le vœu d'écrire et de publier à tout prix, mais ces auteurs, honneur des lettres québécoises, font le procès de quoi, s'en vont où?

Où donc est la littérature? Où se cache-t-elle? C'est comme si elle était là, la littérature, et qu'il n'y avait qu'à se pencher pour la cueillir, c'est comme si c'était une rose là, dans un jardin, mais que personne n'aurait pris soin de soigner, le rêve magique de la littérature.

On ne devient écrivain qu'une fois mort, qu'une fois la recherche faite, qu'une fois l'échec des livres bien démontré. Auteur cherche à devenir écrivain, peut-être y parviendra-t-il, peut-être n'y parviendra-t-il pas, les paris sont ouverts, on verra après sa mort s'il aura été un bon cheval, les professeurs, les exégètes se pencheront là-dessus comme on se penche sur le pauvre Hubert Aquin, on verra.

Beaucoup sont écrivains, ils ont du génie, bon Dieu! ils en ont pour deux ou trois mois, et puis après c'est le tour d'autres génies. Qui dit quoi dans ce tourbillon des livres, des recensions, des publicités? Quelles voix entend-on? Y a-t-il seulement des

voix, ou est-ce une cacophonie répertoriée dans de rapides concours? À quand le chef-d'œuvre pur, à quand la découverte du siècle? Mais il y en a une à toutes les semaines. De quoi se plaint-on? Littérature il y a! C'est dit tous les week-ends dans les cahiers littéraires!

Face au persiflage ambiant : le courage de l'engagement

PAR FRANCE THÉORET

Penser *n'est pas* se représenter. « Mais comment la pensée serait-elle possible sans la représentation ? » écrit le philosophe Michel Morin, dans son essai *Créer un monde*.

La représentation est *image*, interprétation de la chose, *figement* et *objectivation*. La pensée consiste à défaire ces représentations et à en faire apparaître la mouvance.

J'essaie de me représenter le monde dans lequel j'écris. Comme dit le philosophe, je fige et je rends objective une interprétation du monde. Je me fais une image à l'aide de lectures, d'échanges avec des gens, de réflexions personnelles. Tout cela est un préalable posé devant la pensée qui reconnaît la réalité du monde intérieur.

Une expression, un syntagme, que je reprends depuis longtemps : les conditions de l'écriture. La société et le monde

actuels sont-ils propices à l'activité littéraire, à la création ? Si je ne veux pas répondre de façon uniquement subjective et restreinte, je fais appel à une lecture objectivante et politique de ces conditions de l'écriture.

Il y a eu, dans l'histoire, de courtes périodes qui ont favorisé la littérature et les arts. En général, la littérature, comme pratique, va à contre-courant d'une époque. Celle-ci ne fait pas exception. Je m'interroge : quels sont les effets de la mondialisation sur ma pratique de la création littéraire ?

La pensée féministe a fait naître une écriture au féminin qui a esquissé des points de rencontre inédits entre la représentation du politique et la représentation du sujet privé. Cet espace commun du politique et du privé qui définit la sociabilité, le vivre ensemble, est demeuré en l'état de projet. Tout ce qui relève de l'intime, de l'individualisme, du témoignage est postmoderne et a pris un essor considérable à l'encontre de toute pensée ouverte sur l'expérience politique au sens large de ce terme : histoire, société, culture. Que deviennent les affinités entre l'individuel et le collectif ?

Les conditions de l'écriture : quelles sont-elles maintenant ?

La question me vient de la lecture d'*Une chambre à soi* de Virginia Woolf, cette écrivaine qui a été une référence majeure et qui m'a ouvert le domaine de l'écriture pour une pratique quotidienne située dans l'espace et le temps.

Au début des années 80, les multinationales deviennent des transnationales. Puis, il y a la chute du mur de Berlin. L'effondrement du communisme et de l'URSS. La fin de l'histoire, a-t-on faussement annoncé. Le triomphe, sans opposition, de l'économie de marché. La mondialisation et sa dimension écono-

mique, le néolibéralisme ou l'ultralibéralisme. « Nous ne croyons plus au Marché et à la Démocratie... puisque, sous ces appellations, et tout à fait en sens contraire de ce qu'elles signifient, s'est déchaînée une entreprise de destruction de la Terre et de déshumanisation des peuples et des individus », écrit Paul Chamberland, dans le dossier Le néototalitarisme du magazine *Spirale* (n° 176).

La nouvelle idéologie est plus ambitieuse et plus perversive que le système capitaliste d'autrefois. La mondialisation se substitue aux infrastructures sociopolitiques, économiques, culturelles, nationales, tout en les réduisant à des rôles de faux-semblants. L'expression populaire, son seul levier de volonté libre et démocratique, est abolie.

Son hégémonie peut s'illustrer par les rôles de la Banque mondiale, du Fonds monétaire international, de l'Organisation de coopération et de développement économique, de l'Organisation mondiale du commerce qui sont plus fortes que tous les gouvernements. Cette idéologie vise un pouvoir planétaire par l'existence d'un seul et unique marché.

La mondialisation entraîne une industrialisation outrancière et un productivisme effréné, un enrichissement démesuré d'un petit nombre, quitte à ravager la terre et à détruire la planète.

Le pouvoir colonial, impérialiste, despotique, dictatorial n'a jamais réussi à creuser un tel écart entre les riches et les pauvres dans les sociétés. Tout cela s'accomplit sous les auspices du progrès économique. Cette mondialisation tend vers la création d'un marché mondial unique, par conséquent, d'un habitat planétaire fait de consommateurs conditionnés, abrutis, asservis.

Les droits et les libertés ne sont qu'apparents. Cette nouvelle idéologie ne reconnaît plus aucune autre valeur que la sienne. Elle ne fait plus la promotion des valeurs libertaires ou la fait hors cadre politique et compose avec tous les dictateurs de la planète en autant que leurs pays demeurent des marchés ouverts à l'hégémonie ultralibéraliste.

Je suis à ma table de travail. J'écris. Virginia Woolf affirmait qu'*il y a mille choses nécessaires pour écrire une seule phrase*. Quelques-unes parmi ces choses nécessaires se rapportent à la mondialisation et à ses effets sur ma pratique d'écriture.

Je lis cette semaine : « Le non-conformisme est la condition *sine qua non* de l'accomplissement intellectuel ». Telle était la conviction d'Hannah Arendt. Depuis longtemps, telle est la mienne en littérature.

Les nouveaux grands moyens de production donnent ou semblent donner une injonction aux écrivains, *publish or perish*. Il y a lieu de repenser la vitesse. Je réclame une vitesse dans les échanges interpersonnels : établir des liens entre des réalités et des idées, échanger, débattre. Mais peu m'importe la vitesse ou la lenteur dans le texte littéraire et dans l'acte d'écriture.

L'idéologie de la mondialisation appelle de grands moyens de production et la vitesse qui permet la mise en œuvre de ces grands moyens de production. J'ai défendu l'édition littéraire dans sa diversité, la nécessité des subventions aux éditeurs littéraires et j'abonde encore dans le même sens. Ce ne sont pas tous les éditeurs qui font de la littérature une marchandise comme une autre et qui se consacrent à la promotion-spectacle d'un seul auteur.

La littérature devient une marchandise sous l'effet de la standardisation, en même temps, par la confusion entre la littérature et le spectacle.

Confusion avec le spectacle et standardisation de la littérature ne sont pas des phénomènes nouveaux. Ils sont davantage omniprésents et amplifiés par l'effet d'entonnoir créé par la mondialisation. Pour établir le marché, la mondialisation modifie, uniformise les civilisations, les nations, surtout les moyennes et les petites nations, les langues, les cultures. La mondialisation parle anglais. Son marché broie toutes les aspérités des différences afin de les alléger. L'idéologie de ce marché nécessite un monde léger (*light*), rapide (ou qui communique). La littérature est une forme d'expression, une écriture qui s'oppose à la communication.

Ce que la romancière montréalaise Gail Scott appelle le *mainstream* ne se discute plus par faux souci démocratique, par *ouverture* à la littérature populaire. L'apparente grande liberté de l'époque postpostmoderne, son enflure sous le signe du bavardage, nivelle les œuvres littéraires, les neutralise. En outre, elle censure les appels à des solidarités au nom de je ne sais quelle solitude de l'écrivain-qui-définit-un-engagement-pour-la-littérature. La standardisation de la littérature a pris une nouvelle ampleur. La littérature expérimentale semble terminée, de même la recherche d'une esthétique inédite promue par plusieurs écrivains.

L'idéologie atomise les individus : écrivains, auteurs, critiques littéraires, lecteurs. Il y a une imposture à confondre les mondialistes de la mondialisation avec les cosmopolites. L'altérité qui fonde le cosmopolitisme n'existe pas dans l'économie de marché.

L'idéologie se nourrit de sa contestation. Les mots antagonistes sont éliminés. Cela donne au langage de la rébellion une sémantique vide de sens ou allégée afin de servir les produits du marché. Voici un exemple : le mot révolution qui devient la révolvolution en publicité. La publicité use également de concepts artistiques et politiques : par exemple, le manifeste, et de concepts philosophiques : la différence. Je crois que la dénonciation de la langue de bois et de la correction politique ainsi que les mots vidés de leur sens sont apparus au même moment, portés par le cynisme généralisé de la postpostmodernité.

Se situer hors de l'idéologie est impossible. Il n'y a plus de marges, les marginaux n'existent plus. Les marginaux sont remplacés par les rejets de la société, ils sont hors monde. Je reviens à la phrase : « le non-conformisme est la condition *sine qua non* de l'accomplissement intellectuel ou littéraire ». Lorsque j'ai commencé à écrire, je savais identifier le non-conformisme littéraire. Dénoncer la mondialisation, est-ce cela le non-conformisme intellectuel ? Peut-être. Mais le non-conformisme littéraire ? Comment répondre à la saturation, au plein, à l'invitation pressante de se fondre dans la masse ? Il n'y a pas d'échappée. Restent la subordination, la soumission ou l'enfermement dans le cercle douillet. Les médiatiques, dorénavant maîtres et maîtresses, semaine après semaine, forment les goûts publics. Se bien tenir pour un écrivain signifie pratiquer son art dans la solitude. Vous avez l'art, nous avons les idées. Formellement cela résume quelques slogans publicitaires.

* * *

Question de perception et question de méthode. J' imagine possible de se tenir aux deux extrémités : la solitude de la pensée et l'engagement. Philosophiquement, la représentation est

de l'ordre de l'idée objectivée. La pensée reste mobile. Il faut sans cesse renouer ses fils dans l'écriture, la pensée se saisit et se désaisit. La mondialisation institue la fragmentation de l'être et une atomisation des personnes en société.

Les conditions actuelles de l'écriture sont reliées aux effets de la mondialisation.

Je ne rêve pas

PAR NAÏM KATTAN

Je marche sur la neige et ne sens pas le froid. Elle est blanche et s'évapore sans s'amasser sur la chaussée et le trottoir. Elle brille. Le soleil est juste assez chaud pour me faire sentir le bien-être de posséder mon corps, de contrôler chacun de mes mouvements.

La ville est un grand jardin parsemé de petites maisons. On entend les chants et les rires des enfants qui courent et se cachent derrière les branches. Peu à peu, le soleil s'éloigne, laissant une lumière discrète qui recouvre les toits. D'un fond invisible, une musique se lève, sans fracas, sans retentissement. Bientôt, la ville va plonger dans le sommeil. Je ralentis mes pas, m'attarde, repousse une absence qui me priverait du bruissement des feuilles et du parfum des fleurs. Les enfants sont fatigués et leurs gestes sont relâchés. Je leur raconte les légendes qui font surgir la ville du fond des siècles. Quel chemin avons-nous parcouru ! Nous voici dans la pénombre, au seuil de la nuit. Ce n'est qu'une halte, l'attente d'un nouveau départ.

« Ce n'est pas cela », me dis-tu.

Accompagne-moi alors à la maison. Ils sont tous là : le père, la mère, les frères et les sœurs. Et les grands-parents. Bientôt, les cousins, les cousines, les tantes et les oncles sonneront à la porte. Nous serons tous là. La fête commence. Les années passent et ne laissent pas de traces. Nos corps traversent les jours et les nuits sans connaître les maladies, petites ou grandes, sans éprouver des maux, persistants ou passagers. Nous ne connaissons pas la vieillesse. La fête bat son plein et nous n'avons besoin ni de parler ni de chanter. La musique est sur tous les visages illuminés par un perpétuel sourire. Nous ne connaissons ni colère ni refus. Présents de tout notre corps, nous n'avons qu'un but : éprouver la joie de faire plaisir et d'accueillir le don du plaisir émanant des autres visages.

« Ce n'est pas cela non plus, dis-tu. Tu n'es point sur la bonne voie. »

Accompagne-moi au parc. Les arbres sont éternellement verts et les fleurs ne se fanent jamais. Les rayons du soleil filtrent à travers les branches, atténuent la trop forte lumière, la chaleur trop accablante. La brise est douce, à peine perceptible. Assise à l'ombre, Roxane nous attend. Ses yeux brillent comme ils l'ont fait hier et avant-hier. Cela fait vingt-cinq ans qu'elle est partie. Elle n'avait pas claqué les portes. Elle n'était ni fâchée ni indifférente et aucun autre homme ne l'attendait. Elle s'était tout simplement absentée comme pour reprendre son souffle. Son amour est inaltérable, constant comme le tien. Comme toi, elle s'est mariée, a eu des enfants et, comme toi, elle n'est jamais partie. Elle ne faisait que se recueillir pour reprendre son élan. Elle cherchait le repos, comme toi, l'espace d'une semaine, d'un mois qui s'étaient étirés mais elle est toujours là, assise sur le même banc, dans le même parc, le visage éclatant de lumière, celle d'hier, d'avant-hier, de toujours. Ai-je besoin de dire mon amour,

le bonheur qui ne m'a jamais quitté? Sans t'avoir jamais vue, Roxane te sourira, te reconnaîtra. N'es-tu pas mon amie, ma compagne? Nous occuperons les deux bouts du banc et nous l'entourerons de nos bras et l'amour poursuivra sa route de triomphe, ignorant les arrêts et les petites absences. Roxane n'est jamais partie puisqu'elle est là.

« Ce n'est toujours pas cela, protestes-tu. Tu t'enfonces dans les broussailles. »

Dans ma ville, les hommes et les femmes se saluent dans la rue même quand ils ne se connaissent pas. Nous sommes les uns et les autres au service de la population, assurant son bien-être. Nos rues sont propres et la courtoisie règne partout. La violence est un vieux souvenir. Nous avons appris à parler et quand nous ne sommes pas d'accord, nous le disons sans élever la voix, car, ayant l'habitude d'écouter toutes les opinions, nous sommes sûrs que nos avis, même s'ils sont contraires, seront entendus. Dans notre ville, personne n'est vraiment riche et les pauvres ont disparu, ne laissant qu'un mauvais souvenir. Quand l'un de nous éprouve des difficultés de santé, sa communauté le prend immédiatement en charge. Chez nous, les hommes et les femmes vivent dans une parfaite harmonie. Les couples se forment par choix, en toute liberté et se quittent sans acrimonie.

Nous avons mis du temps à vaincre la passion qui engendre la jalousie et la haine. Quand un homme décide de quitter sa partenaire, il lui explique son cheminement. Elle comprend et contrôle sa tristesse. Elle sait qu'elle ne restera pas longtemps seule car la circulation entre hommes et femmes est constante et libre. Nos besoins sexuels sont satisfaits au même titre que ceux de la nourriture. Le bien-être de chacun de nous est le souci de tous les autres et ceux qui, d'aventure, dérangent cette harmonie

universelle sont vite pris en charge par des hommes et des femmes responsables de la paix. Ils leur fournissent les explications nécessaires pour qu'ils retrouvent la bonne voie et s'y tiennent. Ceux qui errent comprennent vite et le regrettent et deviennent eux-mêmes des conseillers de la bonne entente.

Les enfants sont élevés dans la liberté et le respect de celle des autres. Leurs transgressions, un effet de l'âge, sont passagères. Il suffit que nous leur parlions et ils comprennent alors rapidement que le meilleur chemin est celui de l'amour du prochain. Ils suivent l'exemple de leurs parents et de leurs proches.

Nous sommes fiers d'avoir relégué aux oubliettes les administrateurs malhonnêtes. Je dis bien administrateurs car le mot politicien a acquis une mauvaise connotation à cause de la maladie qu'est la corruption. Nos administrateurs sont d'honnêtes gérants qui recherchent le bien de l'ensemble. Nous avons éliminé ce microbe, éradiqué cette maladie et la corruption n'est qu'un mauvais rêve. Nous sommes pourtant vigilants car un corps sain est, malgré tout, vulnérable. Ayant appris, parfois à nos dépens, les ravages de ce mal, nous nous en sommes immunisés par une volonté tenace de préserver l'hygiène et par l'impératif essentiel d'assurer et de préserver le bien-être.

Il peut arriver à certains de ressentir une nostalgie pour les passions archaïques qui, auparavant, donnaient une fausse impression de vitalité. Heureusement ils en viennent vite à réaliser qu'il s'agit d'une pure illusion. Les chefs-d'œuvre de Shakespeare, de Racine et de Goethe ne sont-ils pas là pour leur indiquer le chemin ? Il n'existe pas de meilleur remède, de plus efficace thérapie qu'une dose de passions administrées sur scène, à l'écran ou dans les livres.

Heureusement que ceux qui se trouvent atteints d'une telle faiblesse ouvrent rapidement les yeux et, de toute façon, nous sommes tous là pour les aider à le faire.

« Tu t'égares. Ce n'est toujours pas cela. Tu te perds dans tes propres phrases. Tu n'y es pas du tout. »

Il y avait un temps où la drogue régnait dans le monde. On ne comptait plus ses victimes. Des jeunes, des moins jeunes, des habitués, des fous, des malades. Il fallait les traiter, les soigner, les confier à des institutions, les écarter de la société. Car, il y avait parmi eux des criminels, des voleurs, des casseurs qu'il fallait isoler. Cette partie de la population était exclue, ne comptait plus. Des victimes, des personnes à charge dont il fallait calculer le coût pour la société. Au début, la drogue était considérée comme une denrée chic, la marque d'une élite sophistiquée. On la craignait sans chercher à l'éviter réellement. On a vite appris à prendre des précautions, à mettre au point des mesures pour limiter la contamination. On sait aujourd'hui que les déchets sont dans la nature, que les corps les plus vigoureux en émettent. Ces déchets n'étaient en vérité que la surface périssable, le bon débarras d'une énorme entreprise puissante, dont les tentacules s'étendaient dans le monde entier. Des gouvernements pouvaient décréter des interdictions de surface. L'illégalité de la drogue permettait à des hommes d'atteindre le pouvoir en subvertissant le système électoral. Devenus ministres, voire présidents, ils renvoyaient derrière les barreaux quelques sous-fifres pour se donner bonne figure et alimenter, en sous-main, leur prochaine campagne.

Comme par miracle, l'humanité s'est donné rendez-vous aux portes de la vie. La fascination de la mort était devenue trop évidente et, imperceptiblement, des sociétés entières s'achemi-

naient vers le suicide. Il y eut un sursaut. La drogue n'apparaissait plus comme le rêve de la multiplication du réel mais comme le seuil de la mort, la perte de soi, la décrépitude, le renoncement et la précipitation vers le dépôt des déchets. Aussi, a-t-on légalisé la drogue et, du coup, on s'en est écarté, car la descente vers le précipice était plus douce par l'alcool et le tabac. Devenue un ingrédient parmi d'autres sur la voie de l'absence et de l'oubli, la drogue a perdu sa puissance menaçante.

« Tu n'y es pas du tout. Tu vois maintenant la catastrophe avec des lunettes roses.

— Cesse d,e me contredire sans jamais donner ta propre version. »

Ma version ? Tu souhaites vraiment la connaître ? Écoute. Les sociétés ne sont pas des entités abstraites et les êtres humains vivent dans le temps et l'espace. Ce ne sont pas des objets. Quand tu parles du monde, tu oublies le Canada, le Québec et tu passes sous silence Montréal. Arrêtons-nous à cette ville. Elle n'est pas née du néant. Elle était habitée par les Français puis les Anglais puis par tous ceux qui les ont suivis. Mais les autochtones, les Amérindiens, comme on les a faussement appelés en amalgamant de l'extérieur les cultures et les civilisations qu'on a tenté d'éliminer, ne demandent pas aujourd'hui de survivre mais de poursuivre une histoire interrompue par la décadence perpétrée par la persécution, la dépossession et le mépris. Ceux qui sont venus plus tard doivent finalement reconnaître qu'ils sont des hôtes non invités. Nous n'avons pas appris la langue des Montagnais et des Abénaquis et, en même temps, nous les présentons comme des curiosités aux touristes avides d'exotisme. Ils nous font souvent l'honneur d'emprunter notre langue, le français, devenu celle de la majorité. Ce sont eux qui nous ont appris l'Amérique, le Nord

et le froid, la forêt et le fleuve. Nous avons su prêter notre langue à des Écossais et à des Irlandais qui se sont joints à nous pour dépouiller une population de son passé. Autant le dire, l'avenir est aux petites nations. Nous sommes tous des membres de petites nations sauf que certains sont arrivés avant les autres. Nous ne réglerons pas la question de préséance : les premiers arrivés, les premiers nés en brandissant le rêve d'égalité et de justice universelles.

Nous sommes tous des enfants de la terre que nous occupons. Personne n'est venu ici les mains vides. Nous portons éternellement nos bagages. Nous offrons notre histoire en partage dans l'espoir de recevoir le don de ceux des autres. Nous sommes embarqués dans le même bateau. Chacun affirme son lieu de départ. Le monde lui appartient ensuite. Et c'est ce monde-là que j'ai tenté de construire en ta compagnie, fût-il un monde rêvé. Il est temps que tu regardes ta ville. C'est ici que tout commence.

La mémoire, l'oubli, le rêve et l'utopie

PAR MARC CHABOT

Neuf juillet 1925. Un philosophe allemand écrit à une jeune fille de 19 ans. Il ne sait pas encore que son pays se prépare à défaire le siècle. Il ne sait pas tellement de choses de la politique. Il fait de la philosophie. Il est plutôt rêveur, le philosophe en question. La jeune fille de 19 ans aussi. Ils s'écrivent parce qu'ils s'aiment. Avec maladresse probablement, comme toutes les histoires d'amour entre un professeur et une jeune fille. On se sent toujours un peu coupable lorsqu'on aime de cette façon. Le plaisir de la connaissance, le plaisir d'apprendre. Les joies d'une vraie rencontre pédagogique. Ces moments rares qui font que *Le Banquet* de Platon prend tout son sens.

Voici quelques lignes de cette lettre : « Mais l'époque, le milieu et la structure propre à votre génération pèsent si lourd dans la vie de chacun de vous, et si précocement, que cette vie en devient plus facilement lasse, à une époque qui n'a rien à offrir, qui a tôt fait de rendre toutes choses périmées, où seuls les êtres

1. Martin Heidegger et Hannah Arendt, *Lettres et autres documents 1925-1975*, traduit de l'allemand par Pascal David, Gallimard, Bibliothèque de philosophie, 2001, p. 43.

pleins de force intérieure, et qui œuvrent en silence, peuvent encore, sans bruit et sans éclat, se risquer à quelque chose¹. »

J'imagine qu'en cette année 2001, quelque part dans le monde, un autre professeur est en train d'écrire une lettre à une étudiante. Une lettre qui racontera que nous vivons des moments difficiles, que le temps n'est plus à la culture et à l'élévation, que les meilleurs moments de l'humain sont derrière nous. Une lettre qui ressemblera à celle que Martin Heidegger écrivait en juillet 1925 à Hannah Arendt.

Toutes les raisons de désespérer sont contenues dans le monde. Le spectacle du désespoir s'est peut-être techniquement raffiné. Nous n'avons plus besoin d'attendre au lendemain, on nous l'offre en direct. La désolation, la souffrance, les tortures, les tueries, les fermetures d'usine. Les larmes des humains assurent aux médias un emploi à temps plein.

J'imagine qu'en cette année 2001, un professeur de philosophie écrit une lettre à une jeune fille studieuse et lui recommande « d'œuvrer en silence et de se risquer à quelque chose. »

Qui ne risque rien, n'a rien. Mais celui qui risque tout n'a rien non plus.

Il faut tellement de temps pour trouver la juste distance entre le monde et nous.

Toutes les raisons de désespérer sont en ce monde, car on se fout éperdument de notre existence et de notre résistance. Les rêves du philosophe Heidegger se sont terminés à Auschwitz. Les rêves de la philosophe Hannah Arendt se sont terminés à

Jérusalem lors du procès d'Eichmann. Elle aura pensé les rêves fous de son amant. Il a imaginé la grandeur du mal, elle en aura montré la banalité. Comment, le sachant maintenant, ne pas se méfier du rêve, de la grandeur des hommes, de leurs possibles élévations vers le meilleur?

Qui sommes-nous? Comment pouvons-nous encore penser le rêve et l'utopie? Comment entendre nos rêves? Comment ne pas douter du politique? Qui sont les casseurs d'utopie?

Barbarie, décadence, individualisme, fin des démocraties participatives, mort des dieux, mort de Dieu, mort de l'homme, post-humanité. Tout est là pour se plaindre, pour s'embarquer sur le petit radeau qui dérive pour rien dans le monde.

On me dit d'attendre. Alors j'attends. Peut-être pas pour les raisons que vous imaginez. J'attends parce que je sais que celui qui n'attend plus rien, quitte ce monde, quitte les autres. J'attends que passent les vagues du libéralisme égoïste, j'attends que tombe le vent de la bêtise, j'attends que le cœur nous revienne. Je n'espère plus. J'attends l'espoir.

J'attends, donc je suis. On nous mondialise et en même temps on nous ignore. Chaque pauvreté est individualisée, chaque rêve est atomisé, chaque utopie est morcelée. On psychologise toutes les souffrances. On m'implore de parler, de dire vite, de tout dire. Non pour comprendre, mais parce que chaque souffrance peut être mise en spectacle.

La première des barbaries vient du bruit incessant que fait le monde. La première des barbaries vient de la conviction, jamais démontrée, que penser est un acte inutile.

Nos solitudes, même ignorées, sont nos plus belles solidarités. Lorsque nous en viendrons à imaginer pour tous des solitudes libératrices, nous recommencerons le monde. Cette solitude libératrice n'est pas du côté de l'individualisme pratiqué par nos sociétés libérales. Pour le moment nous confondons la solitude et l'isolement. Tout le monde est pourchassé par un cellulaire, un courriel, un vendeur. Marchandise humaine.

Il est permis, il devrait être permis d'espérer peu et de vivre quand même avec les autres. Il devrait être permis de se taire et de se faire entendre.

Mais tout commence dans la rue. Dans une marche pour un autre monde. Tout commence dans cette nudité de l'être qui se plaint de n'être rien.

De cette nudité nous fabriquons des manifestes. De ces manifestes d'autres feront des politiques et d'autres encore viendront défaire et déchirer ces écrits et ces cris d'espoir.

Désormais, tous les désespoirs sont permis.

Le beau du monde est là. Il nous faudrait lire les espoirs des autres dans leurs désillusions. C'est dans la désillusion que nous devons retrouver la parole vraie des gens. Il y a de saines désillusions.

Au lieu de cela nous croyons pouvoir nous tenir debout avec le cynisme. Mais le cynique ne tient à rien. Il fait comme si rien n'avait d'importance. Le cynisme est un masque. Le refuge de ceux qui ont rêvé trop fort et qui soudainement cherchent un moyen pour ne pas faire trop de cauchemars. La désillusion n'est pas en soi du cynisme. La désillusion est saine et sereine. La

désillusion est la meilleure réponse aux illusions d'avant.

L'invention d'un nouveau monde ne peut se faire sans l'invention de soi. Chaque être peut et doit pouvoir s'accorder avec lui-même. L'individualisme doit plus que jamais se penser comme le lieu d'une vraie liberté. Mais il y a un énorme travail à réaliser avant d'en arriver là.

Nous qui ne cessons pas d'annoncer le temps des différences et des multiples identités, il nous faudrait mettre la pensée au service de l'individu, du citoyen, du solitaire et du solidaire. Il ne suffit plus de penser à deux, il faut penser à dix, à vingt nos rapports au monde. Que la démocratie me donne le temps d'être plusieurs. Que la démocratie me donne le temps d'inventer mes identités.

Les concepts ne sont pas des tas d'ordures. Les concepts sont ce qui peut me faire exister, ce qui me met sur la voie de l'être, de tous les êtres qui m'habitent.

Donnez-nous le temps de nous écrire une histoire. J'ai besoin de durée. J'ai besoin d'une mémoire. Je ne suis pas « meilleur avant... » Objet périmé avant d'avoir été.

Les lendemains ne chantent pas. Ils pleurent. Ils s'évanouissent.

Le maintenant du monde est dans la politique. Mais le futur du monde est aussi dans le maintenant du monde. Le maintenant du monde ne peut pas se contenter de nos rêves. Nous avons la responsabilité d'amener nos rêves dans le maintenant du monde, mais nous avons aussi la responsabilité de nous éveiller si le rêve est une erreur, si le rêve devient le cauchemar des autres.

Le rôle de l'intellectuel est de tenter de se maintenir entre le rêve et le réel. Dire le rêve, dire le réel, dire les liens qui les unissent, dire le bonheur et le malheur du déjà-là et le bonheur et le malheur à venir.

Le monde peut se penser à partir de l'histoire d'un homme et d'une femme.

Comment rendre les êtres « pleins d'une force intérieure » ? Voilà la question qui pourrait habiter tous les éducateurs. Or, tous les humains, je dis bien tous les humains, sont des éducateurs. Il n'en est pas un qui n'enseignera rien à qui que ce soit. Lorsque nous méprisons un éducateur, nous nous méprisons. Nous sommes tous des éducateurs. Même l'éducateur doit se donner comme exigence de s'éduquer, sachant qu'au bout de lui-même, il y a toujours l'autre. Pas un qui ne fera rien pour permettre à quelqu'un d'autre d'approcher « la force intérieure ».

On ne peut pas s'occuper à vider les intériorités et en être fier. C'est tout le contraire qui fait l'humain. Il semble que le plus simple à comprendre est souvent le plus difficile à pratiquer.

Ce travail s'est accompli d'un siècle à l'autre avec plus ou moins d'intensité. Le plus souvent « sans bruit et sans éclat ».

Nous ne pouvons jamais dire que nous y sommes. Nous ne pouvons jamais annoncer que nous habitons désormais le vrai pays de la force intérieure ou le vrai pays de la liberté. Il n'y a que les politiciens qui ont cette prétention, que les publicitaires qui accomplissent de fausses révolutions et détournent le langage de son sens. Mais ils font tellement de bruit qu'ils finissent toujours par nous salir.

Les solidarités qui veulent fondre tous les êtres dans le même sont vouées à l'échec. L'individualisme qui nous atomise est voué à l'échec. Éduquer l'être, c'est lui donner la possibilité de vivre avec et sans les autres. Que vivent l'un et le multiple en chaque être. Tâche impossible? Mais c'est l'impossible qui devrait nous intéresser. C'est l'impossible qui rend le monde possible.

RÉSISTER

REGISTER

De Mexico à Québec... le nouveau paradigme révolutionnaire

PAR LOUIS HAMELIN

Mexico, 11 mars 1991. Sur un mur du hall de l'hôtel qu'éclaire un puits de lumière et d'ombre, on aperçoit une photo encadrée grise et floue, très célèbre : l'entrée historique des troupes de Villa et Zapata dans la capitale en 1914. Quand nous sommes passés devant le *zocalo* quelques minutes plus tôt, on y balayait encore les résidus du gigantesque rassemblement populaire tenu la veille. La place centrale de la plus grande ville du monde résonne encore des échos de la marche pacifique et de l'entrée triomphale des zapatistes à Mexico. L'immense quadrilatère continue de vibrer et de miroiter sous le chaud soleil de midi. Le Palais national se dresse près de la cathédrale des conquistadores édifiée sur les ruines de l'antique temple aztèque détruit. À la tribune, au cœur de cette convergence de tous les symboles, Marcos et le commandement zapatiste ont tendu à la nation, et à cette foule de deux cent mille personnes réunie place de la Constitution, plutôt que la hache de guerre, un étincelant

miroir déterrée. « Bienvenue à nos frères indiens; plus jamais un Mexique sans nous », proclament les bannières. Retour à une Histoire interrompue.

* * *

Je suis rentré du Mexique gonflé d'une énergie politique toute neuve, une sève miraculeuse. Je venais de vivre dans la proximité d'une allégresse. Le millénaire commence là, pour moi, au *zocalo* de Mexico, un jour d'avril... Mais d'abord, une explication s'impose. Un enthousiasme et une ferveur de cette nature sont en effet, aujourd'hui, forcément suspects, de même que l'espoir sous toutes ses formes, et encore plus lorsque ce dernier est suscité par un mouvement que ses détracteurs sont parvenus à réduire à la seule figure emblématique et contestée de son porte-parole le plus charismatique : le sous-commandant Marcos, bien connu comme manipulateur de masses démunies...

Contre l'Armée de libération zapatiste et son fameux sous-commandant, la stratégie du pouvoir et de ses valets médiatiques, depuis le début, a été claire : réduire l'habile leader à un phénomène d'autopublicité, ce qui permettrait commodément d'occulter aussi bien la cause première de la rébellion que les innombrables appuis qui se sont manifestés à travers tout le Mexique à l'occasion de cette désormais célèbre Marche zapatiste (le Zapatour, comme l'ont appelée les chroniqueurs...). L'écrivain Carlos Monsiváis, assistant à l'accueil réservé à la caravane par la petite ville de Cuautla, faisait remarquer à ce sujet, dans la revue *Proceso* : « Si Marcos est la figure protagoniste incontrôlable (du mouvement), la réception n'est pas centrée sur Marcos, mais bien sur tous les indigènes, car si l'EZLN possède un grand leader, la société, elle, possède une grande dette... »

Mais les agences de presse internationales et les correspondants de nos journaux là-bas ont repris, eux, à l'envi le cliché qui leur permettait de faire semblant de ne pas voir plus loin que le masque, et ce qu'il dissimule. Ainsi, le refus des zapatistes de laisser circonscrire leur action en faveur de la paix à une rencontre confidentielle et quasi clandestine avec une sous-commission formée d'une vingtaine de députés et sénateurs fut attribué à un simple caprice du « chef », très imbu de sa personne, comme on le sait... plutôt qu'à des choix stratégiques dictés par les impératifs du mouvement qu'il incarne. Le ton rappelait étrangement les imprécations lancées naguère par l'ouvrage de Bertrand de la Grange et Malte Rios (*Marcos ou La géniale imposture*), reçu ici avec tellement d'enthousiasme par nos petits porte-parole de la *pax romana* économique : Marcos, diabolique manipulateur des peuples indigènes... Un brillant fumiste internaute, victime d'une curieuse pirouette macluhanienne, car, à travers sa personne, on tirait sur le média (le Net) plutôt que sur le messenger ! Pendant ce temps, les zapatistes pouvaient se réclamer non seulement de l'appui des Indiens du Chiapas, mais de celui d'un Congrès national indigène (CNI) regroupant une soixantaine d'ethnies, dont l'impressionnante liste alphabétique débute par les Aguateco et finit avec les Zoque. Décidément, ça commençait à faire beaucoup de monde à manipuler...

Le merveilleux monde de l'information obéissant aux lois de la logique hollywoodienne, il allait donc de soi que les considérables enjeux de cette lutte fussent ramenés à un concours de popularité entre le sous-commandant et le président Vicente Fox : l'ancien élève des Jésuites contre l'ex-petit employé de Coca-Cola. En ignorant les appels du pied du second, ses invitations à une virile poignée de main en chambre close avec petite séance de photos-flashes à la clef, et en choisissant de s'en tenir à la position de négociation ferme élaborée en commun avec les forces de la société civile au nom desquelles il s'exprimait, Marcos aura

réussi à éviter le traquenard d'un show de tapes dans le dos au sommet (comme si tout allait pouvoir se régler comme ça, « entre hommes », avec une petite pincée de *machismo* empruntée à l'atmosphère des corridas). La rebuffade de Marcos fut bien sûr très critiquée : encore un caprice du Chef!... Mais outre que l'avenir allait lui donner raison, et en particulier lorsque le « génial imposteur », au dernier moment, effaça son très médiatisé personnage du processus pour donner, devant le Congrès, libre cours à la parole indigène, la réaction de Marcos était surtout conséquente avec la nouvelle forme de rapport au pouvoir que proposent les zapatistes. Cette nouvelle forme, qui nous paraît aujourd'hui bien révolutionnaire, procède d'un idéal somme toute assez banal, jadis connu sous le nom de démocratie.

Une fois la tyrannie abattue, Emiliano Zapata dédaigna le confort de la *silla* (le siège présidentiel) pour rentrer dans ses terres et y mourir parmi les siens, trahi par la politicaillerie ordinaire des profiteurs affamés de pouvoir personnel (toute révolution traîne dans son sillage cette écume sanglante portée par la vague). Marcos avait le choix : il pouvait devenir Zapata ou Carranza. Or, il est rentré dans ses terres. Le spectre de Zapata, au bout de près d'un siècle d'errance sur son cheval blanc, est bel et bien revenu hanter le pouvoir mexicain.

* * *

Un intellectuel français (Alain Touraine, je crois), présent à Mexico pendant ces journées historiques, a parlé de *révolution épistémologique* pour décrire le nouveau modèle insurrectionnel qui, n'en déplaise à certains, ne se limite ni à une poignée de sites Internet fréquentés par les gauches caviar et ecstasy, ni à ce « tourisme de la conscience » (Monsivaïs) qu'on a pu voir fleurir ces dernières années dans le Sud-Est mexicain. Dans une entrevue

accordée au très sérieux directeur de la revue *Proceso* (en couverture, le révolutionnaire affalé de travers dans ses fringues militaires fatiguées, en face d'un hôte à la mine auguste drapé dans un costume de bon goût), Marcos se présente sous les traits d'un *rebelle social* plutôt que sous ceux du révolutionnaire traditionnel. La différence est de taille, et pas seulement d'ordre sémantique. Un révolutionnaire doit prendre le pouvoir pour arriver à imposer son ordre du jour, et les grandes révolutions de l'histoire se sont toujours plantées de la même manière, au moment précis où se posait cette incontournable question du pouvoir, corrupteur absolu des beaux discours à l'état pur et des idéaux qui brûlent d'une flamme toute théorique. Le pouvoir possède sa propre idéologie. Le rebelle communautaire et social, lui, espère éviter cet écueil en travaillant à partir de la base selon un horizon de changement progressif lié à l'instauration d'une forme authentique de démocratie populaire. À ceux qui, donc, clament d'emblée que le mouvement zapatiste ne possède d'autre alternative que de reprendre les armes ou de sortir de la jungle pour s'intégrer à la vie politique du pays, Marcos a déjà répondu sans aucune ambiguïté : « ... si le zapatisme se convertit en un projet révolutionnaire, c'est-à-dire, s'il devient en quelque manière un acteur politique à l'intérieur de la classe politique, il va connaître l'échec en tant que proposition alternative. »

La rébellion chiapanèque semble bien être, en effet, le premier mouvement insurrectionnel armé à prendre acte d'un fait capital apparu en Occident au cours des vingt dernières années : la profonde (et croissante) désaffection des populations vis-à-vis de leurs institutions politiques. Pour la première fois, un groupe révolutionnaire paraît vouloir donner forme à cette méfiance généralisée née de l'impuissance des pouvoirs politiques en face des enjeux réels auxquels sont confrontées nos sociétés. Et cette transformation radicale du paradigme révolutionnaire, rendue

nécessaire par la déchéance et la dévalorisation de l'idée même de *pouvoir politique*, qui renvoie aujourd'hui à un simple instrument aux mains des instances bancaires internationales et de leurs intérêts, apparaît aussi prometteuse que bienvenue. Voilà, à mon avis, le vrai changement qui pointe à l'aube de ce nouveau millénaire. À Québec, pendant le Sommet, on pouvait voir les lettres EZLN (Armée zapatiste de libération nationale) peintes à la bonne sur un mur de briques. Le zapatisme, tout en restant fidèle à ses origines, instaure une lutte continentale. Spectaculaire retour d'une histoire refoulée, la leçon de Zapata est dans l'air, à prendre ou à laisser : un rebelle est quelqu'un qui se rebelle, et pas toujours (ô mânes de Roger Kabila...) un futur président à vie. Marcos et les siens, en somme, ont tiré de la nouvelle conjoncture mondiale les conclusions qui s'imposaient : puisque tout est spectacle, ils se sont avancés masqués à la manière des acteurs du théâtre antique pour provoquer la grande catharsis collective que réclamait l'inconscient national après plus de 80 années de pouvoir révolutionnaire usurpé, et qui, avec ses aspirations universelles à la dignité, déteint aujourd'hui sur les forces de changement à l'œuvre ailleurs dans le monde. Oui, rien d'autre que du théâtre : investir un espace, afin d'être entendu, et vu. La marche zapatiste appartient désormais au spectacle durable de l'histoire.

Il y a, bien sûr, une mode zapatiste : ces jeunes Européens fébriles qui courent les rues, à Mexico, foulard rouge noué autour du cou, bottes militaires et pantalon de treillis, le nez plongé dans la dernière biographie de Marcos. Mais se prendre pour un petit homme d'affaires et planifier sa retraite à vingt ans, ça, bien sûr, ça ne relève d'aucun effet de mode ! C'est du réalisme pur et dur. À vingt ans, tout est affaire de mode, y compris, peut-être, cette pose consistant à vouloir se détourner des diktats hérités de l'ère reagano-thatchérienne. Et si vouloir changer le monde relève d'un simple effet de mode, il faut alors encourager la mode,

quitte à devoir crier de temps à autre à la récupération. Quant au néo-zapatisme, il reste essentiellement un mouvement social dont l'actuel retentissement international tire son origine de la convergence naturelle de deux idées fondamentales : la notion de dignité des peuples indigènes, inséparable de la nécessité de préserver la diversité des langues et des modes de vie ; et le refus d'une mondialisation à deux vitesses dont l'un des effets est de menacer très précisément la richesse culturelle irremplaçable que ces peuples représentent, et à laquelle ils participent.

Une partie du petit village où je me trouvais, au Mexique, a été rasée par un violent incendie. Les pompiers ont mis environ deux heures et demie à arriver. Pendant que les flammes dévoraient les toitures de feuilles de palmiers séchées et bondissaient d'une *palapa* à l'autre le long des rives du Pacifique, on put voir trois sortes de touristes gringos se manifester : ceux qui continuèrent de tirer sur leur joint et observèrent le tout en souriant d'un air lointain et blasé ; ceux qui s'approchèrent pour prendre des photos ; et ceux qui, mus par un esprit de nécessité, se mirent en file avec les villageois pour former une chaîne humaine entre le lieu du sinistre et la mer. Ces derniers, tout au long de l'après-midi, se passèrent des seaux et des contenants de tous formats destinés à être remplis, puis vidés, armes dérisoires, les seules possibles, sur l'élément ravageur en train de détruire le bien fragile de ceux qui ne possèdent pratiquement rien. Ceux-là connurent l'expérience d'un combat spontané et fraternel en face d'un ennemi étendu et tout-puissant.

Deux semaines plus tard, assis confortablement dans un avion, je lisais, dans *La Jornada*, ces propos de l'écrivain Eduardo Galeano : « Rien de ce qui se passe au Chiapas, rien de ce qui se passe au Mexique ne nous est étranger. Dans la patrie de la solidarité, il n'y a pas d'étrangers. »

Non à la résignation et à l'impuissance

Le Sommet des peuples des Amériques

PAR PIERRE BEAUDET

Le mois d'avril au Québec a été la scène d'un événement à la fois émouvant et lourd de signification pour la société québécoise. En marge du Sommet des Amériques convoqué par les 34 États des Amériques (tous les États sauf Cuba) s'est tenu le Sommet des peuples, lequel a réuni plus de 60 000 personnes et a tenu le haut du pavé pendant plusieurs jours, volant même la vedette au Sommet officiel. Sans exagérer, on peut parler de l'éclosion d'un extraordinaire mouvement social qui, par la pluralité de sa composition, est devenu un point de repère et de référence pour bon nombre de Québécois.

Des débuts discrets : de l'ALENA à la ZLEA

Le Sommet des peuples a été le résultat d'un travail de très longue haleine, dont l'origine remonte au début des années 90 lorsque fut mis en place l'Accord de libre-échange des Amériques (ALENA), sous l'égide de Ronald Reagan, de Brian Mulroney et de l'ami des narcotrafiquants Salinas, alors président du Mexique.

À l'époque cependant, toute cette question de l'intégration des Amériques restait assez peu connue de la majorité des gens. Plus encore, les organisations sociales québécoises étaient quelque peu hésitantes : c'était en effet une période où les organisations syndicales entre autres craignaient d'abord et avant tout une rupture avec le PQ dont la direction était (et demeure) très en faveur du libre-échange.

Malgré ces hésitations, l'idée a germé et a abouti finalement à la constitution du Réseau québécois sur l'intégration des Amériques (RQIC), au départ porté par quelques groupes seulement, notamment la CSN, la FTQ, la CEQ (devenue depuis la CSQ), Alternatives et l'Association québécoise des organismes de coopération internationale (AQOCI). Peu à peu, des liens se sont créés avec des organisations du Canada anglais (regroupés dans leur propre coalition, Common Frontiers), des États-Unis et d'Amérique latine, particulièrement du Mexique, du Brésil et du Chili.

Parallèlement, les chefs d'État, confiants d'élargir l'ALENA à toutes les Amériques, s'empressaient à Miami en 1994 de lancer le projet d'une zone de libre-échange pour les Amériques (ZLEA), sorte de version macro de l'ALENA. D'emblée, le débat a été déclaré clos par les États, seules les grandes entreprises, regroupées au sein du Conseil des hommes d'affaires des Amériques ayant accès aux délibérations.

Devant ce fait, le RQIC et les autres mouvements impliqués décidaient de lancer à Belo Horizonte en 1997 l'Alliance sociale continentale (ASC), coalition regroupant une dizaine d'organisations des deux hémisphères. En avril 1998 lors du premier Sommet des Amériques à Santiago du Chili, l'ASC organisait un sommet parallèle, qui a été un demi-succès, en partie à cause de

la division des organisations sociales chiliennes. En effet, une partie importante du mouvement syndical avait décidé de s'aligner sur la Concertation, l'alliance regroupant les ex-socialistes et les partis de centre, très favorables à la continuation du projet néolibéral chilien. Lors du Sommet des peuples de Santiago toutefois, un document-fleuve sur les alternatives a été élaboré, ce qui constitua par la suite une référence pour renforcer l'ASC ainsi que ses groupes constituants, dont le RQIC.

L'effet Seattle

Au tournant de 1999, il est devenu clair pour à peu près tout le monde que le bulldozer néolibéral et libre-échangiste allait poursuivre son cours en dépit de quelques déclarations apaisantes ici et là. En parallèle est survenu cependant à la fin de l'année la bonne surprise de Seattle. La convergence des mobilisations populaires conjuguée aux divisions entre les États-Unis et l'Europe a pu aboutir au renversement de la tendance et à l'échec des négociations devant imposer un immense régime de libre-échange à l'échelle mondiale, sous l'égide de l'Organisation mondiale du commerce (OMC).

Cette nouvelle conjoncture a donné une impulsion décisive au mouvement entrepris par le RQIC. Parallèlement aux syndicats et aux quelques groupes de solidarité internationale déjà impliqués, l'idée de s'insérer dans ce débat a fait également son chemin parmi d'autres secteurs populaires, notamment la Fédération des femmes du Québec (FFQ), les groupes étudiants et communautaires et d'autres mouvements sociaux et syndicaux.

Une organisation bien préparée

Par la suite, la grande Marche des femmes contre la pauvreté et la violence créait une nouvelle dynamique, à la fois marquée par un rejet de la subordination au PQ (au moyen de projets de con-

certation et de partenariat) et un nouveau sentiment de confiance et de résistance. Cette mobilisation a eu un impact important sur tout le mouvement social, y compris les organisations syndicales. Le vent a ainsi tourné et les hésitations de certaines organisations à se mobiliser pour le Sommet des peuples se sont peu à peu évanouies.

Avec le soutien technique d'Alternatives qui a agi en tant que secrétariat du RQIC, un vaste plan d'action a été élaboré, incluant un immense mouvement d'éducation et de mobilisation populaire. Dans les mois précédant le Sommet des peuples, plus de 1000 rencontres ont été organisées d'un bout à l'autre de la province, aussi bien dans les grandes assemblées syndicales que dans d'innombrables réunions de cuisine et de rencontres étudiantes. Tout un travail de fourmi s'est fait pour préparer et former des réseaux de d'animateurs qui ont essaimé dans l'ensemble du mouvement social. Peu à peu a émergé un consensus simple mais fort : non à la ZLEA, et oui à un autre monde possible.

Parallèlement à la mobilisation québécoise il s'est produit un grand changement dans plusieurs pays d'Amérique latine où, pour la première fois, cet enjeu continental a été pris au sérieux, notamment au Brésil où les organisations sociales, le mouvement syndical et le Parti des travailleurs (PT) se sont tous retrouvés d'accord sur la nécessité de faire échec à un projet voué à consolider l'hégémonie américaine. Une mobilisation a également eu lieu au Mexique, enclenchée au début de l'année par la marche des zapatistes sur Mexico, événement hautement symbolique dans le dossier qui nous concerne, puisque l'insurrection zapatiste a d'emblée été considérée comme une réponse à l'ALENA et au projet de domination américain. Aux États-Unis, et également au Canada anglais, des groupes sociaux se sont emparés du dossier, notamment les Travailleurs canadiens de l'automobile

(TCA), le seul syndicat canadien en fait qui s'est réellement impliqué en mobilisant et en éduquant ses membres.

Au début de 2001, nous étions donc prêts. Nous avons construit un consensus large de rejet du projet de la ZLEA. Nous avons travaillé sur des solutions de rechange réellement solidaires et pluralistes, nous démarquant nettement des options conservatrices nationalistes du mouvement syndical américain par exemple.¹ À travers l'ASC à l'échelle continentale et le RQIC à l'échelle québécoise nous avions les outils qu'il fallait pour créer une mobilisation importante. Nous avons également une opinion publique de plus en plus sensible à un point de vue critique que même les médias les plus traditionnels ne pouvaient plus ignorer.

Un beau mois d'avril

Malgré tout cela, à quelques semaines de l'événement, la fébrilité était dans l'air. Lors de l'assemblée générale d'Alternatives à la fin de janvier, on discutait encore sur la possibilité de mobiliser 10 000 personnes!

Par ailleurs, l'organisation du Sommet a été perturbée par l'insertion dans le débat de groupes de sensibilité anarchiste, qui rejetaient d'emblée toute mobilisation pacifique et appelaient à une stratégie plus radicale de confrontation. Pour un temps, certaines organisations participantes ont hésité de crainte d'être associés aux casseurs. Mais rapidement, le gros bon sens a prévalu. Somme toute, la responsabilité de faire du Sommet des peuples un grand succès appartenait aux organi-

1. La grande centrale syndicale AFL-CLO s'oppose aux traités de libre-échange, mais essentiellement pour protéger ses membres et empêcher le transfert des usines américaines vers le Mexique. La principale revendication de l'AFL-CLO est de remettre en place le protectionnisme qui empêcherait l'importation de biens fabriqués en Amérique latine.

sations participantes, et à personne d'autre. Il fallait être préparés, être nombreux, être organisés.

Le matin du 16 avril, par un beau lundi de Pâques, nous étions dans l'action. Le Sommet des peuples commençait par un Forum organisé par la FFQ sur l'impact des politiques néolibérales et libre-échangistes sur les femmes. Le ton a été rapidement donné, un ton militant, affirmatif, clair. Et surtout, la salle était archi-pleine.

Le lendemain, les autres forums thématiques commençaient : sur l'environnement, le désengagement de l'État, l'éducation, les droits humains, l'agriculture et plusieurs autres thèmes. Le nombre de participants — le double de ce qui avait été prévu au début du processus —, la qualité et la diversité des interventions, l'entente créative entre les Québécois et les Latinos, sans compter le beau temps, tous ces facteurs se sont combinés pour créer, une fois n'est pas coutume, un succès inégalé. Dans les forums (le plus important a été celui que les syndicats ont organisé), l'atmosphère était studieuse. Beaucoup de participants avaient en fait été délégués et mandatés par leurs camarades, ils apportaient avec des textes, des résolutions, des propositions. Bien que la discussion ait été parfois superficielle (en partie à cause du très grand nombre de gens), on se sentait porté par une vague de fond.

La bataille pour l'hégémonie

Lors de l'ouverture officielle du Sommet des peuples le lendemain, la salle, aménagée sous un chapiteau érigé à proximité du port de Québec, était pleine à craquer. Les interventions du Brésilien Miguel Rossetto, vice-gouverneur de l'État de Rio Grande do Sul du Brésil et de plusieurs autres militants d'Amérique latine ont subjugué, ému et passionné la foule.

Tout au long de la semaine, le Sommet des peuples a occupé le centre de l'espace public québécois. Pendant quelques jours, nous avons gagné la bataille de l'hégémonie — Gramsci nous aurait félicités! — par nos arguments, la force et la puissance de nos porte-parole et une organisation sans faille qui a mis la majorité des journalistes de notre côté. Il faut dire que la tâche nous a été facilitée par le gouvernement canadien qui n'a cessé de commettre des bourdes. Même la déclaration de dernière minute, prétendant que le Sommet officiel était là pour défendre la démocratie, n'a pas convaincu grand-monde.

En fait, toute l'organisation du Sommet officiel a été bâclée, y compris l'annonce par le ministre Pettigrew que les textes secrets des accords allaient enfin être rendus publics (il devait par la suite se contredire prétextant qu'on manquait de temps pour les traduire!). Néanmoins, nous avons été assez intelligents — pour une fois! — pour bien utiliser les failles du discours officiel, notamment cette question de la non-transparence du processus, pour bien affirmer un point simple qui a finalement été saisi par une grande partie de la population, à savoir que le projet de la ZLEA ne nous réserve rien de bon! Le travail en coulisse de plusieurs intellectuels, chercheurs, économistes, notamment l'équipe du Groupe de recherche sur l'intégration continentale de l'UQAM, a permis de construire une solide critique du projet officiel.

Lors de la plénière finale du Sommet des peuples le 19 avril, le vent s'était transformé en tempête. Les rapports des forums animés de façon originale (selon le modèle de l'émission *Droit de parole*) avaient préparé le terrain à une déclaration finale forte et militante. Préparé la veille aux petites heures, le texte n'était pas une analyse nuancée, mais un cri du cœur, un appel à la mobilisation.

Fait à noter, le ton militant du Sommet des peuples a été endossé par la Conférence des parlementaires des Amériques (COPA) qui réunissait à Québec plus de 150 participants dans l'enceinte de l'Assemblée nationale.

La violence

À la fin de la semaine, le vent tournait encore. Les étudiants débarqués en force organisaient leur propre manifestation. Partis de l'Université Laval, ils étaient plus de 7 000 à défiler pacifiquement jusqu'au fameux « mur de la honte ». Arrivée là cependant, la manifestation non-violente laissa la place aux petits groupes anarchistes qui se sont empressés de défier la police, déclenchant par la suite une série d'affrontements. Peu à peu, la police effectuait un barrage de gaz lacrymogènes ainsi que diverses opérations de commandos pour briser la résistance et chasser les manifestants, y compris ceux qui n'avaient rien à voir avec les affrontements. Les médias, friands d'images sensationnalistes se sont emparés de cette situation pour transformer quelques incidents en une émeute (au plus 100 personnes ont réellement été impliquées dans les affrontements).

Cette situation avait été cependant prévue par les organisateurs du Sommet des peuples. D'emblée, la décision avait été prise de se démarquer clairement de tout acte de violence, non pas sur une base philosophique, car des situations d'oppression peuvent expliquer parfois le fait que les résistances populaires n'ont pour seul choix que de s'exprimer par la violence, mais parce que le Québec n'est pas le Chiapas ou la Palestine et parce que la lutte contre la ZLEA a plus de chance d'être gagnée par un mouvement de masse que par une poignée de guérilleros en culotte courte. Des efforts systématiques ont d'ailleurs été consentis, avant le Sommet, pour expliquer ce point de vue et responsabiliser les secteurs sensibles, notamment les étudiants. Somme

toute, cela explique en bonne partie pourquoi la violence et la casse ont été très limitées à Québec. Les interventions les plus dures ont en fait été celles de la police (utilisation sans discrimination de gaz, tirs de balles dites en caoutchouc, matraquages, etc.).

L'apothéose

En dépit de ces événements et de leur médiatisation, la grande manifestation du 21 avril a été un gigantesque succès. Deux heures après le départ, il y avait encore des manifestants qui attendaient de rejoindre la marche. En tout et pour tout, au moins 60 000 personnes en ont fait partie. Le contingent québécois était évidemment de loin le plus nombreux, les organisations syndicales en tête. À nos côtés, plus de 500 Latino-Américains, 5000 Américains mobilisés par des réseaux militants comme Jobs with Justice et Global Action Network et 4000 Canadiens, principalement des TCA et des groupes étudiants, militaient.

Des jeunes, beaucoup de jeunes, et aussi des moins jeunes, scandant un slogan ou fredonnant une chanson, costumés ou pancarte traditionnelle à la main, ont défilé pacifiquement pendant trois heures. Écologistes, syndicalistes, féministes, étudiants ou tout simplement citoyens et citoyennes, suffisamment préoccupés par l'avenir de leur pays et celui des générations futures, étaient descendus dans la rue pour signifier leur inquiétude. Pour ceux qui ont pris la peine de regarder défiler le cortège de tout entier, la variété, l'arc-en-ciel que composaient tous ces groupes et ces marcheurs était évident.

Les suites

L'enthousiasme du Sommet des peuples s'est traduit par plusieurs engagements, notamment celui d'organiser un référendum dans toutes les Amériques, quelque part d'ici l'an 2003. Nous avons éga-

lement promis de nous faire entendre encore lorsque les chefs d'orchestre de la ZLEA se remettront à la tâche. C'est une bataille qui sera certes très dure, compte tenu des enjeux. Après tout, les États-Unis et leurs alliés veulent faire dans les Amériques ce que leur projet de l'OMC n'a pas réussi à imposer au monde. Avec Bush fils à Washington, on peut s'attendre à ce qu'ils y mettent le paquet.

Une autre résolution unanime parmi les participants au Sommet des peuples a été de défendre le peuple et l'État cubains. Que l'on soit d'accord ou pas avec tous les aspects du « modèle » cubain ne change rien au fait que cet État est la bête noire des mondialiseurs et en particulier des États-Unis.

Finalement la semaine s'est conclue à Québec sur l'immense désir « d'une prochaine fois » et sur une volonté de renforcer les solutions de rechange populaires et progressistes à l'hégémonie néolibérale. Un rendez-vous a été donné dans le cadre du prochain Forum social mondial, qui doit avoir lieu à Porto Alegre, dans le sud du Brésil en janvier 2002. À cette occasion sont attendus plus de 10 000 participants du monde entier (pas seulement des Amériques) qui discuteront justement de ces propositions. Le débat devient de plus en plus chaud dans un contexte où les secteurs progressistes reprennent l'initiative dans plusieurs régions du monde, notamment en Amérique latine.

Quelque chose se passe au Québec

Le mouvement social qui émerge dans notre société est encore indéfini, fluide, mobile, hétérogène, pluriel, mais il est unanime sur au moins une chose : il dit non au secret, il exige la transparence et le débat démocratique. Il a su agir comme contrepoids, enfin, après de longues années où un seul modèle et une seule pensée dominaient tous les autres. Certes, cette alliance arc-en-ciel ne connaît pas tout et n'a évidemment pas toutes les réponses

aux problèmes de l'heure. Mais, il faut reconnaître que les organisations qui composent ce mouvement social possèdent, chacune dans son domaine, une somme formidable de connaissances et d'expertises qui leur permettent de mettre en doute le fond même de la ZLEA et des autres grands projets mis de l'avant par l'OMC, par exemple. Elles sont suffisamment renseignées pour comprendre que le but visé par tous ces accords est loin d'être strictement commercial, mais qu'il s'agit d'une restructuration quasi complète de nos sociétés. Le gouvernement américain, plus direct, parle d'une nouvelle architecture mondiale fondée sur la primauté des marchés sur les États. Nous ne pensons sincèrement pas que la population canadienne veuille que le marché domine l'État. Les populations des autres pays des Amériques non plus. À lui seul le chapitre XI de l'ALENA nous indique à quel point ce qui est dit officiellement est loin de la vérité des textes de l'entente. Nos services sociaux, nos systèmes d'éducation et de santé, même l'eau que nous buvons sont sur la table comme autant de marchandises. Et que dire de la culture, de la protection de la diversité culturelle, pour tous les pays et en particulier pour le Québec? Là encore, s'il y a consensus, il ira dans le sens inverse de ce que nos voisins des États-Unis veulent nous faire avaler. Ce sont les organisations sociales et populaires qui ont été les premières à donner l'alarme sur ces questions et à faire les mises en garde nécessaires. Jusqu'à maintenant, tout nous indique qu'elles ont eu raison de le faire.

Pas de grand soir mais une longue marche

Les résistances et les solidarités sont en train de se mondialiser, ce qui en soi est bon. Le mouvement antimondialisation s'oppose avant tout à ce que les peuples soient dépossédés du levier démocratique. Loin d'être refermé sur lui-même, c'est un mouvement internationaliste au sens où il recherche une plus grande équité et une redistribution plus juste des richesses dans chacun

des pays et entre les pays. Il y avait plus d'une trentaine de nationalités au Sommet des peuples à Québec et l'an prochain, à Porto Alegre, au deuxième Forum social mondial, il y en aura davantage. Chacun de ces événements renforce la nouvelle mouvance mondiale dont nous avons eu un aperçu à Québec. Tout ce monde s'inquiète du fait que la course folle aux profits, et donc le productivisme, met la planète entière en péril.

Durant les années 50 au Québec a germé un mouvement qui, au début, était indéfinissable mais qui a fini par aboutir à ce qu'on a appelé la Révolution tranquille. Au début, on pourfendait ceux qui voulaient nationaliser l'électricité. Ne voyait-on pas partout des communistes subvertir l'ordre social parce qu'ils proposaient d'en finir avec les processus électoraux corrompus? Se souvient-on que ce sont les mineurs de l'amiante et les étudiants qui ont secoué la cage pendant que l'establishment politique dormait en paix? Il a fallu dire non pendant quelques années avant de commencer à dire oui à autre chose. Sommes-nous en train d'assister à un phénomène semblable?

Certes, il faut l'admettre, les efforts d'opposition et les propositions nouvelles sont souvent maladroits et, dans l'empirement et l'enthousiasme, les coins se tournent un peu rond. Il y a certes des bavures qui sont à déplorer et surtout à ne pas répéter. Mais ce qu'il faut surtout retenir, c'est qu'il existe désormais un fort mouvement social, solide, diversifié, animé par des principes de démocratie et de justice sociale, qui dit non à la résignation et à l'impuissance. Et c'est déjà un bon début.

La « clause démocratique » peut-elle aider au développement des pays du Sud ?*

PAR FRANÇOIS DEMERS

Les États-Unis avaient un évident intérêt tactique à invoquer la démocratie pour interdire l'accès de Cuba au Sommet de Québec. Mais le ralliement des partisans de la mondialisation économique à la « clause démocratique » incite à examiner d'un peu plus près ce régime politique particulier, la démocratie, que l'on voudrait ainsi exporter. C'est une opération de cette sorte que propose le texte qui suit, avec l'idée que nous sommes ici en présence d'un usage stratégique de la notion de démocra-

* Cet essai a été inspiré par la fréquentation du Mexique tout au long de la décennie 1990, période cruciale de la démocratisation de ce pays, qui avait été précédée d'une décennie où le pays est passé du statut de second monde (en voie d'industrialisation sur une base autonome) à celui de zone de tiers monde intégrée à ce titre dans l'économie nord-américaine par le traité de libre-échange (ALENA). Évidemment il émerge aussi de lectures, de théories et de concepts d'auteurs divers : au premier chef, de Nicolas Hayoz à propos de Niklas Luhmann pour l'autonomie des systèmes, de Noberto Bobbio et de Norbert Elias pour la démocratie représentative, de Gilbert Laroche et Jean-François Thuot pour le postmodernisme, la démocratie représentative et la démocratie fonctionnelle.

tie par les pays du Nord, usage qui suppose bien plus qu'une neutralisation de son potentiel révolutionnaire. Mon argumentation insiste avec une triste ironie sur certains aspects ambigus et paradoxaux de la démocratie contemporaine dans les pays développés, plus spécifiquement au Canada (Québec) et au Mexique.

La promotion des droits humains

L'avancée de la démocratie en terre canadienne et québécoise au cours des 20 dernières années a projeté à l'avant-scène les gains indéniables que sont l'affirmation des identités (culturelles) particulières : femmes, homosexuels, autochtones, minorités francophones ou anglophones, etc. La politique s'est ainsi alignée davantage sur le peuple réel, diversifié, différencié, plutôt que de tenter comme avant de l'uniformiser, par la contrainte et l'influence, au nom d'un Bien supérieur. Du point de vue des individus et des minorités, il s'agit là, à l'évidence, d'un net accroissement de notre marge de manœuvre et de notre dignité. D'un point de vue plus abstrait, on peut avancer que cette évolution correspond à un progrès souhaitable, puisque les systèmes d'action — dans ce cas-ci, celui de la culture au sens anthropologique du terme — s'autonomisent et, plus spécifiquement, libèrent peu à peu leurs activités, une à une, de l'emprise de la politique (et de l'État). Par contre, cette avancée s'accompagne d'une exacerbation des différences et d'une accélération de la compétition entre individus et groupes.

Au Mexique, le processus de démocratisation n'a pas pris les mêmes accents : il a proposé de « libérer » l'industrie, le commerce et la finance de l'encadrement étatique afin de relancer le progrès économique et l'essor de la consommation. Le virage néolibéral du président Miguel de la Madrid au début des années 80, les grandes manœuvres de Carlos Salinas de Gortari au tournant des années 90, les petites d'Ernesto Zedillo, son successeur, et enfin

l'élection de Vicente Fox à la présidence au printemps 2000 auront constitué des étapes et des visages successifs de cette promesse. Ainsi, dans ce pays comme dans plusieurs autres, dont ceux de l'Europe de l'Est, l'accès à la démocratie est-il d'abord et avant tout une proposition de solution au problème du développement, au sens que ce mot a pris dans le langage courant, soit l'accès d'une population à une plus grande consommation, éventuellement à celle des pays dits développés. Les Mexicains, comme la plupart des autres peuples, ont noté la concomitance entre démocratie et succès économique dans les pays du Nord. Après l'échec de l'alternative communiste ou socialiste, ils se sont inclinés devant l'hypothèse que la première, la démocratisation, est la condition nécessaire, et suffisante, du second, la croissance économique.

La vérité de cette équation n'obtiendra sans doute pas confirmation ou dénégation convaincante autrement que par l'expérience historique des peuples. Par contre, dès à présent, il est possible d'examiner de plus près son premier terme : qu'est-ce au juste que la démocratie que ces sociétés importent des pays développés ? Premier constat : cette démocratie-là est adaptée à son environnement (au Nord). Elle est l'héritière d'une riche histoire d'idées et d'événements, mais elle est aussi un réarrangement de cet héritage à l'intérieur d'une configuration nouvelle qui relie le régime politique à d'autres éléments contextuels et qui en fait, dans sa version de pointe contemporaine, un instrument de paralysie optimale de la politique, quand on définit celle-ci comme l'addition des possibilités d'action de l'appareil permanent de l'État (ministères, entreprises d'État, tribunaux, etc.) et l'ensemble des activités liées au contrôle du gouvernement (chambres législatives, exécutif, partis, etc.).

Cette proposition en forme de conclusion repose sur l'observation de la vie politique de pays développés comme la

France, le Canada et les États-Unis où la politique est sommée de se retirer dans ses terres propres, c'est-à-dire de se limiter à certaines activités de police et de charité ainsi qu'au jeu électoral. Elle prend acte de l'emprise sur le débat politique dans les pays développés et plus particulièrement dans les Amériques, de cette filière de la pensée anglo-saxonne qui, depuis le début, présente la démocratie comme un moyen de lutter contre le pouvoir de l'État-Léviathan.

Les métamorphoses de la démocratie

Pour les fins de la discussion, oublions les Grecs et commençons l'histoire de la démocratie aux ^{xvi}e et ^{xvii}e siècles. Au commencement donc, à l'ère dite moderne, il y eut l'émergence des bourgeois (artisans, commerçants, banquiers, scribes) comme acteurs sociaux revendiquant une place à la table du Pouvoir détenu par les nobles et le haut clergé. Il s'agissait pour eux tout à la fois de partager ce pouvoir (politique) et de soustraire à son action la sphère de la vie privée et, au premier chef, celle la propriété privée, la leur. Cette histoire est bien connue. Elle correspond aux balbutiements de l'idée de démocratie, en Angleterre notamment, avant les révolutions, la française et l'américaine. Puis, la bourgeoisie s'est appelée peuple, et le nombre de personnes réelles obtenant leur place au sein de ce peuple s'est étendue jusqu'aux Noirs, jusqu'aux femmes, au ^{xx}e siècle. Leur présence à la table du pouvoir est devenue l'affaire d'élus. Ces élus ont été sacrés « représentants » du peuple, c'est-à-dire d'une masse de citoyens abstraits et rationnels, imaginés et modélisés tout au long des ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles par les penseurs des Lumières.

Au nom du bien commun et des intérêts collectifs dont ils devaient se faire les porteurs et les définisseurs, ces représentants pouvaient au besoin agir contre les intérêts particuliers,

considérés souvent comme bas et mesquins. Ces représentants (ce sont encore en majorité des mâles) devaient être d'une qualité morale supérieure puisqu'ils étaient responsables d'un service public, et d'une qualité intellectuelle supérieure également, puisqu'ils étaient chargés de prévoir l'avenir afin de planifier l'action du pouvoir étatique en conséquence.

Pendant la presque totalité du xx^e siècle, certains représentants prétendirent avoir découvert la vérité (de l'Histoire) et savoir mieux que les autres où se trouvait le bien de tous; ils imposèrent leurs croyances à travers des régimes autoritaires, contre le peuple et au besoin contre les bourgeois (les industriels, les commerçants et les banquiers). Dans la majorité des régimes libéraux, les représentants développèrent suffisamment leur influence pour étendre la zone d'action de la politique dans de multiples directions et parvenir ainsi à instaurer des États-providence. Tous ont pu noter la tendance générale des représentants, quels qu'étaient les régimes politiques, à invoquer un idéal du bien commun et à l'imposer aux autres, à travers une rhétorique, des normes, des lois et des règlements qui, sans limites de principe, pouvaient s'étendre à tous les aspects de la vie.

Les années 1980 auraient marqué la fin de ce cycle. Chose certaine, des États comme ceux du Canada et du Mexique, jusque-là interventionnistes et protectionnistes sans pudeur, chacun à sa façon, se sont mis à rétracter leurs tentacules au début de cette décennie-là.

Vers la fin du cycle, l'ensemble des représentants, désormais nommé la classe politique, fut défini de plus en plus crûment de divers côtés comme un groupe particulier lui-même intéressé, qui travaille pour lui-même en cachant ce fait sous toutes sortes de discours généreux et qui, au fond, cherche surtout à

affirmer son pouvoir et à tirer des bénéfices financiers et symboliques de ses activités. L'échec des régimes communistes et l'effondrement de plusieurs régimes autoritaires paraissent d'ailleurs illustrer pleinement cette thèse : on n'a pas fini de découvrir et de révéler les histoires d'horreurs et de mensonges éhontés commis par des dirigeants, pourtant considérés comme éclairés, en place durant la guerre et l'après-guerre.

Aussi, de manière étonnamment rapide, les hommes politiques perdirent leur aura mystique, et dégringolèrent... jusqu'à l'affaire Lewinsky. Évidemment, leur champ d'activités professionnelles : la politique et les affaires de l'État, fut discrédité en même temps. Enfin, dans les années 80, s'accrochèrent les pressions d'un certain milieu économique des pays développés pressé de profiter de l'ouverture politique des frontières protectionnistes par suite de « la victoire contre le communisme » pour déployer sur tout le globe les possibilités de la nouvelle économie appuyée par les nouveaux moyens de communication (NTIC) et les techniques de gestion souple : intéressement des travailleurs, sous-traitance et circulation des marchandises en flux continus. Il importait de libérer le système économique de la politique. Ces conditions ont formé le creuset du discrédit actuel de la politique et de son repli volontaire.

C'est ainsi que la démocratie d'aujourd'hui est toujours un moyen devant assurer la compétition pacifique pour l'accès au pouvoir gouvernemental. Mais c'est une activité qui a perdu beaucoup de son lustre. Et surtout, le pouvoir dont il est question s'est dégonflé. Il ne prétend plus gérer le devenir global de la société. Il entend se limiter à quelques activités indispensables : combattre la violence et assurer un soutien minimal aux plus pauvres, etc. Il proclame son respect de l'autonomie du système religieux, du système économique, de la puissance militaire

(américaine)¹, de la culture elle-même, en jurant un appui indéfectible à l'État de droit, aux droits de la personne et des minorités. Ces engagements forment aujourd'hui la base du consensus de la vie politique un peu partout dans le monde, dont au Canada, au Québec et au Mexique. Chaque homme public rivalise d'ardeur et d'imagination dans sa promesse d'une action gouvernementale limitée, autolimitée et autolimitante.

Vers la paralysie optimale du politique

Le passage de l'État social (providence) à l'État minimal est soutenu par un changement global de perspective philosophique et de sensibilité culturelle dans les pays développés, que plusieurs nomment la postmodernité et dont les signes sont multiples. La vie culturelle et politique est désormais dominée par la démythification de la transcendance et la perte conséquente du sentiment d'un ordre central et supérieur. La norme s'est aplatie sur le fait, la désillusion politique s'est généralisée et l'attrait pour les grands récits émancipateurs s'est perdu. Avec « la fin de l'Histoire », la pensée est sortie (enfin ?) de cette vision du monde et du politique héritée du siècle des Lumières, qui confiait à la raison humaine la double mission de mettre de l'ordre dans le monde et de conduire l'humanité au progrès, conception qui reposait sur la confiance en l'avenir et la conviction que l'homme allait connaître une amélioration croissante de son sort, grâce aux efforts de sa raison et de l'État qui incarnait la Raison et la Science à l'échelle sociale.

De fait, plusieurs expériences historiques sont venues éroder la conviction d'un progrès inévitable. Il y a eu le communisme et les bureaucraties rigides et tâtilloannes des social-

1. Dans un système international militairement unipolaire (les États-Unis) où l'OTAN a un statut équivalent aux autres grands organismes technocratiques mondiaux tel le FMI.

démocraties pour mettre en lumière la perversion possible des bonnes intentions ainsi que les trop nombreux dérapages sur la voie de l'amélioration. Il y a eu le nazisme, les guerres de faible intensité et la torture généralisée comme instrument de lutte contre le terrorisme et la subversion, pour faire douter de l'arbitrage possible par la raison. Il y a eu la bombe atomique, la crise environnementale et aujourd'hui les manipulations génétiques pour ébranler la croyance en un avenir meilleur pour l'humanité.

Enfin, plus profondément encore, il y a l'effet corrosif de la science qui n'est plus faite, depuis Einstein et Heisenberg, d'un corpus de vérités découvertes et démontrées une fois pour toutes mais plutôt d'un ensemble de vérités temporaires à portée limitée, centrées sur l'efficacité. La science d'aujourd'hui devient même un enjeu central des discours intéressés de divers acteurs sociaux, au premier chef des scientifiques eux-mêmes. Bref, l'action critique de la raison a fini par s'exercer sur toutes les formes d'absolu et de vérité, y compris sur elle-même. À long terme, elle aura tout « désenchanté » au sens de Max Weber.

Ce contexte intellectuel facilite la réalisation d'une autre promesse de l'idée démocratique, celle qui, depuis le début, cherche à permettre l'expression publique de chacun et à fonder la légitimité du multiple. Au commencement, en effet, si on revient une nouvelle fois à l'histoire mais sous un autre angle, quand la société se libère des rôles et modèles de droit divin, se produit une ouverture à l'affirmation des différences entre les individus et les groupes. Les penseurs fabriquent les discours qui valorisent la différenciation et l'individuation. En premier lieu, pour démarquer les bourgeois, ceux qui ont du bien et de la culture, contre la noblesse qui a du bien mais qui valorise l'inculture. Puis, pour se distinguer du peuple qui n'a ni bien ni culture.

C'est l'onde de choc contemporaine de cette différenciation croissante que certains nomment, en matière politique, la « démocratie fonctionnelle ». La culture contemporaine serait en effet caractérisée par la disparition des points d'ancrage culturels qui permettaient d'unir sous des modèles communs un peuple de plus en plus diversifié et fragmenté par les différences identitaires. Il s'agit là d'un autre changement majeur dans le monde de la politique par rapport à l'époque de la « démocratie représentative » alors que les élus pouvaient invoquer le bien commun, les valeurs collectives et le service public pour se détacher des intérêts particuliers de leurs électeurs et leur imposer des normes communes. Maintenant, la référence à un citoyen abstrait, « idéal », rationnel et raisonnable, ne fait plus sens.

Dans ces nouvelles conditions, le politicien devient un spécialiste du rassemblement de coalitions plus ou moins circonstancielles, d'individus et de groupes prêts à voter pour lui dans telle ou telle élection. Les partis manipulent constamment leurs programmes non pas pour y affirmer des projets stables et défendre des « causes » mais pour plaire au plus grand nombre possible. Les politiciens qui réussissent bien sont ceux qui parviennent à construire et reconstruire constamment des coalitions capables d'assurer leur majorité électorale. Les partis, auparavant fièrement programmatiques, se convertissent à l'opportunisme, ou bien sont marginalisés. La politique se replie ainsi sur la rotation des élus et offre désormais très peu de perspectives de changements profonds. De telle sorte qu'en bout de compte, vivre en démocratie signifie qu'une classe politique consomme l'essentiel de ses énergies et de ses ressources au jeu démocratique, c'est-à-dire dans les activités cycliques de renouvellement du pouvoir parlementaire : élections à répétition, politiciens-vedettes, sondages, conventions et rallyes à grand déploiement, etc. Par ailleurs, la portée de l'élection des uns ou des autres a tendance

à se restreindre au changement des bénéficiaires de la distribution des biens financiers et symboliques, limités, que détiennent encore le gouvernement et l'État.

La vie démocratique américaine en est l'illustration exemplaire. D'une part, elle est la vitrine de cet indéniable progrès qu'est une intervention minimale de l'État et du gouvernement dans l'affirmation des différences et des identités. La scène politique américaine survalorise l'affirmation individuelle et l'émotion en public. D'autre part, « l'Amérique » paraît incarner la vérité de la corrélation forte entre réussite économique et autonomie du système économique. Quoiqu'il y ait des doutes : certains osent parler d'un complexe militaro-industriel... D'autres soulignent qu'en matière de politique étrangère, la société américaine, guidée par sa prétendue mission messianique, soutient avec enthousiasme un État fort... et ses multinationales.

Démocratie et mobilisations collectives

La démocratie est un régime politique mis au point par l'Occident et qui a accompagné le succès économique des pays de cette zone, la seule ou presque (il y a le cas japonais et ses satellites) qui ait atteint le développement. Il est logique de penser que la forme que prend la démocratie aujourd'hui dans ces pays correspond à l'étape présente de ce développement. Or les sociétés développées n'ont plus besoin de se développer. Elles le sont. Trop même, et mal, soutiennent divers penseurs. C'est pourquoi les sociétés développées, n'ayant plus besoin du politique pour se développer — l'essentiel se passant à un autre niveau, celui de la globalisation et des organismes mondiaux —, la démocratie peut se dédier à immobiliser le politique.

Mais la problématique n'est pas la même dans les pays moins développés, tel le Mexique, qui sont bénéficiaires du

« transfert » de la « technologie » sociale nommée démocratie. Très nettement, la libération des différences et des identités apportée par la démocratisation est un gain. Mais l'arrivée de la démocratie promet aussi la relance économique et des retombées rapides de la croissance dans la vie quotidienne de la majorité. Cette promesse repose paradoxalement sur des croyances et un comportement qui enjoignent la démocratie de ne plus se mêler de l'économie. De ce côté, tous attendent que le libre commerce transfrontalier et le marché mondial produisent le développement de tous. Ce qu'on demande au gouvernement, c'est de libérer la place et de la garder libre pour les autres intervenants : le marché, les individus entrepreneurs, les organismes technocratiques (Fonds monétaire international, Banque mondiale, etc.) et les organisations non gouvernementales (ONG) mondiales et nationales, lesquelles sous-traitent les programmes d'aide internationale et animent les « sociétés civiles » nationales face à, sinon contre, leurs États.

Cette technologie sociale, la démocratie, que le Sommet de Québec promet de « transférer » au Sud limite donc son impact de transformation à la seule affirmation publique des individus et des groupes. Ce qui n'est pas rien. Mais le pouvoir politique dont les citoyens actifs vont chercher à s'emparer démocratiquement va consommer l'essentiel de leur énergie (à tenter de surmonter les divisions et à former des coalitions) et, de toute façon, les consensus vont interdire à « leur » État d'intervenir dans la vie économique.

À ces limitations importées, il faut ajouter les limitations traditionnelles de la vie démocratique en Amérique latine, caractérisée par un écart abyssal entre la minorité des possédants et les masses populaires. Il est vrai que la démocratie contemporaine fait la promotion de l'État de droit en promettant ainsi de pro-

téger le peuple réel des contrôles de ses « représentants », de leurs abus et excès. Mais, depuis longtemps, les élites latino-américaines sont passées maître dans l'art de la corruption et du contournement des textes de loi (y compris en matière de droits humains, au besoin par les coups d'État et les assassinats). Face à la démocratie que le Nord veut leur imposer aujourd'hui, elles ont par ailleurs les moyens d'apprendre rapidement les subtilités de la politique-spectacle nord-américaine, là où ce n'est pas déjà fait.

C'est ainsi que l'effet paradoxal de la démocratisation pourrait bien être de neutraliser la politique en matière de développement, plus spécifiquement en introduisant un verrou supplémentaire pour barrer la porte de l'autodéveloppement national. Cela sera évidemment une bonne chose si l'autonomie des autres acteurs devait se révéler aussi fructueuse que le promet l'air du temps.

Mais si jamais les promesses n'étaient pas tenues et qu'il fallait de nouveau convoquer la politique pour qu'elle s'occupe activement du développement ? Faudra-t-il alors retourner à des régimes autoritaires, non démocratiques dans le sens du non-respect des droits humains et des droits des minorités, pour obtenir les mobilisations nécessaires aux bonds en avant, sur des périodes suffisamment longues ? À la façon chinoise ?

Ou, au contraire, si les régimes démocratiques doivent demeurer des acquis, la question se pose d'imaginer dès à présent de quelle façon une démocratie qui incite à la production routinière et énergivore de coalitions éphémères pourrait contribuer à des mobilisations générales de longue durée, dans des conditions qui exigent des sacrifices individuels ? À l'intérieur des régimes démocratiques d'aujourd'hui, le défi de l'action politique

significative n'est plus, comme au ^{xx}e siècle, de découvrir comment organiser la prise du pouvoir, au besoin par un coup d'État ou une révolution armée, pour imposer des politiques de bien commun, mais de savoir comment construire une majorité de citoyens — par ailleurs si divers — et de la convaincre d'appuyer avec persévérance, cela veut dire pendant plusieurs mandats électoraux, tel ou tel programme qui ne produira probablement pas de résultats miraculeux. Cela suppose une forte dose des valeurs de solidarité, de générosité et d'entraide dans les électors, une condition dont la démocratie contemporaine dans les pays développés ne fait manifestement pas la promotion.

Exploitation et pluralité des dominations*

PAR DANIEL BENSAÏD

Il faut tout d'abord se féliciter de ce dialogue entre des universitaires se réclamant, à un titre ou à un autre du marxisme critique, et des représentants de la sociologie critique. Il est même surprenant que cette rencontre intervienne si tard, puisque nous nous sommes, depuis quelques années, retrouvés pour la plupart engagés dans des causes communes (sur les grèves de 1995, sur le soutien aux sans-papiers, sur la perspective d'une Europe sociale, et même — dans une large mesure — sur la guerre des Balkans). Mais les relations n'ont pas été au-delà d'une cohabitation polie. À croire que le milieu universitaire, peut-être traumatisé par des pratiques passées, s'en tient à une prudente coexistence (plus ou moins pacifique) au détriment de la franche discussion, qui peut fort bien être amicale. En tout cas, le dialogue d'aujourd'hui marque une double rencontre, entre deux cultures critiques d'une part, mais aussi — à en juger par les intervenants et par la composition de la salle — entre générations. Disons pour simplifier

* Exposé présenté lors d'un séminaire de Pierre Bourdieu.

que les « marxistes » ici présents sont des rescapés (valeurux sans doute) des années soixante et soixante-dix, alors que les sociologues critiques appartiennent plutôt à la génération qui s'est formée aux sciences sociales dans les années 80 ou 90.

Souhaitons donc que nos échanges contribuent à une meilleure compréhension réciproque.

D'importants points d'accord

Il est peut-être utile, pour éviter tout malentendu, de commencer par rappeler ce qui me semble constituer une plage importante d'accord, et que je résumerai en quatre points.

1. Tout d'abord, nous partageons une critique des conceptions essentialistes ou substantialistes (appliquée notamment à l'analyse des classes sociales). Une approche sous l'angle de rapports et de relations me paraît non seulement compatible, mais cohérente avec un aspect crucial à mes yeux de la critique de l'économie politique chez Marx. La valeur n'y joue pas le rôle d'une substance. Pas plus que le capital ne se présente comme une chose économique. Ce sont bien des rapports sociaux, un système de relations historiquement déterminées des hommes entre eux et des hommes avec leurs conditions naturelles de reproduction. D'où la logique du Capital comme logique du devenir et non pas de l'être ou de l'essence.
2. Nous pouvons de même nous référer à ce que j'appelle un constructivisme raisonnable, dont le livre d'Edward Thompson sur *La Formation de la classe ouvrière anglaise* offre un bon exemple. Il met en effet en rapport l'évolution des techniques, des conditions et de

l'organisation du travail, avec la formation d'un discours et de pratiques sociales constitutifs de « la classe ouvrière anglaise ». On peut interpréter dans une perspective analogue la dialectique entre la classe probable et la classe mobilisée chez Bourdieu, en soulignant que ce constructivisme ne se réduit pas à une convention ou à jeu de langage. Il renvoie à des transformations réelles. Sinon, pourquoi la classe serait-elle probable plutôt qu'improbable ?

3. Nous sommes encore d'accord pour prendre en compte la pluralité et la complexité des appartenances qui font la singularité de chaque individu. On est ceci et cela, ou encore cela : travailleur salarié, femme, de telle origine, de telle langue, de telle région, etc., et l'accent entre ces appartenances se déplace dans les comportements en fonction de situations concrètes. Le titre de Bernard Lahire, « l'homme pluriel » convient donc, voire la formule de « moi multiple ». Mais considérer l'homme pluriel ne signifie pas se résigner à l'homme en miettes ou au moi dispersé (que suggèrent les expressions du type « s'éclater en prenant son pied »). Une certaine image du démembrement corporel renvoie davantage à des désordres psychiques qu'à une libération. D'où l'importance qu'il y a à repérer, dans une situation donnée, ce qui fait nœud entre diverses appartenances et constitue la personne comme telle.
4. Enfin, la théorie de la pluralité des champs (et des capitaux) peut sans aucun doute aider à penser la pluralité des modes de domination spécifiques et la discordance des temps (les phénomènes d'asynchronie

ou de non-contemporanéité). Ainsi, les différents champs ne se transforment pas au même rythme. Les rapports de classe, les rapports de sexe, les rapports de la société à l'écosystème obéissent à des temporalités différentes et ce n'est pas parce qu'on a adopté une loi sur l'appropriation sociale qu'on en a fini avec le complexe d'Œdipe. Cette discordance des temps est du reste présente chez Marx, sous forme du « contretemps », et chez Althusser dans sa critique de l'historicisme. Il serait par ailleurs intéressant de confronter la théorie des champs avec la théorie des « corps sociaux » développée par Claude Meillassoux à partir de ses recherches anthropologiques, qui permet notamment de renouveler l'étude des phénomènes bureaucratiques.

Pluralité et articulation

Cette problématique de la pluralité des champs soulève cependant une question qui peut être lourde d'implications stratégiques. Si les différents champs étaient simplement juxtaposés, à la manière d'une mosaïque sociale, les dominé(e)s de ces champs pourraient nouer et dénouer des alliances conjoncturelles et thématiques (c'est d'ailleurs le présupposé des coalitions « arc-en-ciel » à géométrie variable dans les pays anglo-saxons), mais leur convergence ou leur unification n'aurait aucun fondement réel. Tout effort pour les rassembler relèverait alors d'un coup de force et d'un pur volontarisme éthique. On retomberait là dans les pires formes de notion d'avant-garde. À moins justement de s'accommoder de la dispersion sans projet commun et d'assigner aux divers mouvements sociaux un simple rôle de groupe de pression sur la représentation politique, mais en aucun cas d'alternative aux politiques en vigueur.

Cette question épineuse est la plupart du temps éludée par un artifice de langage. On invoque « l'autonomie relative » des différentes dominations et des différents mouvements, ou encore « l'articulation » des champs, voire leur « homologie ». Ces formules apparaissent comme des jokers qui récusent le problème bien plus qu'ils ne le résolvent : pourquoi y aurait-il en effet homologie entre les champs ? comment leur articulation est-elle pensable et possible ? et si leur autonomie est relative, par rapport à quoi l'est-elle ?

Un premier élément de réponse porte sur le fait que tous les champs (économique, politique, sociologique, voire médiatique ou philosophique) ne sont pas équivalents. « Dans les sociétés contemporaines, souligne Bernard Lahire, l'univers économique n'est pas véritablement distinct des autres univers » : même lorsqu'il cultive son autonomie au plus haut degré, un champ rencontre toujours, à un moment ou à un autre, « la logique économique qui est omniprésente ». Pierre Bourdieu souligne pour sa part que le champ politique présente la particularité de ne pouvoir « jamais s'autonomiser complètement », dans la mesure où il établit des principes de vision et de division pertinents qui renvoient à la structure d'ensemble et à la reproduction sociale. Ainsi, le fait de privilégier une vision en termes de classes et de luttes de classes, contre une vision selon laquelle le clivage déterminant serait entre nationaux et étrangers, renvoie à des problèmes économiques et sociaux autant que symboliques.

Enfin, par son titre même, *Le Nouvel Esprit du capitalisme* de Boltansky et Chiapello implique la reconnaissance d'un certain degré de cohérence systémique, que l'on retrouve dans leur souci de ne pas considérer exploitation et exclusion comme des phénomènes séparés mais comme les deux faces d'un même processus. Leur livre marque ainsi un mouvement qui revient de

la micro-sociologie (et de ses apports indiscutables) à une macro-sociologie. De même, après l'engouement pour la micro-histoire, ses biographies et ses monographies, l'intérêt récent pour les grandes fresques globalisantes, celles de Furet, d'Hobsbawm ou de Wallerstein, montre une évolution analogue. Concernant l'histoire, Robert Bonnaud, dans ses chroniques de la *Quinzaine littéraire*, avait depuis longtemps souligné les enjeux méthodologiques et les conséquences théoriques de ce débat.

Il y a cependant un point sur lequel le livre de Boltansky et Chiapello semble hésiter, c'est sur le dédoublement de ce qu'ils appellent la critique artiste (mettant l'accent sur les phénomènes d'aliénation) et la critique sociale (mettant l'accent sur les injustices et les inégalités). D'un point de vue descriptif, la distinction est opératoire : alors que les deux critiques semblaient étroitement liées dans les années soixante et soixante-dix, elle paraissent s'être dissociées (voire opposées) dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix. Ainsi distingue-t-on aujourd'hui les questions sociales (volontiers qualifiées de ringardes) des « questions sociétales » qui concernent la modernisation des institutions, des rapports de sexe, ou de l'approche de l'environnement. La séparation se retrouve ainsi aussi bien dans les discours gouvernementaux que dans le vocabulaire de Daniel Cohn-Bendit.

Elle a été illustrée à merveille dans un article de Jacques Julliard opposant la gauche sociale et la gauche morale, les grèves corporatives de décembre 1995 et la solidarité généreuse avec les sans-papiers de février 1997, la couleur sépia des prolétaires à la couleur vive et aux lumières intenses des cinéastes, les pétitionnaires universitaires d'antan aux pétitions professionnelles des nouveaux intellectuels. Outre le fait que cette distinction est excessive (si l'on regarde les forces syndicales, politiques et associatives impliquées dans ces différents mouvements, on constate

l'existence d'un important tronc commun), elle soulève un problème d'interprétation. S'agit-il d'une dissociation durable, renvoyant à des transformations de fond de la société, ou d'un effet conjoncturel des défaites politiques et sociales subies au cours des deux dernières décennies ? Ainsi, tout en reprenant à son compte bien des thèmes de la postmodernité, Richard Rorty met en garde contre le fait qu'elle puisse devenir l'idéologie du pessimisme et du renoncement, par intériorisation de la dégradation des rapports de forces sociaux.

Boltansky et Chiapello ne se prononcent pas sur ce point. J'estime pour ma part, qu'il y a bien des différences, entre critique sociale et critique artiste, qui renvoient à des couches et à des priorités différentes selon les positions occupées dans la distribution et la hiérarchie sociale. Mais ces différences ont été poussées jusqu'à la dissociation par les effets des années quatre-vingt, c'est-à-dire par des conditions politiques conjoncturelles. En effet, une tendance lourde est à l'œuvre au cours de ces mêmes années, celle qu'on désigne par le terme imprécis de « mondialisation ». Si l'on précise qu'il s'agit bien d'une mondialisation marchande liée aux formes contemporaines d'accumulation du capital, il apparaît alors que le Capital et la marchandisation du monde sont, bien plus qu'au siècle passé, les grands agents de l'unification. Leur grand récit ventriloque a survécu à la mort annoncée des méta-récits. Aujourd'hui plus qu'hier encore le Capital est le grand sujet impersonnel à l'ombre duquel, comme le dit Jean-Marie Vincent, nous sommes condamnés à penser. C'est ici qu'interviennent les notions décisives d'aliénation, de fétichisme, de réification, qui ont à voir avec le statut même du travail salarié.

Une question importante surgit à ce propos. Ne risquons-nous pas, à insister sur ces phénomènes qui placent le dominé en

situation subalterne par rapport aux dominants, ou à souligner la logique implacable de la reproduction sociale, de faire de la domination, sous ses diverses formes, un cercle de fer sans issue? Quelle possibilité y a-t-il de résister et de briser le cercle?

La grande logique du Capital

Dire que le Capital est le grand sujet de l'époque, dont la fausse totalité (la totalité abstraite) pèse de tout son poids dans tous les domaines de la vie sociale, peut apparaître comme une simple formule magique. On peut pourtant revenir à la notion de surdétermination utilisée par Althusser (et dieu sait que je n'ai jamais été althussérien). Elle évite les notions peu dialectiques de reflet ou de simple causalité mécanique entre structures. Nous aurions ainsi affaire à différentes contradictions surdéterminées par la logique du capital. L'hypothèse ne manque pas d'arguments pour peu que l'on rentre dans les modalités concrètes des différentes « articulations ».

1. Les périls écologiques ne se limitent certes pas à l'écocide capitaliste (la mer d'Aral ou Tchernobyl illustrent les possibilités tout aussi désastreuses d'un écocide bureaucratique). Il n'en demeure pas moins qu'ici et maintenant, dans une formation sociale historiquement déterminée, la question des rapports de l'humanité à ses conditions naturelles de reproduction est surdéterminée par la loi de la valeur, c'est-à-dire par la réduction des rapports sociaux à une « mesure misérable » (celle du temps de travail abstrait). Les débats sur le rôle et le montant des éco-taxes ou sur l'institution d'un marché des droits à polluer illustre bien le danger qu'il y a à confier aux arbitrages courts (en temps réel, dit-on, comme si le temps long était irréel!) des phénomènes comme le réchauffement du

climat, les conséquences de l'effet de serre, le stockage des déchets, la déforestation qui relèvent d'une autre temporalité et d'autres rythmes (séculaires, voire millénaires). De même, si les questions ouvertes par les biotechnologies quant à l'humanité que nous voulons ou ne voulons pas devenir, ne sont pas réductibles à des critères de classe et à des impératifs de profit. Mais, ici et maintenant, encore, on ne peut dissocier la gestion de ces possibilités nouvelles du contexte marchand de leur découverte et de leur utilisation, du cauchemar attaché à la marchandisation du vivant, des organes, des embryons, des gènes, et pourquoi pas, demain, des clones.

2. L'oppression des femmes (indissociablement sociale, sexuelle, symbolique) ne date pas de la formation de l'économie-monde marchande. Elle lui est bien antérieure. Et l'on peut craindre, hélas, qu'elle survivra au règne de la propriété privée et du profit. C'est d'ailleurs la raison d'être stratégique fondamentale d'un mouvement autonome des femmes. Mais les formes de la domination et de l'oppression se transforment avec celles de la formation sociale. Le développement du capitalisme n'a pas créé l'oppression, mais il l'a sans aucun doute remodelée et façonnée. Que l'on lise ou relise Michelet, Philippe Ariès, et, plus près de nous, la littérature féministe des années soixante-dix (dont les deux numéros spéciaux de *Critique communiste* ou le livre coordonné par Nicole Chevillard). Il apparaît clair que la valorisation sociale de la production marchande et du travail salarié dévalue et refoule le rôle du travail domestique, modifie le rôle de la famille dans la reproduction sociale,

redéfinit le partage entre sphère publique et sphère privée. Il en résulte une étroite imbrication entre division sociale et division sexuelle du travail. C'est pourquoi, ici et maintenant, la lutte contre l'oppression est indissociable stratégiquement de la lutte contre l'exploitation. Cela ne signifie nullement que la première s'éteigne spontanément sous l'effet de l'appropriation sociale. Mais la transformation des rapports de production et de la division sociale du travail poserait inévitablement cette question de l'oppression dans les rapports de sexe dans un contexte nouveau, à partir de rapports de forces différents.

3. Il arrive de plus en plus souvent (signe des temps) que l'on oppose les appartenances nationales aux appartenances sociales, comme si la nationalité transcendait les autres déterminations sociales. Pourtant, à moins de tomber dans une conception naturaliste et substantialiste de la nation et de ses « origines », le problème doit être abordé sous un angle historique. La nation n'a ni le même sens ni la même fonction lorsqu'il s'agit de l'unification encore balbutiante d'un marché national (à partir du règne de Louis XI approximativement), de la nation républicaine de la Révolution française, des unités allemande et italienne, des luttes de libération nationale contre la domination coloniale. Les rebondissements actuels de questions nationales non résolues ne peuvent pas être séparés du contexte de la mondialisation et de sa loi de développement inégal et combiné. Le double mouvement, d'unification des marchés et de morcellement des espaces, de création d'ensembles continentaux et de revendications régionalistes, attise les frustrations so-

ciales et nationales. Mais ces aspirations tardives à la souveraineté, faute de pouvoir se traduire par une conception citoyenne (ou constitutionnelle, dirait Habermas), autrement dit historique et politique de la nation, cherchent une légitimité (zoologique, disait déjà Renan) dans le mythe des origines ou dans la transcendance religieuse. D'où l'ethnisation et la confessionnalisation des conflits comme tendance désastreuse de l'époque. La dimension symbolique de la revendication nationale et son efficace propre n'en sont pas supprimées pour autant, mais on commence à saisir leur « articulation » au procès d'accumulation et de reproduction élargie du capital.

4. On pourrait prendre de nombreux autres exemples. Comment traiter sérieusement de la question du logement sans l'inscrire dans le mode de production de l'espace (sur lequel Henri Lefebvre a écrit un livre pionnier), et sans soulever la question de la propriété foncière dans l'aménagement de la ville et du territoire? Comment traiter du droit international (qui a incontestablement une autonomie relative et relève d'une temporalité longue et lente, bien mise en évidence dans des travaux comme ceux d'Ost), sans entrer dans le rapport entre ce droit et la formation de l'organisation mondiale du commerce, entre l'émergence de l'ingérence humanitaire et la dynamique de la mondialisation, entre les nouvelles hiérarchies de dépendance et de domination et la nature des conflits armés récents? Comment penser un champ aussi spécifique que le champ journalistique, sans partir du fait que le journal est une marchandise, que ses conditions de production à l'heure du multimédia mobilisent des

masses de capitaux considérables, des techniques qui agissent sur la division du travail journalistique (et sa prolétarianisation partielle analysée par Louis Accardo), des structures juridiques et des alliances? Tout cela n'a pas un effet mécanique direct sur la production de l'information, mais ce n'est pas étranger non plus à l'évolution des formes et des contenus (l'obsession du temps réel, du scoop, la mise en page, le style impersonnel, le « faire bref », etc. Comment enfin traiter du champ universitaire indépendamment de l'évolution de la division sociale du travail, du financement des universités, du rapport entre privé et public, entre recherche et production?

Souvent, la conclusion tirée de la multiplicité des mouvements sociaux se limite à un énoncé énumératif : on aligne en chapelet les oppressions de race, de sexe, de génération, religieuses ou nationales... et de classe. Même si l'on met un accent lourd de sous-entendus évasifs sur le dernier terme, en s'inscrivant « dans une énumération, note Ernesto Laclau, il perd toute signification précise et devient un signifiant flottant ». En effet, le conflit de classe chez Marx n'est pas un « n » quelconque à la fin d'une chaîne énumérative. Il est au cœur de l'extraction de plus-value, donc de la logique d'accumulation. On peut parfaitement discuter cette thèse, encore faut-il le faire sérieusement, en s'attaquant au noyau dur de la *Critique de l'économie politique*. C'est la condition requise pour toute révolution de problématique débouchant sur un changement de paradigme. Faute de quoi, tout effort théorique serait anéanti dans un éclectisme mou qui échappe par principe à toute épreuve du réel.

Certains auteurs, comme Laclau, ont du moins pour eux le mérite de la cohérence. Refusant toute centralité aux rapports

de classe, ils en viennent à abandonner Marx, à renoncer à toute alternative sociale, pour se résigner à l'horizon indépassable de la démocratie de marché bien tempérée. Pour Slavoj Žižek au contraire, les éléments de l'énumération ne sont pas équivalents. Mais il ne suffit pas de le proclamer. Il faut encore le démontrer ou l'infirmier. Cette tâche passe encore, qu'on le veuille ou non, par les chemins escarpés de « la critique de l'économie politique », qui, loin d'être un vulgaire déterminisme économique, s'oppose au contraire à la naturalisation des rapports marchands et de l'économie pour les subvertir.

La totalité en question

À moins de se contenter d'une description de la « mondialisation », il faut chercher ses ressorts dans l'accumulation élargie et la rotation accélérée du capital. Faute de quoi, les explications ordinairement avancées relèvent pour la plupart d'un déterminisme technologique (c'est la conséquence d'Internet...). Ou bien encore, on se contente d'admirer le prodige, ce qui renvoie à une conception fort mystique du train du monde. Pour mieux comprendre la logique à l'œuvre, il serait particulièrement intéressant de creuser le parallèle entre le processus en cours et la grande poussée de mondialisation (déjà) liée, entre 1851 et 1873, à l'essor du chemin de fer, du télégraphe, de la navigation à vapeur, de la rotative, etc. Ces années rugissantes sont exactement celles de la rédaction et de la publication du *Capital*.

J'en reste donc à l'hypothèse que le rapport d'exploitation reste central dans la dynamique sociale actuelle, à condition de ne pas le réduire à la sphère de la production, mais de le concevoir dans toutes les dimensions de la reproduction sociale (distribution des revenus, division du travail, système éducatif, question du logement, etc.). Il s'agit en effet de savoir comment est produit et utilisé globalement le surproduit social. On ne peut

dès lors dissocier la sphère de la production de celles de la circulation (consommation) et de la reproduction d'ensemble.

Considérer que le capital lui-même exerce une sorte d'hégémonie sur les différents champs et joue le rôle de médiateur entre eux soulève des problèmes théoriques et conceptuels majeurs, qu'on ne peut que signaler dans le cadre de ce colloque, et qui exigeraient une discussion serrée. Ainsi, Philippe Corcuff souligne « la difficulté de penser le global dans la pluralité ». Difficile? Sans aucun doute. Impossible? Cela dépend de l'outillage conceptuel mis œuvre et notamment de la pertinence ou non des catégories de totalité, de structure, de système; et tout cela n'est pas étranger à la question du rapport entre production des connaissances et une certaine recherche de vérité (notion pratiquement enterrée par le jargon postmoderne). Pourtant, même dans une approche pragmatiste remplaçant la question de la vérité par celle de l'utilité, la question de la totalité et de la vérité, ainsi que de leur rapport, ne serait pas réglée. Penser la société non comme substance, mais comme relation, soit : c'est notre point de départ. Mais comment penser la relation entre les relations? Y renoncer reviendrait à se résigner à un monde de bruit et de fureur, de pièces et de morceaux, impensable autrement que sous la forme poétique.

La difficulté n'est pas nouvelle. Une totalité abstraite, sans médiations, serait à coup sûr une totalité dogmatique, voire « totalitaire ». Cette conception charrie un lourd héritage philosophique. Mais bien des auteurs, et non des moindres, ont tenté de prendre le problème autrement : Henri Lefebvre en parlant de « totalité ouverte », Sartre en parlant de « totalité détotalisée », Adorno en s'opposant à la « fausse totalité » du capital. Lukács en fait une pierre de touche de toute pensée dialectique. Tous ces efforts ne sauraient être congédiés à la légère, sans autre forme

de procès. Bourdieu lui-même ne renonce pas à la catégorie lorsqu'il parle en termes de « totalisation hypothétique » ou de « totalisation au conditionnel ». D'ailleurs, comment imaginer que l'on puisse méditer avec Pascal (un des rares pionniers de la pensée dialectique en France), méditer donc pascaliennement, tout en se délestant de la catégorie de totalité et de la double inclusion qui va avec !

Philippe Corcuff essaie de résoudre la difficulté en récupérant le concept de formation sociale, jadis mis en avant par Poulantzas, en la détachant du concept de mode de production, jugé trop totalisant. La tentative n'est pas nouvelle. Elle a eu cours dans les années 80 chez les post-althussériens anglo-saxons sans donner de résultats probants. Sans être un défenseur fanatique de la pensée de Poulantzas, on doit pourtant admettre que formation sociale et mode de production forment chez lui un couple conceptuel indissociable. L'un ne se pense pas sans l'autre puisque la formation sociale concrète est conçue comme un nœud ou un chevauchement de modes de production non contemporains. Un des meilleurs exemples de ce passage de l'abstrait au concret, du mode de production à la formation sociale, est donné — je m'excuse de cette référence en cette auguste assemblée — par Lénine dans *Le Développement du capitalisme en Russie*. Mais qui a encore la patience d'éplucher cette brique ?

Détacher la formation sociale du mode de production, c'est la réduire à un simple collage de micro-relations, c'est abandonner le global pour un minimalisme théorique du local. Pensée modeste ou pensée faible, il y a là des enjeux de portée considérable. L'un, et non des moindres, concerne la capacité de distinction entre la vérité et l'erreur, entre un raisonnement scientifique et une simple opinion. Là encore, nous tomberons d'accord pour récuser une idée de la vérité comme substance (à

découvrir et à posséder), ou comme une adéquation (un reflet) entre le pensé et le réel. Mais la question du vrai ou de la véridicité (Greimas parle de crise de la véridiction) n'est pas résolue pour autant : s'il n'y a pas de critère de vérité, comment distinguer la production scientifique du jeu des opinions ? Faut-il considérer comme vrai ce qui est simplement majoritaire et réduire les énoncés à des rapports de force ? Et même dans une problématique pragmatiste comme celle de Rorty, n'y a-t-il vraiment plus aucun rapport entre utilité et vérité ?

Il semble raisonnable de contester une vérité absolue qui serait l'exact contraire du sens commun pour envisager leur rapport comme une tension. Il faut s'efforcer en effet de surmonter l'antinomie platonicienne entre le philosophe (maître bien peu socratique de vérité) et le sophiste démagogue qui fait commerce d'opinions. Une piste féconde consiste sans doute à s'inscrire dans la tension ou la contradiction, de les concevoir comme l'un de l'autre et non pas comme étrangers l'un à l'autre. Encore faudrait-il ne pas se satisfaire d'une notion indéterminée du sens commun. Car le sens commun a lui aussi une histoire. Critique dans les salons et les sociétés du XVIII^e siècle, il tend à devenir apologétique lorsqu'il passe sous l'emprise de l'idéologie dominante. Il faudrait donc approfondir les relations entre sens commun et idéologie aujourd'hui.

Si l'on peut souscrire en partie à la formule de Bourdieu parlant de la vérité comme « enjeu de lutte », on ne saurait l'interpréter, à moins de sombrer dans un relativisme sans rivage, comme le simple résultat de rapports de forces. Ce serait d'ailleurs en contradiction flagrante avec le statut scientifique (discutable au demeurant) que Bourdieu assigne à la sociologie en opposition à la doxa. À titre d'indication, il pourrait être utile de s'interroger sur les « relations de vérité » (chez Whitehead) ou sur

« les vérités relatives » chez Lénine, pour savoir s'il s'agit de contourner la difficulté par un artifice de vocabulaire ou si l'on peut y trouver des pistes intéressantes.

En tout cas, on ne saurait se débarrasser à la légère des catégories de totalité, de système et de structures sans mesurer les conséquences de ce renoncement. Peut-on sérieusement étudier l'organique et le vivant sans recourir aux notions d'autorégulation, d'homéostasie, de causalité structurale (du tout sur les parties) ? Peut-on discuter sérieusement d'écologie sans recourir aux éco-systèmes ? Peut-on concevoir la langue comme une simple somme de paroles et non comme une structure qui détermine le sens d'une locution par rapport au paradigme et au syntagme ? Peut-on prendre congé de l'apport de la théorie des systèmes chez Bertalanffy ou des théories de l'information ? La question pertinente serait plutôt de savoir si ces concepts de système et de structure sont transposables dans le domaine des sciences sociales, et, si oui, moyennant quelles précautions.

* * *

Revenons pour terminer sur quelques points de départ :

1. Il y a accord pour penser la pluralité et l'autonomie relative des mouvements sociaux (au pluriel, puisque le terme de mouvement social postule une unité qui fait précisément problème). En revanche, l'idée même d'une autonomie relative devrait logiquement avoir pour corollaire celle d'une unification relative, conçue non comme une donnée naturelle, mais comme un travail et comme un processus stratégique. Encore faut-il, sous peine de se rallier à un inquiétant volontarisme de la raison, qu'il y ait dans la réalité les

conditions de cette unification, les conditions de sa « possibilité effective » (*reale Möglichkeit*).

2. S'il existe une pluralité de champs, de capitaux, de dominations — et de mouvements —, tous ne jouent pas un rôle équivalent. Il suffit d'énumérer parmi les « nouveaux mouvements sociaux » le mouvement anti-missile des années quatre-vingt en Angleterre, en Espagne, en Allemagne, les mouvements anti-guerre sur l'Algérie ou le Viêt-nam, les mouvements de solidarité, le mouvement antifasciste comme Ras l'Front ou l'Anti-Fascist League, les mouvements thématiques comme ATTAC, le mouvement des femmes, le mouvement syndical, pour vérifier que tous n'ont pas le même rôle ni le même poids. Zygmunt Bauman a insisté sur le caractère intermittent de certains d'entre eux. Les plus stables dans la durée, malgré des hauts et des bas, sont sans aucun doute le mouvement syndical et le mouvement des femmes. Ce n'est probablement pas un hasard, mais la conséquence du fait que les champs auxquels ils renvoient, le rapport d'exploitation et la domination de sexe jouent un rôle particulier dans les sociétés contemporaines.
3. Il y aurait lieu de pousser la réflexion sur le rôle spécifique du champ politique et sur son mode d'autonomie. C'est à quoi invite au demeurant Bourdieu dans ses conférences, notamment lorsqu'il souligne le « problème difficile pour les intellectuels d'entrer dans la politique sans devenir des politiques », ou lorsqu'il cherche comment « donner de la force aux idées sans entrer dans le champ et dans le jeu politique ». Une piste de réponse consisterait à élargir le champ poli-

tique en luttant contre sa fermeture. Mais cette politique d'en bas, celle qui s'invente et se produit dans les mouvements sociaux, doit-elle s'arrêter sur le seuil du champ politique (et de ses pratiques institutionnelles) au risque de naturaliser deux champs — le social et le politique — irrémédiablement distincts? Au risque donc de perpétuer la coupure entre une politique professionnelle et des mouvements sociaux cantonnés à une fonction de groupes de pression?

4. Enfin, pour mieux prendre la mesure des tenants et aboutissants de cette discussion, il serait certainement utile de la mettre en rapport avec les controverses auxquelles les discours postmodernes ont donné lieu dans les pays anglo-saxons. Des auteurs se réclamant toujours du marxisme, comme Fredric Jameson, reconnaissent au discours philosophique et esthétique de la postmodernité une portée critique, concernant notamment une désacralisation des grandes hypostases (Dieu, le Vrai, l'Art, le Progrès, ou toute autre majuscule de substitution comme l'Histoire ou l'Humanité). Il y a là une interpellation prometteuse de la tradition marxiste. Encore faut-il examiner aussi le rapport des discours aux pratiques et la légitimation qu'apporte souvent le jargon postmoderne à la résignation devant la démocratie de marché, et les conséquences d'une dissolution des différences structurantes dans une diversité amorphe, où les mouvements sociaux se transforment en une julienne de légumes.

La tâche est vaste. Souhaitons seulement que le dialogue prometteur engagé aujourd'hui ait une suite et permette d'y contribuer.

Une poésie de l'espérance

Hommage aux poètes nicaraguayens

PAR JEAN-FRANÇOIS LEPAGE

En janvier 1998, je suis parti pour le Nicaragua afin de réaliser une recherche sur la pratique de la poésie. Pendant mon séjour, j'ai rencontré quelques jeunes poètes qui ont accepté de m'accorder une entrevue. Deux de ces entrevues m'ont particulièrement retenu : au-delà de ce qui constituait l'objet de ma recherche, j'ai découvert des témoignages d'espoir particuliers. Aujourd'hui, je désire rendre compte de ces témoignages parce qu'ils prennent un sens beaucoup plus fort maintenant, compte tenu des circonstances.

Au Nicaragua, j'ai séjourné dans une petite ville du centre nord du pays, Ciudad Darío, qui porte le nom du grand poète nicaraguayen Rubén Darío. C'est dans cette ville de trente-cinq mille habitants, dont plus de la moitié vivent dans des zones rurales, que j'ai rencontré Franklin Bustillo et Henry Nelson Ríos. Ils faisaient partie d'un groupe de quatre poètes locaux, tous dans la vingtaine, qui avaient déjà remporté des prix nationaux ou internationaux.

Lors de mon passage, j'ai eu de la difficulté à trouver des organismes culturels hors de Managua, la capitale. Pourtant, il n'en a

pas toujours été ainsi. Au début des années 80, peu après la révolution sandiniste, des ateliers de poésie¹ avaient été organisés dans tout le pays. À leur apogée, il y en avait plus de soixante au Nicaragua, tant dans les zones urbaines que rurales. En plus d'une importante mission d'alphabétisation, ces ateliers permettaient à plusieurs poètes connus et débutants de se rencontrer pour parler de poésie. Avant même la fin de l'époque sandiniste, le gouvernement a retiré son appui financier et seuls ont survécu les ateliers qui arrivaient à s'autofinancer. Il n'en restait aucun lors de mon séjour en 1998. À l'instar de la pratique culturelle en général, la pratique de la poésie a connu une période creuse au Nicaragua pendant la première moitié des années 90. Néanmoins, plusieurs personnes, dont Henry Nelson Ríos, entretenaient l'espoir de voir la poésie sortir de cette léthargie.

Lorsque je suis retourné dans ce pays, un an et demi plus tard, j'ai appris la mort de Franklin et de Henry, qui étaient amis, à la suite d'un accident de la route qui a fait quatre morts. Ils sont décédés tous les deux le premier février 1999, avant même d'avoir atteint la trentaine. J'avais passé à peine quelques heures avec chacun d'eux, je ne les connaissais pas très bien, mais ils m'avaient reçu avec une confiance et une sincérité déconcertantes. Je me sens aujourd'hui privilégié d'avoir recueilli leurs témoignages et de pouvoir les faire connaître, comme ils ont partagé avec moi, étranger à leur réalité quotidienne, leur espoir d'un avenir meilleur.

Je rapporte leurs propos avec une certaine liberté et ce, pour deux raisons. Premièrement, ils ont été recueillis lors de discussions et ils étaient parfois un peu décousus. D'autre part, n'étant pas traducteur, je me concentre d'abord sur les idées et les opinions que les poètes ont émises. Je crois ainsi transmettre le sens

1. Pour plus d'information sur les ateliers de poésie nicaraguayens, voir les travaux de Karyn Hollis, notamment *Poesía del pueblo para el pueblo. Talleres nicaragüenses de poesía*, CSUCA, San José, 1991, 64 p.

de la pensée de Franklin Bustillo et de Henry Nelson Ríos et je respecte le plus possible les termes qu'ils ont eux-mêmes choisis.

Franklin Bustillo

Franklin Orlando Bustillo Torres est né le 11 février 1971 à Ciudad Darío. Après avoir fait ses études primaires et secondaires dans sa ville natale, il a entrepris des études en arts et lettres à l'Université Centraméricaine (UCA) à Managua. Deux ans plus tard, il s'est réorienté en journalisme, mais il n'a pu terminer sa formation par manque de ressources financières. Après avoir terminé une formation en informatique, il cherchait à reprendre ses études de journalisme à l'Université du Nord du Nicaragua à Matagalpa, ville située plus près de Ciudad Darío. En 1995, il a participé au VI^e Festival artistique interuniversitaire, au terme duquel il a remporté le prix dans la catégorie auteur-compositeur-interprète avec sa chanson *Canta Colibrí*. Cette chanson était dédiée aux enfants, et plus spécialement aux enfants handicapés. Franklin était un jeune homme qui adorait les enfants, et il passait beaucoup de temps avec eux. Il participait aussi à mettre sur pied différentes activités artistiques en collaboration avec la Fundación Rubén Darío, un organisme de développement local. Il a travaillé comme animateur à la Radio Azul Estéreo, une station de radio de Ciudad Darío.

« Si je me souviens bien, confie-t-il, j'ai commencé à écrire de la poésie à douze ou treize ans. Je m'inspirais principalement des femmes. Elles m'ouvraient une porte pour traiter d'autres sujets, comme l'environnement et l'enfance par exemple. J'allais à la campagne pour m'inspirer si j'avais envie d'écrire sur la nature. J'ai écrit des poèmes courts sur tous les sujets. J'aimais écrire sur ce que je vivais, sur ce qui m'était arrivé dans la journée. Bien sûr, certains thèmes ont changé parce que nous évoluons, nous sommes toujours changeants. Aujourd'hui, j'aime bien écrire des chansons. J'écris la poésie et ensuite je compose

une mélodie. La poésie en elle-même est un chant, n'est-ce pas ? Il y a toujours eu énormément de choses que j'aimerais dire.

« J'aime lire, un peu, et écouter de la musique, mais par-dessus tout, j'aime écrire. J'ai toujours travaillé comme ça, tout seul. Je crois que c'est à cause de mon tempérament, de ma personnalité. J'aime mieux être seul quand j'écris. L'écriture m'apparaît comme quelque chose de privé. J'aime la solitude. Mais cela ne signifie pas ne pas communiquer. Je pense que je suis une personne très communicative. Si j'aime la solitude, c'est qu'elle me permet de me plonger plus profondément dans un thème.

« Une fois, à Managua, j'ai eu une expérience avec un groupe chrétien à l'université. Le groupe avait un projet pour les enfants. Pour moi, cela signifiait entrer dans le monde merveilleux et fascinant de l'enfance et écrire pour les enfants. J'ai publié dans une revue qui est distribuée uniquement à l'université. Mais mes poèmes sont toujours ici, dans ma tête. Je peux toujours aller les chercher. Pour moi, c'est une manière de dire, de communiquer quelque chose. Communiquer à quelqu'un un mot qui lui manque, peut-être. Un seul mot pour rappeler à quelqu'un qui a eu une journée difficile qu'il y a des choses positives et qu'il faut aimer la vie. »

« Laisser quelque chose à la vie »

« Par-dessus tout, l'amour de la vie est mon chant. Le fait d'être ici, conversant, tout simplement vivre pour cela. Vivre, c'est de ça que je traite surtout. Et du fait que comme individus, nous avons des missions à accomplir dans la vie. Bien sûr, je n'ai pas toujours raison, mais je crois que nous devons laisser quelque chose à la vie. Laisser quelque chose à la vie afin que d'autres personnes poursuivent ce que nous sommes en train de faire. Également, j'écris beaucoup sur l'importance de travailler avec les gens, avec la communauté, de ne pas être individualiste. Rappeler l'importance de l'enfance et de

l'environnement, faire en sorte que les choses s'arriment entre elles, que la communication soit bonne entre les hommes. Il faut laisser quelque chose, parler de la joie et de la tristesse, des sentiments humains. C'est comme dire à un ami de ne pas être pessimiste. Si nous, êtres humains, sommes optimistes, les choses vont changer. J'aime bien aussi écrire sur des personnages significatifs, comme Che Guevara ou Sandino, qui ont changé l'histoire des pays d'Amérique latine, qui leur ont permis de se développer.

« Il y a tant de difficultés dans le monde, tant de besoins. Je pense que la poésie est quelque chose de très fort, qui permet de critiquer ce qui se passe et de chercher une manière adéquate de faire les choses. Il y a des gens qui n'arrivent pas à survivre, et la poésie nous permet de lancer un appel. Partout dans le monde, il y a des enfants qui meurent de faim. Il y a des situations bien dramatiques ici également, à Ciudad Darío. Il y a des gens qui sont dans le besoin. Je sais que ce que je fais avec ma musique et ma poésie, ce n'est pas beaucoup, mais au moins j'émetts des idées. Il ne faut pas traiter des choses seulement de manière superficielle. Je n'écris pas seulement sur l'amour des enfants, je parle de leur réalité, de leurs besoins. Je pense qu'il est primordial de traiter des problèmes des hommes. Je crois que les mots ne sont pas indépendants de la conjoncture, de ce que nous sommes en train de vivre. Il existe seulement des circonstances. Il est urgent de parler de ces circonstances, et c'est le rôle de la poésie. »

Henry Nelson Ríos

Henry Nelson Ríos Solís est né le 9 novembre 1973. Il a fait ses études primaires et secondaires à Ciudad Darío avant de s'exiler au Wisconsin, afin de poursuivre des études en administration au North-central Technical College. Au terme de ces études, et après avoir travaillé un peu aux États-Unis, il est rentré au Nicaragua où il s'est trouvé un emploi dans une banque. Il a occupé cet emploi pendant

deux ans, c'est-à-dire jusqu'en 1996, alors qu'il s'est joint à l'organisme de coopération internationale *Compañeros de las Américas Nicaragua/Wisconsin*, à titre d'assistant du directeur exécutif. Durant ces années, il s'est engagé dans plusieurs projets de différentes natures concernant l'environnement, la lutte contre le VIH/SIDA, la santé, la famille, etc. Parfaitement bilingue, il a écrit et publié de la poésie en anglais comme en espagnol. Dernier enfant d'une famille nombreuse, il a toujours travaillé avec acharnement, et avec succès, afin que son handicap de naissance, qui réduisait sa mobilité, ne soit pas une limite pour lui. Ses compétences en gestion et en informatique, de même que sa facilité à communiquer lui ont toujours permis de s'engager auprès de sa communauté.

« J'ai été initié à la poésie principalement par une professeure à l'école secondaire, me dit-il. Elle nous enseignait l'évolution de la poésie nicaraguayenne et internationale. C'est principalement en lisant la poésie de Rubén Darío que j'ai pris goût à la poésie. Ses poèmes m'ont énormément influencé et ils ont réveillé en moi, par-dessus tout, le goût de la déclamation. J'aime beaucoup déclamer la poésie de Rubén Darío, et beaucoup d'autres également. Et s'est aussi éveillé en moi le désir d'écrire. Mon apport à la poésie n'est pas très grand. J'ai écrit bien peu de poèmes. J'en ai publié quelques-uns. J'écris plutôt de la prose, et je privilégie des sujets sociaux, les problèmes sociaux qui se vivent au quotidien. J'aime beaucoup déclamer de la poésie romantique. Plus tard, j'ai été influencé par la révolution. La révolution permet au jeune de se conscientiser. La révolution permet au pauvre de prendre conscience de la réalité et de participer davantage à celle-ci. Nous, les jeunes, nous ne concevions déjà pas la poésie comme quelque chose de distinct de la réalité. Nous la concevions à l'intérieur d'une réalité nationale, et nous commençons à mettre en valeur les thèmes propres à la vie au Nicaragua. Ma poésie est très politique, très sociale. »

Parler de poésie en groupe

« Auparavant, je travaillais dans de petits groupes informels. Nous nous réunissions quatre ou cinq personnes près de la rivière à Ciudad Darío, et nous discussions de poésie. Nous lisions, à tour de rôle, principalement de la poésie nicaraguayenne ou de la poésie russe. Ensuite, nous amorcions une discussion sur le thème de la poésie. Parfois, nous lisions aussi des romans. Nous pouvions parler des heures tellement nous étions pris par la discussion. Le temps passait sans que nous nous en apercevions. Par la suite, il y eut plusieurs tentatives de créer des groupes plus formels, de poésie ou de théâtre, mais sans succès. À mon avis, les tentatives se sont avérées infructueuses notamment parce que le gouvernement n'était pas conscient qu'il s'agissait de quelque chose d'important. Donc finalement, les groupes ont disparu et la poésie est devenue quelque chose d'individuel.

« Maintenant, il apparaît que la pratique de la poésie est en train de renaître à Ciudad Darío. La poésie paraissait morte ici ces dernières années, mais j'ai remarqué qu'au cours des deux dernières, il y a beaucoup de jeunes, il y a de nouveaux talents qui surgissent à Ciudad Darío. Et je n'ai pas le sentiment que cela va disparaître. Comme je disais, nous avons tenté à plusieurs reprises de former des groupes, sans y parvenir, et la poésie est devenue plus individuelle. Mais il y a beaucoup de gens qui écrivent de la poésie à Ciudad Darío, et qui n'ont jamais publié. Ces poètes n'ont jamais publié leur poésie et personne n'a lu leurs poèmes parce qu'ils ne donnent pas à cette activité la valeur qu'elle mérite. Comme la poésie renaît, nous sommes en train de penser à refaire une tentative de former un groupe de poésie durable qui pourrait participer au développement de la ville, du pays. Parce que nous voudrions mettre sur pied un groupe non seulement pour discuter de poésie, mais également pour participer au développement, pour avoir l'occasion de discuter de thèmes sociaux et politiques

concernant Ciudad Darío, pour devenir comme un « char d'assaut » d'idées. Un groupe qui pourrait se réunir pour discuter autant de poésie que des problèmes économiques de la municipalité. Pas seulement faire de la poésie pour faire de la poésie, mais faire de la poésie dans un contexte, national ou municipal.

« Je crois que le poète doit s'engager. Ceux qui aiment la littérature et particulièrement la poésie ont la responsabilité d'apporter quelque chose à la société. Notre poésie ne doit pas seulement être lue, donner du plaisir aux gens qui la lisent et être le reflet de ce qu'ils vivent. Elle doit participer au changement des mentalités afin que se produise un résultat nouveau, un résultat positif. Je crois qu'elle doit chercher à changer les choses, à les améliorer. Au départ, il faut décrire ce que les gens vivent et comment ils le vivent, c'est un thème fondamental. Je crois que le poète a une grande obligation sociale : il doit contribuer à la vie de la société par ses écrits.

« Personnellement, je cherche à briser les schémas afin que la société se maintienne active et changeante. Elle ne doit pas être une société morte. Je crois que le plus important, c'est de traiter du changement, de maintenir dans la poésie l'esprit du changement, de toujours insister sur la nécessité du changement. Je crois que c'est fondamental pour le développement. »

Franklin Bustillo et Henry Nelson Ríos sont encore très présents dans la mémoire des habitants de Ciudad Darío. Sans aucun doute, ils ont laissé leur marque : à travers leur engagement communautaire, leur volonté et leur acharnement à travailler pour l'avènement d'un monde meilleur, et bien sûr à travers leur poésie. Avec cet hommage, leurs espoirs et leurs visions peuvent traverser les frontières. Ces témoignages sont une des choses qu'ils ont « laissées à la vie » afin que se poursuivent leur travail, leurs luttes. Merci Franklin, merci Henry.

Poèmes

PAR HENRY NELSON RÍOS SOLÍS

Soñe que las estrellas lejanas *
Habian enloquecido
Perdido totalmente el dominio de sí
Bailoteaban descontroladamente en
El espacio

A grandes velocidades
Ví despues surgir entre ellas
Tres animales diferentes
Descendion lentamente hasta mi lecho...
Me llenaban de miedo
Semejaban el fin del mundo
O más bien el paso en un
Mundo imaginario que solo
Existe en nuestras
Sombras. Es mental.

* Ce poème — prémonitoire? — a été composé trois jours avant la mort tragique de son auteur dans un accident de la route.

Les poèmes sont traduits par Annie Thiffeault et Jean-François Lepage et révisés par Bernard André.

Parfois
Je rêvais que les lointaines étoiles
S'étaient affolées
Perdant totalement le contrôle de soi
Elles se trémoussaient sans contrôle
Dans l'espace

Sometimes
Je vis alors surgir parmi elles
À grande vitesse
Trois animaux différents
Ils descendaient lentement jusqu'à ma couche
Ils m'emplissaient de peur
Semblables à une fin de monde
Ou bien au passage
Vers un monde imaginaire
Qui n'existe que dans nos ombres.
C'est mental.

Sometimes

Sometimes when I am alone very deeply involved in my thoughts
Without anything else but the silence and its tears —
Oh, madness of eternity surrounding my quiet space.

Sometimes I am alone
Sitting down at the table of the human feelings,
Sharing my emotions — listening emphatically to the
Quiet voices — the mild voices of those children
Who inhabit that dimension of my world.

Sometimes I am alone and want to write a poem,
I want to write in English : With all my heart,
With all my feelings,
With all my hopes. But I am afraid.
I am afraid you will not understand the tenderness
Of my soul, the sadness of my spirit.

Sometimes I am alone
And I hear the voice of the people,
The poor people — the Nicaraguan people
Clamoring desperately for peace and love.

Sometimes I am alone
And think how important it is to have your hand with
My hand on the table of brotherhood.

Parfois

Parfois quand je suis seul profondément plongé dans mes pensées
Sans rien d'autre que le silence et ses larmes
Ô folie de l'éternité entourant mon espace silencieux.

Parfois je suis seul
Assis à la table des sensations humaines,
Partageant mes émotions — écoutant intensément les
Voix calmes — les douces voix des enfants
Qui habitent cette dimension de mon monde.

Parfois je suis seul et je veux écrire un poème,
Je veux écrire en anglais : avec tout mon cœur,
Avec toutes mes émotions,
Avec toutes mes espérances. Mais j'ai peur.
J'ai peur que vous ne compreniez pas toute la tendresse
De mon âme, la tristesse de mon esprit.

Parfois je suis seul
Et j'entends la voix du peuple,
Des gens pauvres — le peuple nicaraguayen
Réclamant désespérément la paix et l'amour.

Parfois je suis seul
Et je pense comme il est important d'avoir ta main avec
Ma main sur la table de l'amitié.

Canta Colibrí (chanson)*

PAR FRANKLIN ORLANDO BUSTILLO TORRES

Canta Colibrí
Canta sin morir
Canta
Has de forjar el porvenir

Canta Colibrí
Yo quiero vivir
Canta
La canción del que no está

Canta Colibrí
Canta
Canta
Como la primera vez

Canta Colibrí
Canta
Y comprende
Hoy es un bello amanecer!

Canta Colibrí
Debes ser feliz
Canta
El mundo entero escuchará

Canta Colibrí
Canta sin morir
Canta
Por los niños, por la paz

Canta Colibrí...

* Traduction Annie Thiffault et Jean-François Lepage. Révision Bernard Andrès.

Chante Colibri

Chante Colibri
Chante sans mourir
Chante
Tu dois forger l'avenir

Chante Colibri
Je veux vivre
Chante
La chanson de celui qui n'y est pas

Chante Colibri
Chante
Chante
Comme la première fois

Chante Colibri
Chante
Et comprends
Aujourd'hui est un beau matin !

Chante Colibri
Tu dois être heureux
Chante
Le monde entier écoutera

Chante Colibri
Chante sans mourir
Chante
Pour les enfants, pour la paix

Chante Colibri...

Dejar algo

Te has preguntado
Qué hora es?
Conoces el paisaje y su niñez
Y gozas de verdad el atardecer
Te has preguntado?

Vives realmente tu vejez?
Los nietos, la familia, un buen café
Un libro de Neruda
Y la costumbre del cansancio
Y para qué?

Dejar algo...
Sino
Qué intention
Tuvo tu estancia en la tierra?

Dejar algo
Para cuando mueras
A los tuyos, a los míos
A los que vendrán

Dejar algo...
Sino
Qué intention
Tuvo tu estancia en la tierra?

Dejar algo
Cuanto urge dejar algo
Un poema, una canción
Una forma de amor

Laisser quelque chose

T'es-tu demandé
Quelle heure il est?
Connais-tu le paysage en son enfance
Et jouis-tu vraiment du couchant
T'es-tu demandé?

Vis-tu réellement ta vieillesse?
Les petits-enfants, la famille, un bon café
Un livre de Neruda
Et l'habitude de la lassitude
Et pourquoi déjà?

Laisser quelque chose
Sinon
À quelle fin
Ton séjour sur la terre?

Laisser quelque chose
À ta mort,
Pour les tiens, les miens
Pour ceux qui viendront

Laisser quelque chose
Sinon
À quelle fin
Ton séjour sur la terre?

Laisser quelque chose
Sans délai, laisser quelque chose
Un poème, une chanson
Une forme d'amour

Sin miedo al futuro

Si a veces pido te lo exijo
O acaso te lo grito
Tú no me llames error

No sólo el tiempo las palabras
Daran buena mirada
Ya mata en mí la pasión

Puede el amor escondido
Unir dos caminos
Yo así prefiero el amor

Puede el destino encerrado
Al que tú llamas acabado
Hacer feliz a los dos

Ven y sin miedo al futuro
Cantemos en libertad
Que todo se pone duro
Si nos llegara la muerte
Quiero contigo la paz

Ven y sin miedo al futuro
Cantemos en libertad
Que todo se pone duro
Si nos llegara la muerte
Quiero morir en paz

Y si pretendes buscar
Cuando todo se ha acabado ya
No des la espelda al instante
Vamos sigue pa' delante
Yo estaré en algún lugar

Sans peur du futur

Si parfois je demande et j'exige
Ou même je te le crie
Ne m'appelle pas erreur

Non seulement le temps les mots
Seront de bon augure
Déjà crève en moi la passion

Puisse l'amour dérober
Unir deux chemins
C'est ainsi que je préfère l'amour

Puisse le destin muré
Celui que tu dis achevé
Nous rendre heureux tous deux

Viens et sans crainte du futur
Chantons en liberté
Tout devient difficile
Si la mort nous surprend
Je veux la paix avec toi

Viens et sans crainte du futur
Chantons en liberté
Tout devient difficile
Si la mort nous surprend
Je veux mourir en paix

Et si tu prétends chercher
Quand tout est déjà fini
Ne tourne pas le dos à l'instant
Allons en avant
Je serai quelque part.

GAËTAN ANDERSON est enseignant et écrivain. Il demeure à Québec. Il a publié un roman, *Lucas*, et différents textes dans des périodiques culturels, dont *Possibles* et *Moebius*.

PIERRE BEAUDET est directeur d'Alternatives, réseau d'action et de communication pour le développement international.

DANIEL BENSÂID est philosophe, militant, auteur de nombreux ouvrages, dont récemment *Le Sourire du spectre*, *Les Irréductibles* et *Résistances, essai de taupologie générale*.

MARC CHABOT est philosophe, auteur de plusieurs essais et enseignant au cégep F.-X. Garneau à Québec.

PAUL CHAMBERLAND est auteur d'ouvrages de poésie et d'essais et professeur au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Quelques titres : *Terre Québec*, *Demain les dieux naîtront*, *Extrême survivance extrême poésie*, *Aux compagnons chercheurs*, *Un livre de morale*, *Le multiple événement terrestre*, *Dans la proximité des choses*, *Le froid coupant du dehors*, *En nouvelle barbarie*, *Intime faiblesse des mortels*.

FRANÇOIS DEMERS est professeur au Département d'information et de communication de l'Université Laval. Il a été journaliste de 1965 à 1980.

FRANCINE DÉRY travaille dans l'édition. Elle écrit dans des revues diverses et a publié cinq livres aux éditions du Noroît, dont *En beau fusil* et *Les Territoires de l'excès*.

DANIEL GAGNON-BARBEAU est écrivain, peintre et essayiste. Il a publié douze romans dont *La Fille à marier* (1985), prix Molson de l'Académie des lettres du Québec, et quatre essais biographiques sur les peintres, dont un sur Jean-Paul Riopelle.

PHILIPPE HAECK donne un enseignement de la littérature au collège De Maisonneuve axé sur la pratique de l'écriture, fait des livres en rassemblant poèmes ou notes — les deux derniers : *Le Secret du milieu*, un journal de travail autour de la méditation zen ; *Je ne sais pas*, des poèmes-essais.

LOUIS HAMELIN est écrivain et auteur de plusieurs romans dont *La Rage* et *Le Soleil des gouffres*.

SUZANNE JACOB est originaire de l'Abitibi et écrivaine. Elle est l'auteure de plusieurs romans dont *L'Obéissance* et *Rouge, mère et fils*, de recueils de nouvelles et de poèmes, et d'un essai sur la lecture et l'écriture, *La Bulle d'encre*.

NAÏM KATTAN est écrivain.

JEAN-FRANÇOIS LEPAGE est étudiant à la maîtrise en sociologie à l'Université de Montréal.

JOSEPH-HENRI LETOURNEUX est poète, auteur de *Pylônes*.

ÉMILE OLLIVIER est sociologue et romancier. Son dernier ouvrage est paru à Paris en 2001 : *Regarde, regarde les lions*.

FRANCE THÉORET est écrivaine.

YOLANDE VILLEMAIRE est écrivaine.

En vous abonnant, vous épargnez 7 \$ sur le coût de quatre numéros en kiosque, vous contribuez à l'essor de la revue et vous recevez un numéro en prime.

Je souscris un abonnement à POSSIBLES.

Envoyez-moi le numéro suivant, en prime :

- ☐ vol. 17, n° 1 : À qui le droit? (le droit dans divers domaines)
- ☐ vol. 17, n° 2 : Parler d'ailleurs/d'ici
(sur les communautés culturelles)
- ☐ vol. 16, n° 4 : Formations professionnelles

Je désire que mon abonnement commence avec le vol...., n°...

NOM

ADRESSE

VILLE

CODE POSTAL

TÉLÉPHONE

OCCUPATION

Ci-joint : chèque mandat-poste au montant de

abonnement d'un an (quatre numéros) : 25 \$

abonnement de deux ans (huit numéros) : 45 \$

abonnement institutionnel : 40 \$

abonnement de soutien : 40 \$

abonnement étranger : 50 \$

Revue POSSIBLES

5070, rue de Lanaudière

Montréal (Québec) H2J 3R1

PROCHAIN NUMÉRO :

Notre XXI^e siècle

(25^e anniversaire-

2^e volet, numéro double)

VOLUME 1 (1976-1977)

Tricofil ; sciences sociales et pouvoir

- NUMÉRO 1 : 5 \$ Poèmes de Roland Giguère et Gérald Godin
Santé ; question nationale
- NUMÉRO 2 : 5 \$ Poèmes de Gilles Hénault, Luc Racine, Robert Laplante
Les Amérindiens : politique et dépossession
- NUMÉRO 3/4 : 5 \$ De l'artisanat comme instrument de conquête

VOLUME 2 (1977-1978)

Fer et titane : un mythe et des poussières

- NUMÉRO 1 : 5 \$ Nouvelles perspectives du roman québécois
Nouvelle de Jacques Brossard
Bas du fleuve/Gaspésie
- NUMÉRO 2/3 : 5 \$ Poème de Françoise Bujold
Mouvements sociaux, coop ratisme et autogestion
- NUMÉRO 4 : 5 \$ Texte d'Alexis Lefrançois

VOLUME 3 (1978-1979)

  qui appartient Montréal ?

- NUMÉRO 1 : 5 \$ Poèmes de Pierre Nepveu
L'éclatement idéologique
- NUMÉRO 2 : 5 \$ La poésie, les poètes et les possibles
Paul Chamberland : la dégradation de la vie
 ducation
- NUMÉRO 3/4 : 5 \$ Sur les chemins de l'autogestion : le JAL
Poèmes de François Charron et de Robert Laplante

VOLUME 4 (1979-1980)

Des femmes et des luttes

- NUMÉRO 1 : 5 \$ Projets du pays qui vient
- NUMÉRO 2 : 5 \$ Faire l'autogestion : réalités et défis
- NUMÉRO 3/4 : 5 \$ Poèmes de Gaston Miron

VOLUME 5 (1980-1981)

Qui a peur du peuple acadien ?

- NUMÉRO 1 : 6 \$ élection 81 : question au P.Q.
- NUMÉRO 2 : 6 \$ Gilles Hénault : d'Odanak à l'Avenir
Victor-Lévy Beaulieu : l'Irlande trop tôt
Les nouvelles stratégies culturelles
- NUMÉRO 3/4 : 5 \$ Manifeste pour les femmes

VOLUME 6 (1981-1982)

- NUMÉRO 1 : 6 \$ Cinq ans déjà...
L'autogestion quotidienne
Poèmes inédits de Marie Uguay
- NUMÉRO 2 : 6 \$ Abitibi : La voie du Nord
Café Campus
Pierre Perrault : Éloge de l'échec
- NUMÉRO 3/4 : 6 \$ La crise... dit-on
Un écomusée en Haute-Beauce
Jacques Brault : leçons de solitude

VOLUME 7 (1982-1983)

- NUMÉRO 1 : 6 \$ Territoires de l'art
Régionalisme et internationalisme
Roussil en question(s)
- NUMÉRO 2 : 6 \$ Québec, Québec : à l'ombre du G
Jean-Pierre Guay, Marc Chabot : un beau mal
- NUMÉRO 3 : 6 \$ Et pourquoi pas l'amour?

VOLUME 8 (1983-1984)

- NUMÉRO 1 : 6 \$ Repenser l'indépendance
Vadeboncœur et le féminisme
- NUMÉRO 2 : 6 \$ Des acteurs sans scène
Les jeunes
L'éducation
- NUMÉRO 3 : 6 \$ 1984 — Créer au Québec
En quête de la modernité
- NUMÉRO 4 : 6 \$ L'Amérique invouable

VOLUME 9 (1984-1985)

- NUMÉRO 1 : 6 \$ Le syndicalisme à l'épreuve du quotidien
- NUMÉRO 2 : 6 \$... et les femmes
- NUMÉRO 3 : 6 \$ Québec vert... ou bleu?
- NUMÉRO 4 : 6 \$ Mousser la culture

VOLUME 10 (1985-1986)

- NUMÉRO 1 : 6 \$ Le mal du siècle
- NUMÉRO 2 : 6 \$ Du côté des intellectuels
- NUMÉRO 3/4 : 6 \$ Autogestion, autonomie et démocratie

VOLUME 11 (1986-1987)

- NUMÉRO 1 : 6 \$ La paix à faire
NUMÉRO 2 : 6 \$ Un emploi pour tous?
NUMÉRO 3 : 6 \$ Langue et culture
NUMÉRO 4 : 6 \$ Quelle université?

VOLUME 12 (1988)

- NUMÉRO 1 : 6 \$ Le quotidien : modes d'emploi
NUMÉRO 2 : 6 \$ Saguenay/Lac Saint-Jean : les irréductibles
NUMÉRO 3 : 6 \$ Le Québec des différences : culture d'ici
NUMÉRO 4 : 6 \$ Artiste ou manager?

VOLUME 13 (1989)

- NUMÉRO 1/2 : 6 \$ Il y a un futur
NUMÉRO 3 : 6 \$ [Droits de] regards sur les médias
NUMÉRO 4 : 6 \$ La mère ou l'enfant?

VOLUME 14 (1990)

- NUMÉRO 1 : 6 \$ Art et politique
NUMÉRO 2 : 6 \$ Québec en 2000
NUMÉRO 3 : 6 \$ Culture et cultures
NUMÉRO 4 : 6 \$ Vies de profs

VOLUME 15 (1991)

- NUMÉRO 1 : 7 \$ La souveraineté tranquille
NUMÉRO 2 : 7 \$ Générations 91
NUMÉRO 3 : 7 \$ Bulletins de santé
NUMÉRO 4 : 7 \$ Les publics de la culture

VOLUME 16 (1992)

- NUMÉRO 1 : 7 \$ L'autre Montréal
NUMÉRO 2 : 7 \$ What does Canada want?
NUMÉRO 3 : 7 \$ Les excentriques (les arts en régions)
NUMÉRO 4 : 7 \$ Formations professionnelles

VOLUME 17 (1993)

- NUMÉRO 1 : 7 \$ À qui le droit?
NUMÉRO 2 : 7 \$ Parler d'ailleurs/d'ici (les communautés culturelles)
NUMÉRO 3/4 : 12 \$ À gauche, autrement

VOLUME 18 (1994)

- NUMÉRO 1 : 8 \$ L'artiste (auto)portraits
NUMÉRO 2 : 8 \$ Pensées pour un autre siècle (les inspireurs de *POSSIBLES*)
NUMÉRO 3 : 8 \$ L'État solidaire
NUMÉRO 4 : 8 \$ L'Estrie

VOLUME 19 (1995)

- NUMÉRO 1/2 : 10 \$ Rendez-vous 1995 : mémoire et promesse
NUMÉRO 3 : 8 \$ Créer à vif
NUMÉRO 4 : 8 \$ Possibles@techno

VOLUME 20 (1996)

- NUMÉRO 1 : 8 \$ Modernité : élans et dérives
NUMÉRO 2 : 8 \$ Éduquer quand même
NUMÉRO 3 : 8 \$ Québec... On continue?
NUMÉRO 4 : 8 \$ L'art dehors (l'art public)

VOLUME 21 (1997)

- NUMÉRO 1 : 8 \$ Penser avec Giguère et Miron
NUMÉRO 2/3 : 10 \$ Travailler autrement : vivre mieux?
NUMÉRO 4 : 8 \$ Homo violens

VOLUME 22 (1998)

- NUMÉRO 1 : 8 \$ Générations : des liens à réinventer
NUMÉRO 2 : 8 \$ Un art qui s'engage
NUMÉRO 3/4 : 12 \$ Québec 1998 : l'alternative

VOLUME 23 (1999)

- NUMÉRO 1 : 8 \$ L'affirmation régionale (les régions québécoises)
NUMÉRO 2 : 8 \$ Ethnies, nations, sociétés
NUMÉRO 3 : 8 \$ Avec ou sans Dieu
NUMÉRO 4 : 8 \$ Nouvelles stratégies culturelles

VOLUME 24 (2000)

- NUMÉRO 1 : 8 \$ Québec : capitale ou succursale?
NUMÉRO 2/3 : 10 \$ Sortir de la pensée unique
NUMÉRO 4 : 8 \$ Interculturalisme québécois

VOLUME 25 (2001)

- NUMÉRO 1 : 8 \$ Un monde vert
NUMÉRO 2 : 8 \$ Femmes et hommes





RÊVER, RÉSISTER

Est-il encore possible de rêver et de créer dans une époque de désolation et d'esseulement comme la nôtre dans laquelle toute espèce d'espérance et d'utopie paraît désormais interdite ?

C'est la question que nous avons soumise à une trentaine d'écrivains amis de notre revue. La moitié d'entre eux a bien voulu y répondre en toute liberté et dans la forme qui se prêtait le mieux à leur propos. On trouvera donc ici des analyses et des prises de position, mais aussi des poèmes et des récits qui, chacun à leur manière, constituent des plaidoyers en faveur d'une action dans et sur l'Histoire qui se défait et se refait chaque jour sous nos yeux.

C'est cette volonté tenace qu'expriment les textes réunis dans ce numéro de POSSIBLES, conjuguant liberté de l'imaginaire et désir de résistance.

RÊVER

Rêvez toujours...

ROLAND GIGUÈRE

L'épreuve du réel

PAUL CHAMBERLAND

Et cætera

SUZANNE JACOB

William des Amériques

GAËTAN ANDERSON

L'envie de peindre

PHILIPPE HAECK

Quelques réflexions sur la fiction

ÉMILE OLLIVIER

Elle allait vers nulle part dans un compartiment qui n'était pas le sien

FRANCINE DÉRY

Des roses et des lilas

YOLANDE VILLEMAIRE

Un clochard céleste

JOSEPH-HENRI LETOURNEUX

L'opération écriture

DANIEL GAGNON-BARBEAU

Face au persiflage ambiant :

le courage de l'engagement

FRANCE THÉORET

Je ne rêve pas

NAÏM KATTAN

La mémoire, l'oubli, le rêve et l'utopie

MARC CHABOT

RÉSISTER

De Mexico à Québec... Le nouveau

paradigme révolutionnaire

LOUIS HAMELIN

Non à la résignation et à l'impuissance

Le Sommet des peuples des Amériques

PIERRE BEAUDET

La « clause démocratique »

peut-elle aider au développement

des pays du Sud ?

FRANÇOIS DEMERS

Exploitation et pluralité des dominations

DANIEL BENSÂÏD

Une poésie de l'espérance

Hommage aux poètes nicaraguayens

JEAN-FRANÇOIS LEPAGE